



Ötzi, meurtre au Néolithique



Feu le juge Renaud



Denoël, l'éditeur abattu



VERITÀ PER EMANUELA ORLANDI

La disparue du Vatican

LES GRANDS COLD CASES DE L'HISTOIRE

Nos experts rouvrent les dossiers



584 : Chilpéric, chasse tragique



Dominici, faux ou vrai coupable ?



1937 : L'assassin du métro



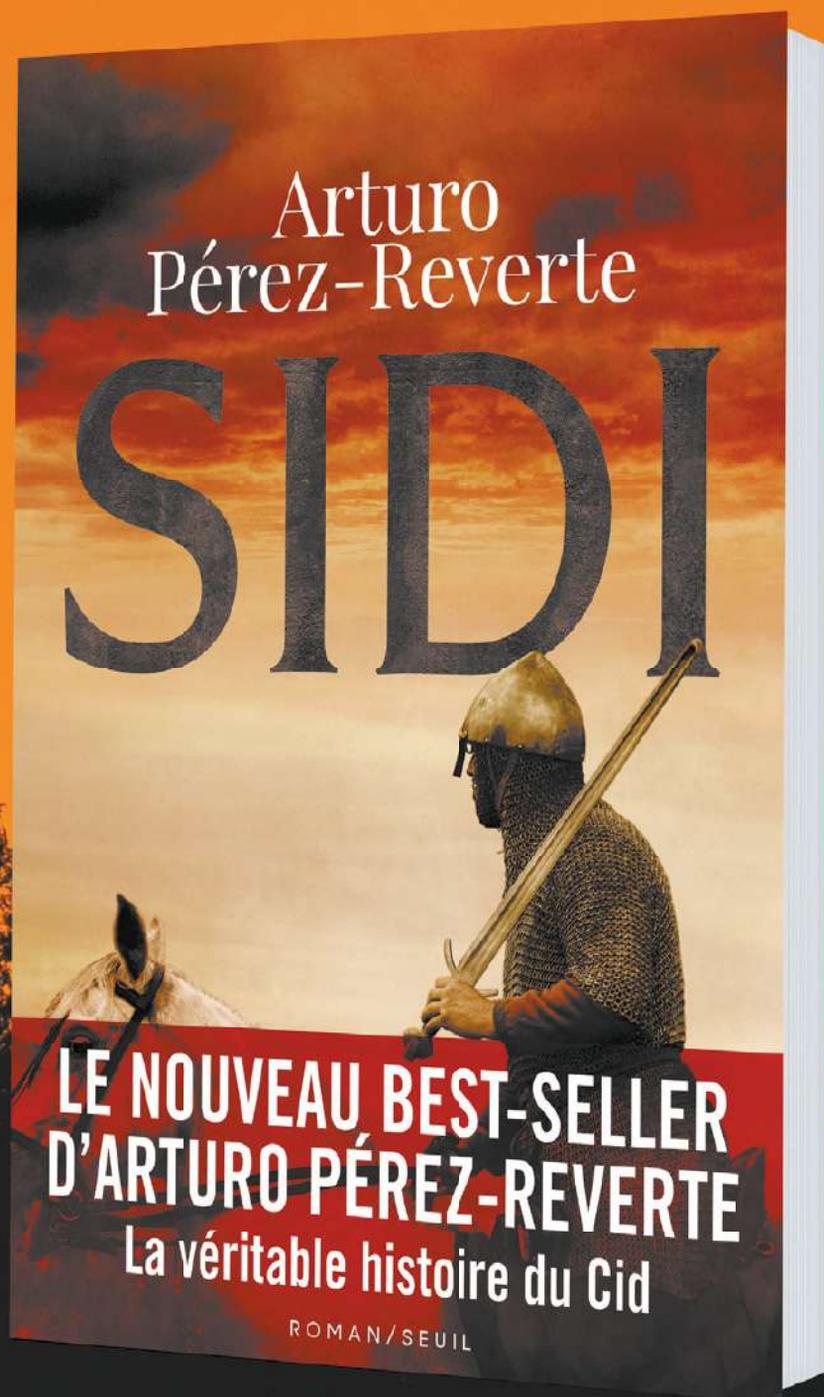
L'affaire Stavisky

L 13475 - 919 - F: 7,20 € - RD



« Ce roman épique et haletant excelle à dépeindre l'Espagne médiévale. »

Le Monde des livres



SEUIL

Pour toute question concernant votre abonnement:
01 55 56 70 56.*Historia* service abonnements: 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex. E-mail: abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France: 1 an, 10 n° + 1 n° double *Historia*: 60 €;
1 an, 10 n° + 1 n° double *Historia* (mensuel)
+ 4 *Historia Grand Angle* (trimestriel): 88 €.
Belgique: Edigroup. Tél.: 070 233 304.
Suisse: Edigroup. Tél.: 022 860 84 01.
Tarifs autres pays: nous consulter.Anciens numéros: SERVICE VENTE AU NUMÉRO - VPC
8, rue d'Aboukir, 75002 Paris. Tél.: 01 70 98 19 24.
Mail: commandes@historia.fr
Réassort kiosque: 01 70 98 19 24.**Président-directeur général et directeur de la publication:**
Claude Perdiel.**Directeur général:** Philippe Menat.**Directeur éditorial:** Maurice Szafran.**Directeur éditorial adjoint:** Guillaume Malaurie.**RÉDACTION****Rédacteur en chef:** Éric Pincas (1939).**Rédacteur en chef adjoint chargé du *Grand Angle*:**
Victor Battagion (1940). **Assistante:** Florence Jaccot (1923).**Premier secrétaire de rédaction:** Xavier Donzelli (1945).**Secrétaires de rédaction:** Alexis Charniguet (1946);
Nathalie-Anne Soumaine (1947).**Directeur artistique:** Stéphane Ravoux (1944).**Rédacteur graphiste:** Nicolas Cox (1943).**Rédactrices photo:** Ghislaine Bras (1942),
Anne-Laure Schneider (1907).**Conception graphique:** Dominique Pasquet.**Comité éditorial:** Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard,
Bruno Dumézil, Jean-Yves Le Naour,

Catherine Salles, Thierry Sarment, Laurent Vissière.

La rédaction est responsable des titres, intertitres,
textes de présentation, illustrations et légendes.**Responsable administratif et financier:** Jaye Reig.**Directeur des ventes et promotion:**

Valéry-Sébastien Sourieau (1911);

Ventes messageries: Frédéric Vinot – 01 42 36 80 52.

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Diffusion librairies: Pollen/Dif'pop'.

Tél.: 01 43 62 08 07; fax: 01 72 71 84 51.

Responsable marketing direct: Armelle Behelo (1914).**Responsable de la gestion des abonnements:** Magali Viette (1912).**Fabrication:** Sarah Rabbah.**Rédactrice Web:** Véronique Dumas (vdumas@historia.fr).**Cellule numérique:** Shady Menard, Rim Saffar.**Activités numériques:** Erwan Trez (1908).**RÉGIE PUBLICITAIRE****Mediaobs:** 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.**Directeur général:** Corinne Rougé (01 44 88 93 70,crouge@mediaobs.com). **Équipe commerciale:** Romain Provost

(01 44 88 8927, rprovost@mediaobs.com); Antoine Kodio

(01 44 88 97 79, akodio@mediaobs.com). **Exécution:** Cédric Aubry

(01 44 88 89 05, caubry@mediaobs.com).

Impression: BLG (Toul). Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal: juillet 2023.

© Les Éditions Croque Futur. Commission paritaire:

n° 1026 K 80413. ISSN: 1270-0835. *Historia* est édité

par Les Éditions Croque Futur.

PHOTOS DE COUVERTURE:

Bridgeman/Tallandier (3), DR, MAXPPP (3), South Tyrol Museum

of Archaeology, Robert Clark/National Geographic, Shutterstock,

IPA Agency/Starface.

Origine du papier: Autriche - Taux de fibres recyclées: 0% - Eutrophisation:
PTot = +0,008kg/tonne de papier.**PAR ÉRIC PINCAS**

LE CRIME ÉTAIT PLUS QUE PARFAIT !

Voilà ce qui conduit les services judiciaires à classer sans suite ces affaires criminelles sur lesquelles les enquêteurs se cassent les dents. Ces cold cases, littéralement « affaires froides », ont pourtant tendance à se réchauffer depuis la création, en France, le 1^{er} mars 2022, d'un pôle judiciaire rattaché au parquet de Nanterre, spécialement consacré aux affaires non élucidées et aux crimes en série. Une bonne nouvelle pour les familles des victimes pour qui « ces vieux dossiers sont des souffrances toujours vives », dit le garde des Sceaux. Le 10 mai dernier, Interpol lançait l'opération « Identify Me », sollicitant le grand public dans l'espoir de progresser dans les enquêtes visant à identifier les corps de 22 femmes retrouvées mortes en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas entre 1976 et 2019.

Sur le web, des entreprises américaines comme Othram, spécialisées dans les analyses ADN, organisent même des campagnes de *crowdfunding* pour financer des enquêtes participatives. Côté réseaux sociaux, le groupe Facebook DNA Detectives regroupe 175 000 membres. Grâce notamment aux progrès de la génétique, les enquêteurs de la police scientifique disposent désormais d'une arme révolutionnaire pour remonter la piste des affaires jugées perdues. Depuis le Néolithique, l'Histoire fourmille de ces crimes énigmatiques. Des affaires qui, chacune à leur manière, nous racontent une époque, ses mœurs, son contexte politique ou social.

Nos auteurs – historiens, journalistes et même un ancien commissaire divisionnaire – ont accepté de rouvrir certains de ces dossiers. Ils rassemblent minutieusement les pièces à conviction, détaillent les scènes de crime et exposent les hypothèses, des plus fantasistes aux plus crédibles. Un décryptage magistral!

Ce numéro estival est le dernier sous la direction éditoriale de Guillaume Malaurie. La rédaction et le comité éditorial du magazine lui adressent toute leur gratitude pour ces huit années de travail acharné guidé par la seule passion de l'Histoire. Merci d'avoir participé à cette formidable aventure. *Historia* continue son chemin. ♦

CHACUN DE CES
COLD CASES NOUS
RACONTE UNE
ÉPOQUE, SES MŒURS,
SON CONTEXTE
POLITIQUE OU SOCIAL

CINÉ SALON 13 PRÉSENTE

FESTIVAL DU FILM HISTORIQUE

2023

en plein air !

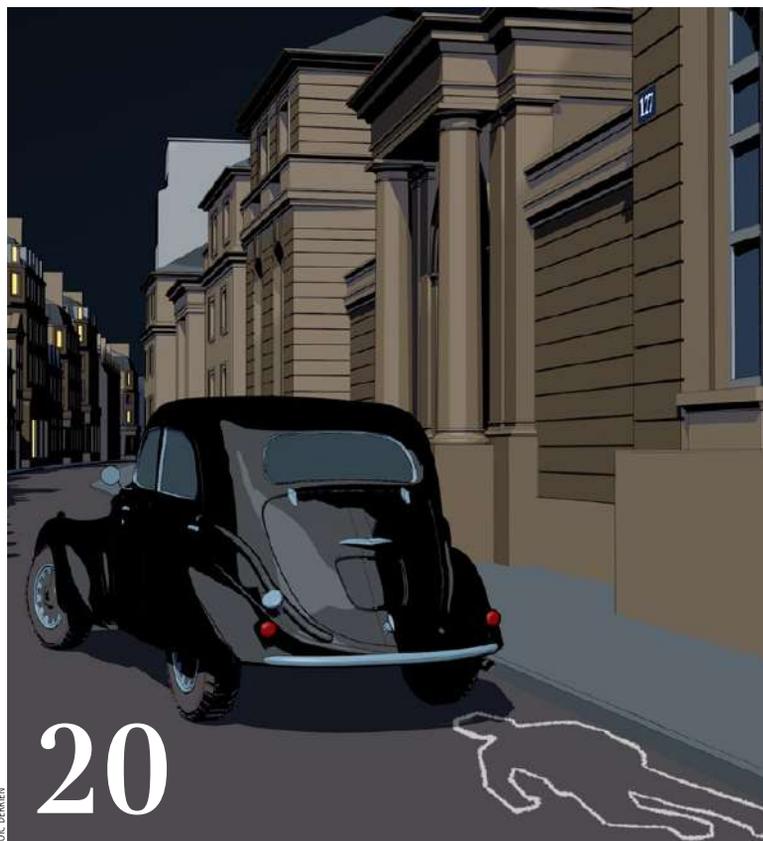
Du 16 au 24
AOÛT 2023

Salon de Provence (13)

**CHÂTEAU
DE L'EMPÉRI**

6 projections en plein air dans un cadre exceptionnel
Salon du livre et de la BD historiques le samedi 19 août
Programme complet sur www.cinesalon13.com





20

JOËL DEBRIEN

En juillet-août sur www.historya.fr

▶ **LES 80 ANS DE LA MORT DE JEAN MOULIN**
Interview de Bénédicte Vergez-Chaignon, auteure de *Jean Moulin l'affranchi* (Flammarion).

▶ **14 JUILLET 1790**

Premier anniversaire de la prise de la Bastille.

▶ **6 AOÛT 1945** Hiroshima.

▶ **8 AOÛT 1588** Défaite de

l'invincible Armada.

▶ **25 AOÛT 1944**

Libération de Paris.

▶ **ET NOS CHRONIQUES EXCLUSIVES**

8

MÉMENTO

8 L'actualité de l'Histoire

16 La chronique d'Emmanuel de Waresquiel

20

DOSSIER

COLD CASES

22 **Ötzi: meurtre au Néolithique**

Thomas Laurent

26 **Brunehaut a-t-elle fait éliminer**

le roi Chilpéric? *Bruno Dumézil*

30 **Scandale Saltarelli: une ombre au tableau de Léonard de Vinci** *Jean-Yves Boriaud*

32 **L'étrange mort du dernier des Condés**

Bruno Fuligni

34 **Louis Le Prince, première victime**

du cinéma policier! *Yvonnick Denoël*

38 **L'honneur toujours perdu du**

lieutenant Chapelant *Jean-Yves Le Naour*

42 **Mais qui donc a «suicidé» Stavisky?**

Bruno Fuligni

46 **Le conseiller Prince sur un train d'enfer**

Bruno Fuligni

50 **Terminus Porte-Dorée: le crime de la ligne 8**

Matthieu Frachon

54 **Le fantôme des lettres françaises**

Matthieu Frachon

58 **Affaire Dominici: le doute jamais dissipé**

Jean-Louis Vincent

64 **Un juge abattu à Chicago-sur-Rhône**

Matthieu Frachon

CONTRIBUTEURS



THOMAS LAURENT

THOMAS LAURENT

Il publie son premier roman à 21 ans. Et obtient le prix du jury du meilleur youtubeur d'histoire, en 2021, pour son documentaire sur Ötzi.



DR

JEAN-YVES BORIAUD

Professeur émérite de langue et littérature latine à l'université de Nantes, il est l'auteur de *Léonard de Vinci* (Perrin, 2019).



DR

BRUNO FULIGNI

Enseignant à Sciences Po, il a signé *Secrets d'État. Les grands dossiers du ministère de l'Intérieur (1870-1945)* (L'Iconoclaste, 2014).



DR

JEAN-YVES LE NAOUR

Spécialiste de la Première Guerre mondiale et du XX^e siècle, il a publié notamment *1919-1921, Sortir de la guerre* (2020).

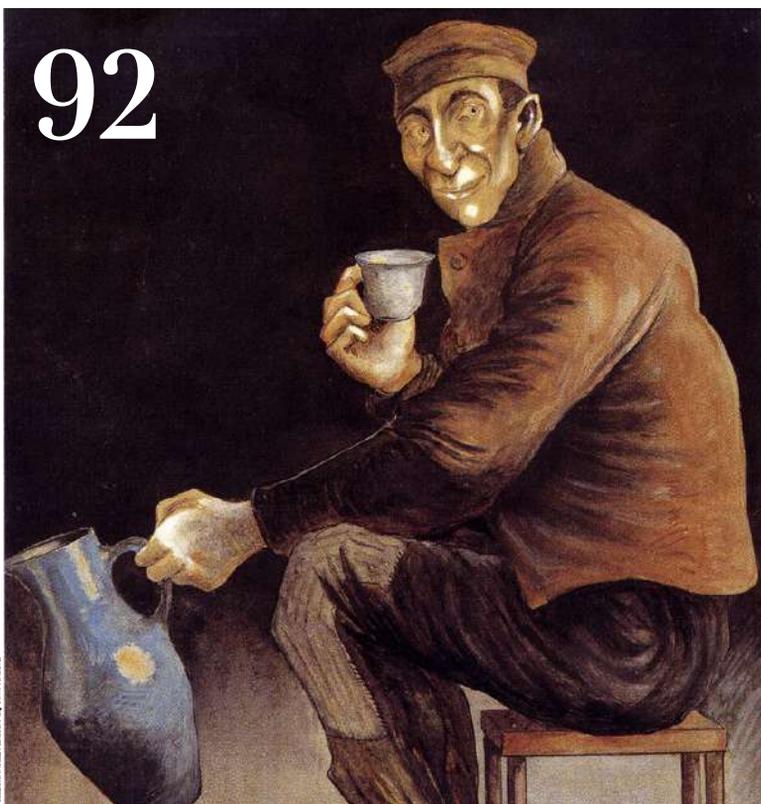


GIL LÉAUCONNER

MATTHIEU FRACHON

Ancien grand reporter et spécialiste de l'histoire de la police, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le monde du crime.

92



GUILLAUME MALAURIE/AGENCE FRANCE PRESSE



ARNAUD ROBIN/INDÉPENDANCE

108



CHRISTOPHE RAMBAULT/IC315P

112

- 68 **Robert Boulin, mort en eaux troubles**
Bernard Nicolas
- 74 **Avis de recherche au Vatican**
Guillaume Malaurie
- 78 **Affaire Grégory: un pays retient son souffle**
Laurence Lacour
- 84 **Vieille recette et serial-cuivreurs**
Guillaume Malaurie
- 88 **Cold cases, un genre foisonnant**
Laurent Lemire

92

RÉCITS

- 92 **ALBERT LONDRES ET LE PEINTRE BAGNARD**
André Bendjebbar
- 98 **LA MARIANNE DE LA FRANCE LIBRE**
Xavier Donzelli
- 104 **SARAH BERNHARDT L'INDOMPTABLE**
Jean-Pierre Guéno
- 108 **LE CABINET DE CURIOSITÉS DE STÉPHANE BERN**
Charles Giol

112

CULTURE

- 112 **EXPOS** *Joëlle Chevé*
- 118 Jean Auguste Dominique Ingres, portraitiste des altesses
Élisabeth Couturier
- 120 **LIVRES**
- La sélection polar, essai, BD et jeunesse.
- 128 **MOTS CROISÉS**
- 130 **La chronique de Guillaume Malaurie**

CONTRIBUTEURS



DR

LAURENCE LACOUR
Journaliste, auteure et éditrice, elle a publié une enquête au long cours sur l'affaire Grégory : *Le Bûcher des innocents* (Les Arènes, 2016).



DR

BERNARD NICOLAS
Journaliste, il a réalisé, en 2017, une minutieuse contre-enquête sur l'affaire Boulin, diffusée dans *Compléments d'enquête*.



DR

ANDRÉ BENDJEBBAR
Historien spécialiste du baigneur, il vient de publier *Armand le Bagnard, l'éternel évadé* (Le Cherche Midi).



PHILIPPE MATSOS/OPALLE/ÉBÉAGE

JEAN-PIERRE GUÉNO
Écrivain, éditeur et passionné d'histoire, il a, entre autres, créé la collection « Paroles de... » avec notamment *Paroles de poilus* (1998).



DR

JEAN LOUIS VINCENT Ancien commissaire de police, il a publié *Affaire Dominici, la contre-enquête* (2016), après des années de reconstitution minutieuse de ce fait divers.

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

LA RAFLE DU VEL D'HIV

La honte et les larmes

MARDI 18 JUILLET 20.50
REPLAY 30 JOURS

Raconté par
Vincent Lindon

Suivez nous sur histoiretv.fr



bouygues
canal 121

CANAL+
canal 118

Chips
Time

free
canal 205

orange
canal 122

SFR
canal 177

Vialis

UBox

SCANNER POUR
VOUS ABONNER
À LA NEWSLETTER
HISTOIRE TV



Mémento

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

TOURISME

Vivre l'Histoire, un business

Spectacles son et lumière modernisés, expositions immersives, reconstitutions d'envergure se multiplient, proposés par des entreprises chargées de valoriser le patrimoine.

Dans un pays qui ne compte pas moins de 3 000 musées et plus de 40 000 châteaux, il n'est pas toujours facile, quand on n'est pas le Louvre, Versailles ou Notre-Dame de Paris, d'attirer les visiteurs. De plus en plus de propriétaires de sites historiques et culturels sont ainsi tentés d'en confier la gestion à des spécialistes de la valorisation du patrimoine.

Parmi les leaders français du secteur, l'entreprise Kléber Rossillon, du nom de son fondateur, a vu le jour dans les années 1990 lorsque le château de Castelnaud, propriété familiale au bord de la Dordogne, a ouvert ses portes au public. Rossillon a alors l'idée d'organiser des démonstrations de tir par des machines de siège reconstituées à taille réelle. Le public est au rendez-vous, et cet ingénieur de formation propose bientôt ses services à d'autres sites en tant que gestionnaire: en 2005, l'Institut de France lui concède l'exploitation touristique du château de Langeais, près



ÉCRIN Les Baux-de-Provence font revivre pour des touristes enthousiastes le temps des guerres de siège médiévales.

de Tours, contre une redevance fixe ainsi qu'une part de ses bénéfices. Suivra notamment la concession du musée de Montmartre.

Du vrai ou de la 3D

Depuis 2017, la croissance de l'entreprise s'est accélérée: trois nouveaux châteaux sont tombés dans son escarcelle mais aussi, en Belgique, le champ de bataille de Waterloo, où ont été mis en place des ateliers de tir au canon et de « chirurgie d'époque ». Kléber Rossillon s'est aussi vu confier par la région PACA

la construction et l'exploitation de la réplique de la grotte Cosquer, inaugurée il y a un an au cœur de la cité phocéenne.

« Dans chaque lieu, nous réalisons du sur-mesure, assure Geneviève Rossillon, fille de Kléber, et présidente depuis 2017 d'un groupe qui a attiré en 2022 plus de deux millions de visiteurs sur ses douze sites, pour un chiffre d'affaires de 32 millions d'euros. L'objectif est de plonger le visiteur dans une aventure réelle, plutôt que de recourir aux méthodes

en vogue de l'immersion digitale et numérique. » Une référence à son principal concurrent, Culturespaces, 70 millions d'euros de CA en 2022. Créée en 1990, l'entreprise s'est fait connaître en exploitant le palais des Papes d'Avignon ou le château des Baux-de-Provence (photo). En 2012, dans des carrières proches de ce dernier, elle organise une exposition virtuelle consacrée à Gauguin et Van Gogh en projetant leurs tableaux sur les parois. Une formule déclinée avec succès à Paris

Confidentiel L'acteur **Simon Abkarian** interprétera **Charles de Gaulle** dans une production en deux parties réalisée par Antonin Baudry (*Le Chant du loup*, 2019). Ces deux films exploreront la période 1940-1945 et le rôle du Général durant la Seconde Guerre mondiale. Le tournage doit avoir lieu en partie en septembre 2023 dans le Cotentin. **MATHILDE SAMBRE**

avec l'Atelier des lumières, installé depuis 2018 dans une ancienne fonderie, et que l'entreprise a depuis exportée à Amsterdam, New York ou Séoul. « Du fait de l'explosion du coût du transport des œuvres et des assurances, les expositions virtuelles sur les maîtres de la peinture sont plus rentables que les expositions traditionnelles », explique Foulques d'Aboville, directeur des opérations du groupe.

Vocations en série

Autre entreprise forte d'un solide savoir-faire en matière de projection numérique, Amaclio Productions s'attache pour sa part, depuis 2012 avec la création du spectacle *La Nuit aux Invalides*, à moderniser le spectacle son et lumière. L'entreprise, qui illumine aussi l'abbaye de Fontevraud

ou le Mont-Saint-Michel au cours des nuits d'été, cherchait à développer ses activités tout au long de l'année. Ainsi a-t-elle investi dix millions d'euros pour créer sous l'arche de la Défense la Cité de l'Histoire, inaugurée en janvier dernier : entre projections numériques et reconstitutions d'une salle de classe de la III^e République ou d'un boyau de mine époque *Germinal*, l'histoire de France s'y explore en mode immersif. Idées et moyens ne manquent donc pas chez ces spécialistes de la valorisation du patrimoine, dont la réussite crée des vocations : le groupe Edeis, qui exploite depuis 2021 les monuments romains de Nîmes et le théâtre antique d'Orange, s'est invité dans ce secteur alors qu'il a pour spécialité... la gestion des aéroports de province! ♦

CHARLES GIOL



SANS BOUTEILLES Inaugurée en 2022 à Marseille, la réplique de la grotte Cosquer, par l'entreprise Kléber Rossillon, valorise un patrimoine inaccessible.



LA CHRONIQUE DE NOTA BENE

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

LES VENTS DIVINS

À la mention du mot « religion », vous aurez sans doute en tête le triptyque christianisme, judaïsme et islam. Dans ces religions dites « transcendantes », le sacré est séparé du monde matériel. Autrement dit, il va falloir fermer les yeux très fort pour y voir plus clair. Dans la plupart des autres religions, ce rapport au sacré est dit « immanent », c'est-à-dire qu'il fait partie du monde matériel. Et autant vous dire que, là, on est sur du concret ! Chez les Inuits par exemple, la divinité Matshishkapeu n'est ni plus ni moins que l'esprit de l'anus en lien avec les pets. Certains sont même chargés d'interpréter les vents douteux et, quand l'esprit est courroucé, il peut aller jusqu'à provoquer de la constipation. Chez les Grecs, Dionysos, dieu de la Vigne, est souvent représenté en pleine fiesta. Son homologue chez les Aztèques s'appelle Tezcatzoncatl. Ces derniers, réputés avoir un fort penchant pour la boisson, ont autant de divinités que de breuvages différents, à savoir plus de 400. Et, chaque année, les 303 prêtres du maître de la paille se réunissent pour jouer à... la courte paille ! Seul le vainqueur est alors autorisé à s'enivrer. Tout cela peut nous paraître étrange et exotique, mais, même dans des panthéons familiers, se nichent d'étranges avatars divins. Chez les Romains, la déesse Vénus se décline en Vénus *Cloacina*, déesse des égouts de Rome. Une fonction qui lui est en réalité attribuée par des auteurs chrétiens. Que cette chronique vous laisse perplexe est concevable, mais la prochaine fois qu'un vent divin se produit dans l'ascenseur, vous pourrez très bien dire : « C'est pas moi, c'est Matshishkapeu ! » ♦

Confidentiel Les enfants de Caroline de Monaco, Andrea, Charlotte et Pierre, ont annoncé s'engager dans le lancement d'une franchise cinématographique destinée à raconter l'histoire des Grimaldi par le biais de films et de séries. Leur première réalisation, dont le tournage doit débiter l'année prochaine, évoquera la conquête du Rocher par l'illustre famille à la fin du XIII^e siècle. M. S.

INCENDIES DE FORÊT

Pyromanes, mais pas fous!



Depuis quand la pyromanie est-elle considérée comme une maladie mentale? Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les incendiaires sont assimilés à des criminels. Il faut attendre les travaux de l'aliéniste Jean-Étienne Esquirol pour que l'on détecte chez ces allumeurs de feu un trouble du comportement qualifié de « monomanie incen-

diaire ». C'est le Dr Marc qui utilise pour la première fois le mot « pyromanie », en 1833, dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*. « La propension à l'embrasement, au brûlement, que nous exprimerons dorénavant par le mot « pyromanie » » permet de dissocier ce trouble de la malveillance. En 1856, le psychiatre Henri Legrand de

Saulle consacre sa thèse à la « monomanie incendiaire », dans laquelle il distingue plusieurs catégories de pyromanie. Cette maladie est reconnue par les juges et, sous le Second Empire, les incendiaires ne risquent plus la peine capitale et sont décrits comme des simples d'esprit, défavorisés socialement. En 1951, les Américains Nolan Lewis et Helen Yarnell collectent des informations sur 1 626 pyromanes et donnent une définition toujours actuelle: un acte impulsif, avec tension interne et agitation, sans raison objective. En 1980, l'Association américaine de psychiatrie classe la pyromanie parmi les troubles du contrôle des impulsions puis la retire en 2013 en la reléguant dans la pratique criminelle. La pyromanie est toujours un fléau, mais plus vraiment une maladie. ♦

LAURENT LEMIRE

INDE

LA GUERRE DES LIVRES SCOLAIRES

Alors que le Premier ministre indien, Narendra Modi, sera l'invité d'honneur du défilé du 14 juillet à Paris, certains s'inquiètent, dans un contexte de montée du nationalisme hindouiste, de la censure qui touche de plus en plus les manuels d'histoire aussi bien dans le secondaire que dans le supérieur. En effet, le parti de Modi, le Bharatiya Janata Party (BJP), au pouvoir depuis 2014, souhaite « réécrire l'histoire de manière glorieuse dans le but d'inspirer les générations futures ». Sous l'égide du Conseil national de la recherche et de la formation pédagogique, les ouvrages scolaires sont ainsi révisés, édulcorant les violences des nationalistes hindous envers Gandhi et les émeutes anti-musulmans de 2002, supprimant des pans de l'histoire des Moghols – dynastie musulmane qui régna sur l'Inde pendant plus de trois siècles –, occultant ainsi le pluralisme et le multiculturalisme de cette grande nation.

NATHALIE-ANNE SOUMAIRE

LYON Des Arêtes qui n'arrêtent pas la recherche

Seize puits et 1,4 kilomètre de galeries: voilà les dimensions du vaste réseau de souterrains enfoui à Lyon, à 20 mètres sous la colline de la Croix-Rousse, dit « arêtes de poisson » en raison de son tracé sinueux. Redécouvert au XVIII^e siècle par l'architecte Jacques Germain Soufflot, il est exploré par les archéologues depuis les années 1960. Cet ensemble aurait été construit entre le IV^e siècle av. J.-C. et le début du I^{er} siècle apr. J.-C., au moment où *Lugdunum* était considérée comme la capitale des Gaules.

Les hypothèses sont nombreuses quant à sa fonction. Des études récentes le relient à un autre réseau situé sur les rives du Rhône, les galeries des Sarrasinières, mais une chose est sûre: il est unique au monde. Aujourd'hui, ce site, dont l'accès est interdit pour des raisons de sécurité, pourrait faire l'objet d'une visite virtuelle réalisée par le service archéologique municipal, ce qui permettrait de mieux découvrir un lieu qui suscite de nombreuses interrogations.

VÉRONIQUE DUMAS

DIMITRI RASSAM - JEROME SEYDOUX
PRÉSENTENT

FRANÇOIS
CIVIL

VINCENT
CASSEL

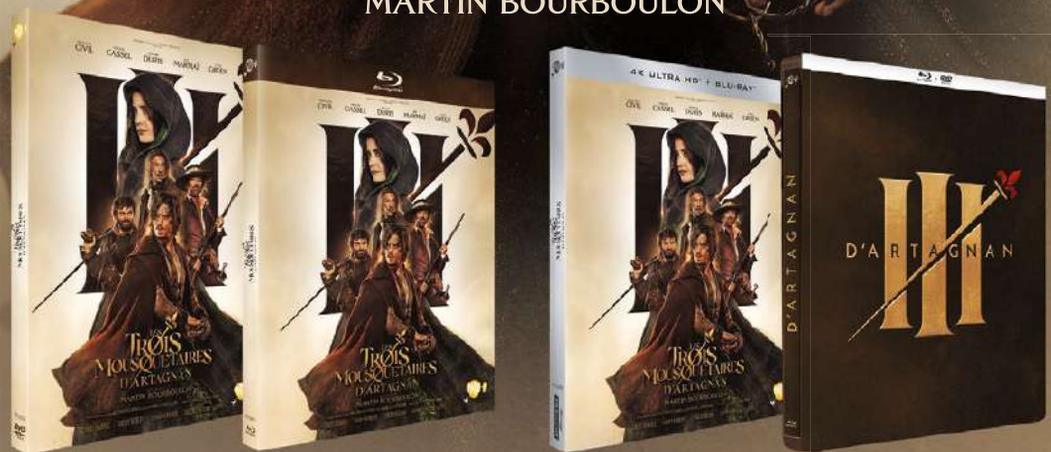
ROMAIN
DURIS

PIO
MARMAÏ

et EVA
GREEN

LES TROIS MOUSQUETAIRES D'ARTAGNAN

UN FILM DE
MARTIN BOURBOULON



EN DVD, BLU-RAY, BLU-RAY 4K, STEELBOOK ET VOD LE 9 AOÛT



Confidentiel Le cinéaste italien Gianluca Jodice a terminé le tournage d'un nouveau long-métrage sur la Révolution française : Guillaume Canet et Mélanie Laurent tiendront respectivement les rôles de Louis XVI et de Marie-Antoinette dans ce film d'époque intitulé *Le Déluge* et consacré aux derniers jours du couple royal. M. S.



INSOLITE
de Frédéric
Gersal

À VUE DE NEZ!

Cette expression signifie « approximativement », donc « sans précision », en suivant sa propre expérience. Même si ce nez peut avoir différentes formes, il peut être plus ou moins large, long et fin. Il se trouve que des chercheurs viennent de révéler que nous, les *Homo sapiens*, avons hérité de la forme du nez de Neandertal, disparu il y a 39 000 ans. Physiquement, nous étions assez éloignés. *Sapiens* possédait un visage droit, avec un front et un menton bien marqués, tandis que Neandertal était doté d'une mâchoire plus avancée et d'un front plus fuyant. Ces deux espèces ont cohabité durant des millénaires et ont croisé leurs gènes. Nous avons ainsi hérité de l'homme de Neandertal un nez plus long, plus large et plus saillant que celui de nos ancêtres *Sapiens* avant hybridation. Cet appendice aurait joué un rôle de régulateur thermique et favorisé l'adaptation des *Sapiens* sortis d'Afrique au climat de l'Europe glaciaire. Cette conclusion est un vrai pied de nez lancé par ces chercheurs londoniens!



La chaleur à Paris [hommes dormant sur les toits] : [photographie de presse] / [agence Rol]. Date d'édition : 1912. Lien vers la photo : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6920610v>

LES PÉPITES DE LA BNF-GALLICA

<https://gallica.bnf.fr>

La canicule, un nom à coucher dehors

L'été 1911 fut l'un des étés les plus meurtriers en France : les températures oscillèrent entre 30 et 40 °C et entraînent, en quelques semaines, une forte mortalité, notamment chez les nourrissons. L'année suivante, les populations se préparèrent à une éventuelle récurrence. À Paris, afin de fuir les appartements surchauffés et exigus, les hommes s'échappèrent sur les toits pour trouver la brise favorable à l'endormissement, pendant que les épouses et mères surveillaient les enfants d'une éventuelle déshydratation. Si l'agence Rol, en mai 1912, a su immortaliser le repos des braves sur les toits de Paris, les journaux n'hésitèrent pas à s'emparer du sujet sous tous azimuts. La canicule est un « temps de chien », comme aime à le rappeler *Le Figaro*, en s'appuyant sur l'étymologie du mot.

Le Matin préfère atténuer les angoisses des Parisiens face à une possible pénurie d'eau ; aussi affirme-t-il, le 15 juillet 1912 : « Paris aura de l'eau ! » En août, *Le Gaulois* observe l'opportunité qu'offrent les fortes chaleurs pour les toiletteurs de chiens appartenant à des maîtres attentifs à leur bien-être.

Les journalistes ne sont pas les seuls à être inspirés par l'épisode caniculaire : les théâtres vantent la température modérée de leur salle de spectacle, tandis que les réclames pour les ventilateurs électriques fleurissent. Les étés secs et brûlants du XXI^e siècle surpassent les fortes canicules du passé. À cette différence près que les dormeurs des toits de Paris se réfugient désormais dans leur foyer climatisé. **SOPHIE BERTRAND***

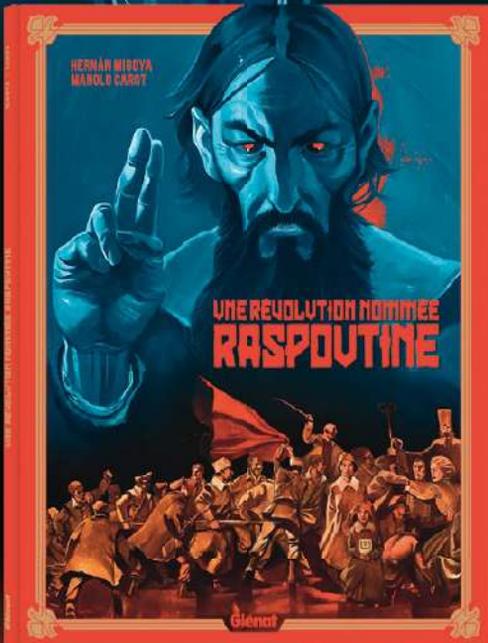
* Cheffe du service de la coopération numérique et de Gallica au département de la Coopération.

HERNÁN MIGOYA

MANOLO CAROT

UNE RÉVOLUTION NOMMÉE RASPOUTINE

LA CHUTE D'UN HOMME,
LA NAISSANCE D'UN MYTHE :
QUI ÉTAIT VRAIMENT RASPOUTINE ?



BD DISPONIBLE

Glénat

RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com    

Rafle du Vél' d'Hiv « Il y a cinquante-trois ans, le 16 juillet 1942, 450 policiers et gendarmes français [...] répondaient aux exigences des nazis. Ce jour-là, dans la capitale et en région parisienne, près de 10 000 hommes, femmes et enfants juifs furent arrêtés à leur domicile, au petit matin, et rassemblés dans les commissariats de police. » Jacques Chirac, le 16-7-1995

SECONDE GUERRE MONDIALE

Koursk, une bataille... mythique !

V oici quatre-vingts ans, le 12 juillet 1943, se livrait, dans le secteur de Koursk, à Prokhorovka, l'engagement qui passe pour la « plus grande bataille de chars de l'Histoire ». Quelques mois après Stalingrad, Hitler entendait reprendre l'avantage par une ultime offensive, qui déboucha sur un échec. Côté soviétique, pourquoi l'URSS a-t-elle célébré l'étrillage du 5^e corps blindé soviétique à Prokhorovka (50% de chars perdus en dix heures) et, plus étonnant encore, comment son commandant, le général Rotmistrov, échappa-t-il au peloton d'exécution ? Depuis 2011, Valeriy Zamulin, professeur à l'université de Koursk, démêle la propagande officielle : le terrain de Prokhorovka, très raviné, ne se prêtait pas aux mouvements des blindés ; le nombre de chars allemands fut grossièrement surestimé par Rotmistrov pour justifier des pertes dues à l'efficacité des panzers et au faible professionnalisme des équipages de T34, qui foncèrent dans leurs propres fossés antichars. Après la bataille, la propagande soviétique forgea la légende d'un 5^e corps sacrifié pour stopper un millier de chars SS, marquant le tournant de la Grande Guerre patriotique. Et, jusqu'en 1993, on conserva secret le rapport officiel d'une bataille « comme les autres », qui n'engagea que quelques centaines de blindés. ♦ CÉLINE BELMOND



ILLUSION Un choc légendaire qui ne fut ni la plus grande bataille de chars de la guerre, ni la plus grande rencontre de blindés du front de l'Est.



JUILLET 1223 La mort de Philippe Auguste

« Auguste » comme l'empereur romain... C'est dire la renommée de ce roi de France. Son long règne – quarante-deux ans – a changé Paris et le royaume.

• **1200** : l'enceinte qui protège Paris, longue de plus de 5 km, commencée en 1190, est achevée et renforcée par la construction du château du Louvre (1190-1202), modèle des châteaux « philippiens » qui seront bâtis dans tout le domaine royal. On prête aussi au roi la décision de faire paver les rues de la

capitale. Création en outre des Halles, de l'Université de Paris et de plusieurs hôpitaux.

- **1204** : naissance du Trésor des chartes, ancêtre des Archives nationales. Modernisation et centralisation de l'administration (baillis, sénéchaux et prévôts).
- **1214** : une coalition anglo-germanique est vaincue.
- **1216** : Louis, le fils de Philippe, s'empare de... Londres. ♦ C. B.

ADN La sueur d'une coquette du Paléo

V oici une fabuleuse histoire de la Préhistoire qui nous vient d'une étude menée par Matthias Meyer, du département de génétique évolutive de l'Institut Max-Planck de Leipzig, et Marie Soressi, archéologue française à l'université de Leyde. Ils ont réussi l'exploit d'extraire de l'ADN d'une canine de cerf percée d'un trou, trouvée dans une grotte de l'Altai, sans le détériorer. L'ADN tiré de la sueur laissée sur ce pendentif a parlé. Et il est même très bavard. Il dit qu'il a été porté par une femme d'Eurasie entre – 25000 et – 19000. Il devient donc possible d'individualiser les objets trouvés par les archéologues. Une découverte fascinante. GUILLAUME MALAURIE

Offre spéciale*

RUSSIE/UKRAINE

3 numéros pour **14,90 €** Frais de port inclus



*Dans la limite des stocks disponibles

Merci de retourner ce bon ou de le recopier complété et accompagné de votre chèque bancaire de 14,90 euros à l'ordre de **Éditions Croque Futur** à : **Historia VPC - 8 rue d'Aboukir - 75002 Paris**. commandes@historia.fr - 01 70 98 19 24.

Offre réservée à la France métropolitaine uniquement.

J'indique mes coordonnées M. Mme Mlle

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____ Téléphone : _____

Pour une meilleure gestion de votre commande merci de nous indiquer votre email : _____ @ _____

La société Éditions Croque Futur située au 41 bis, avenue Bosquet, Paris 75007, est responsable du traitement et de la collecte des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 3 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement des données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante dpo@historia.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. La société Éditions Croque Futur dispose d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41 bis, avenue Bosquet, Paris 75007, ou à l'adresse mail dpo@historia.fr - À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la Cnil.



ANTOINE MORBAU DUBOUT

DE BIBLIOTHECA

L'historien est à la tortue ce que le poète est au faon. Il porte ses livres sur son dos et n'a pas la démarche légère. Nos bibliothèques sont à notre image. Elles disent nos goûts et nos passions, nos tics, nos tocs et nos travers d'érudits. La mienne est en désordre permanent. Elle n'est pas classée par auteurs, époques ou pays, mais selon l'usage temporaire que j'en fais. Je m'y promène comme en apnée, j'y reconnais mes livres à la couleur de leur dos, à leur épaisseur ou à la grosseur de leur titre. Je suis le seul à ne pas m'y perdre. Un autre n'y comprendrait rien. C'est une bibliothèque de fonds marins, qui change sans cesse selon les courants ou la clarté de l'eau. Les livres que je découvre dans mes propres rayonnages sont toujours ceux que je préfère. On les oublie, on ne se souvient plus de leurs auteurs, on les retrouve et c'est comme si on les lisait pour la première fois. Ce sont les bons livres dont on ne connaît pas les auteurs qui changent vraiment nos vies. J'ai toujours eu une affection particulière, dans les inventaires de bibliothèques, pour la section des « Anonymes ».

À chacun sa bibliothèque idéale. Jorge Luis Borges en invente une dans ses *Fictions*, où tous les livres « possibles », écrits par combinaison aléatoire des lettres de l'alphabet et disposés dans des pièces hexagonales et identiques, ont le même nombre de pages et de signes. Je ne sais pourquoi les plus grands écrivains ont souvent imaginé leur bibliothèque comme le lieu de tous leurs cauchemars. Des bibliothèques si parfaites et si universelles qu'elles en deviennent hors de portée. Après tout, chaque bibliothèque a son « enfer ». Souvenez-vous de celle imaginée par Umberto Eco dans *Le Nom de la rose*. Elle est labyrinthique, insondable et trompeuse, comme la vérité qu'elle nous cache. Dans *De bibliotheca*, Eco s'amuse à rendre les bibliothèques publiques inaccessibles à leurs lecteurs. Les cotes des livres sont si compliquées que personne ne peut les retranscrire. On ne prêtera jamais plus d'un livre à la fois et l'on attendra des heures avant de l'obtenir. Le lecteur, c'est l'ennemi !

Bref, sourit Eco, « dans l'idéal », aucun lecteur ne devrait pouvoir entrer dans une bibliothèque. Il savait bien que ce n'est pas vrai. Les bibliothèques ont pour moi longtemps senti l'encre et la poussière. Après tout, des générations d'érudits ont vieilli à la lumière de leurs lampes, une loupe à la main, entourés de leurs livres. Peut-être les pattes de mouche de la dernière lettre que mes prédécesseurs eurent à déchiffrer étaient-elles pour eux les signes mystérieux de leur destin, les lignes de leur vie.

Il n'y a pas d'histoire sans archives. La bibliothèque est le sanctuaire de l'historien, comme l'est le laboratoire pour

le chercheur, ou les montagnes pour l'alpiniste. Je me souviens de la grande salle de la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, aux trésors ignorés. J'y ai passé une bonne partie de mes jeunes années d'historien avant que celle-ci ne ferme pour les escaliers roulants et les couloirs interminables des quatre tours de la bibliothèque François-Mitterrand. On n'y entendait que le bruissement léger du papier, lorsqu'un lecteur tournait les pages de son livre. L'air y était saturé de vies secrètes : romans d'aventures, correspondances amoureuses, journaux littéraires – qui circulaient entre eux. Nous étions là, envahis par le silence, dans une forêt de poutrelles, sous les voûtes



IL N'Y A PAS D'HISTOIRE
SANS ARCHIVES.
LA BIBLIOTHÈQUE
EST LE SANCTUAIRE
DE L'HISTORIEN, COMME
L'EST LE LABORATOIRE
POUR LE CHERCHEUR,
OU LES MONTAGNES
POUR L'ALPINISTE

en coupoles de verre et d'acier tout droit sorties de l'imagination fiévreuse de l'architecte Henri Labrousse, qui me faisaient irrésistiblement penser à l'intérieur du *Nautilus* de Jules Verne – vingt mille lieues sous les mers, loin de la rumeur du monde. Les encriers de porcelaine marqués « E. F. » (Empire français) avaient disparu, mais les longues tables de bois héritées de la III^e République et les lampes aux abat-jour d'opaline verte y étaient toujours, qui donnaient à l'ensemble des airs de cloître et de couvent. Je ne connais pas d'autres lieux au monde où l'on échappe si bien au temps. S'il est des endroits qui ne sont pas faits pour le dieu des heures et des horloges, l'épouvantable Chronos, ce sont bien les bibliothèques. On s'y installe, et on part en voyage. Ce n'est pas d'encre et de poussière qu'il faut dire, c'est d'encre et de lumière. ♦

72H POUR DÉCOUVRIR ET PRÉSERVER
LES TRÉSORS DE NOTRE PLANÈTE BLEUE

L E F E S T I V A L

GRAND OCEAN

29-30 SEPT.

À LA CITÉ DE LA MER,
CHERBOURG-EN-COTENTIN

1^{ER} OCT. 2023

À OMONVILLE-LA-ROGUE

& EN DIGITAL

*Conférences & débats portés par les plus grands spécialistes,
animations ludiques & immersives... nous accueillons petits
et grands pour une plongée unique au cœur des océans.*

www.grandocean-event.com

Partenaires Officiels



Partenaires Associés



Partenaires Médias



Organisé par



DENFERT-ROCHEREAU

LE VRAI VISAGE DU LION DE BELFORT

Lorsque Bartholdi a sculpté son félin monumental au pied de la Citadelle de Belfort, c'est forcément à Denfert-Rochereau qu'il pensait...

En 1870-71, ce colonel, gouverneur de la place, avait tenu tête à l'armée allemande 103 jours durant, ce qui lui avait valu le surnom de Lion de Belfort.

Alors que la naissance de Pierre-Marie-Philippe-Aristide Denfert-Rochereau (11 janvier 1823) est commémorée en 2023, son plus grand fait d'armes remonte à la surface de l'histoire. N'est-ce pas lui qui a sauvé l'honneur de la France de la débâche de la guerre de 1870 en organisant la résistance de Belfort face à l'armée allemande ?

Avec une garnison de seulement 17 000 hommes, il a résisté aussi longtemps qu'il a pu, du 3 novembre 1870 au 18 février 1871, aux 40 000 hommes du général prussien von Werder. Soit suffisamment longtemps pour que l'armistice soit signé, et que, la tête haute, il puisse quitter la ville, évitant à celle-ci d'être annexée comme l'Alsace et la Lorraine. Par cet acte, il est en somme le père fondateur du Territoire de Belfort.

UNE STATURE MILITAIRE EXCEPTIONNELLE

La guerre de 1870 a révélé pleinement la stature militaire exceptionnelle de Denfert-Rochereau. Ce fils brillant d'une famille bourgeoise du Poitou a mené jusque-là une carrière honorable. Polytechnicien, il sort premier de l'École d'application du génie, à Metz. Envoyé en Crimée en 1855 pour combattre la Russie aux côtés des Anglais, il est grièvement blessé à la bataille de la tour Malakoff, ce qui lui vaut la Croix de la Légion d'Honneur.

Nommé professeur à l'École du Génie de Metz puis affecté en Algérie, il est élevé au grade de commandant en 1861. Ayant épousé une montbéliardaise de confession protestante comme lui, il demande sa mutation à Belfort en 1864. Mais il n'aura pas le temps de mener à bien tous ses projets de renforcement de la défense qu'il avait imaginés, la guerre éclatera, mobilisant tout son génie militaire en rempart contre l'ennemi.



UN RÉPUBLICAIN PASSIONNÉ

La République a tardé à rendre tous les honneurs qui se devaient à ce héros jugé trop républicain, mais aussi trop protestant, par les autorités de l'époque. Certes, il sera nommé commandeur de la Légion d'honneur et confirmé dans son grade de colonel mais sans possibilité d'être promu général. Mis en disponibilité de l'ar-

mée, il se consacre à la politique, sujet qui l'a toujours passionné, et devient député de la Charente puis de Paris. Lors de ses funérailles en 1878, il a droit à l'hommage de la Nation. Aristide Denfert-Rochereau est inhumé aux côtés de son épouse au cimetière de Montbéliard.

Belfort n'est pas avare en témoignages de reconnaissance envers son plus célèbre défenseur. En plus d'une rue à son nom et d'un médaillon à son effigie au pied de la statue de la Place d'Armes, Denfert-Rochereau figure dans l'ensemble statuaire de la Place de la République, ensemble qui commémore les trois sièges que la ville a subis. Le Lion de Belfort et sa réplique de la place parisienne peuvent rugir de fierté : avec eux, Denfert-Rochereau n'est pas près de sombrer dans l'oubli.

Dans la continuité du Centenaire et de l'hommage au colonel, deux projets artistiques et historiques sont mis en lumière.

DES POINTS D'EAU, SOURCES DE PAIX

Quand l'art se fait sentinelle de l'Histoire pour rafraîchir la mémoire des générations présentes...

Comme autant de vigies dressées dans le paysage belfortain, l'artiste Raphaël Galley a installé **41 Points d'eau là où sont tombés 41 obus du tristement célèbre canon de Zillisheim**, lors de la Première guerre mondiale. La carte de ces impacts ayant été conservée aux Archives départementales, un parcours a pu être établi invitant les visiteurs à la déambulation à travers l'espace comme à travers le temps. En effet, des QR codes permettent à chaque étape d'accéder à divers témoignages et documents, ce qui fait de ces installations une œuvre totale, à la fois esthétique, mémorielle, historique, et ancrée dans le présent.

Fidèle à sa démarche de création qui vise à susciter des interactions sensibles entre le public, l'œuvre et son environnement, Raphaël Galley a conçu des bornes de



chêne surmontées de vasques en grès des Vosges. Le choix des matériaux respecte les principes d'un développement durable. Si autrefois ce sont les soldats français qui se lavaient à l'eau retenue dans les cratères des obus, aujourd'hui ce sont les promeneurs qui peuvent se rafraîchir et les oiseaux s'abreuver.

L'installation de Raphaël Galley marque de façon apaisante le Centenaire de la création du Territoire de Belfort. Elle s'inscrit dans un parcours d'art monumental in situ qui commence avec le célèbre Lion de Bartholdi et se prolonge notamment avec la fresque d'Ernest Pignon-Ernest et le Pont de l'artiste américain Oscar Tuazon, hommage aux Commandos d'Afrique et de Provence. Autant de gestes artistiques qui font de Belfort une sentinelle de l'Histoire.

LA MARCHÉ DU LION



Passé maître dans l'art horloger au fil de 25 ans de carrière, Philippe Lebru affectionne tout particulièrement les œuvres monumentales comme en témoigne sa pendule au fronton du musée des Beaux-arts de Besançon, ou celle de la gare LGV des Auxons (Doubs).

Pour le Bicentenaire de la naissance de Denfert-Rochereau, la figure du Lion était attendue mais Philippe Lebru et son équipe Utinam lui ont donné la forme d'un automate surprenant. Avec fière allure, ce grand félin effectue une marche sur son socle, une minute durant, le temps d'enchanter petits et grands. Intitulée La Marche du Lion, l'œuvre est présentée dans le hall de l'Hôtel du Département, à Belfort.

Patrice David de Leurrier

www.territoiredebelfort.fr
www.belfort-tourisme.com

**TERRITOIRE
DU LION**

DOSSIER

COLD CASES

Nos experts rouvrent les dossiers

Des morts suspects, des disparitions énigmatiques, des coupables qui échappent à la police, des familles qui réclament justice... Depuis la Préhistoire, le crime hante la vie des hommes. Voici quelques affaires des plus étranges et, bien souvent, impunies ou mal jugées.

INFORMATIONS RÉGIONALES
A VIE EN ALSACE
up de Strasbourg: Les témoignages affluent
Un seul mot d'ordre pour les enquêteurs: Ne rien négliger

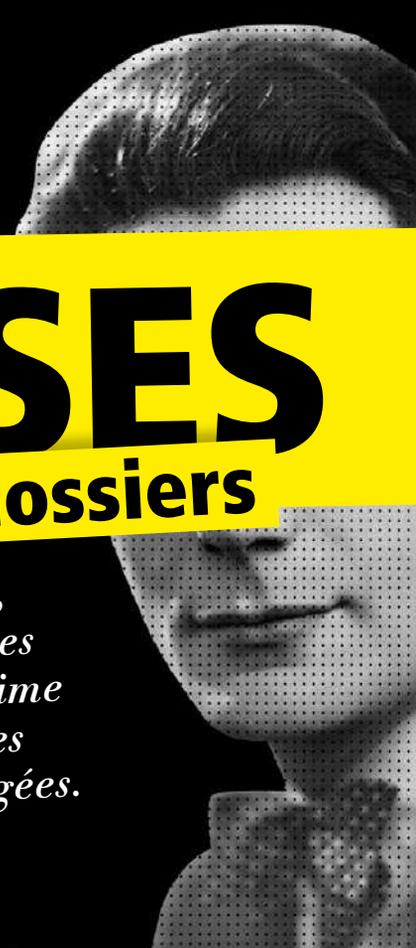


N° du Parquet
Photo h.3
TRIBUN
Vu panoramique
des lieux avec
placements des
Contre
no débris du



-- De l'arrestation -- De l'ordonnance

avec le bord de



SALON-
SALLE À MANGER

CHAMBRE

Armoire

Lit

Porte vitrée

TERRASSE



Une personnalité
sa femme et sa
sauvagement assassinées
sur les bords de la Durance

Le vol... biale du cri
Gross... à Londres o
les v... très connue

repose dep
cimetière
HYPOTHÈSES
JOURS
seule fient :
engé de le
ée !



Reconstitution Le portrait d'Ötzi s'appuie sur des images infrarouges et tomographiques en 3D du crâne de la momie.

Ötzi : meurtre au Néolithique

Quand le corps de cet hibernatus vieux de plus de 5 000 ans, victime d'une mort violente, est retrouvé dans les Alpes en 1991, les scientifiques se lancent dans une enquête un peu particulière. Trente ans plus tard, la plus célèbre scène de crime de la Préhistoire n'a pas fini de révéler tous ses secrets.

PAR THOMAS LAURENT

La scène du crime

Le 19 septembre 1991, Erika et Helmut Simon se lancent à l'assaut des Alpes de l'Ötztal. Ils y font une sinistre découverte : sur un glacier à 3210 mètres d'altitude gît un cadavre desséché. Les Simon pensent immédiatement à un alpiniste. Il n'en est rien : la fonte des glaces vient de recracher une scène de crime vieille de 5300 ans. Ötzi est un homme de 45 ans. Il a vécu à l'extrême fin de la Préhistoire, autour de 3300 avant notre ère. En témoignent les datations au carbone 14, mais aussi son équipement : hache de cuivre, arc et carquois de flèches, poignard de silex. Son manteau et ses jambières de fourrure sont soigneusement cousus ; quant à sa ceinture de cuir, elle intègre une poche remplie d'outils en silex, en os, et d'amadou pour le feu. Avec ses chaussures alliant savamment cuir et fibres végétales, sa claie de portage, son étui à braises en écorce ou son nécessaire de chasse, Ötzi semble paré pour une expédition en haute montagne. Une expédition... ou une fuite effrénée ! Car, dès 1993, l'archéologue Konrad Spindler s'oppose à l'idée – alors en vogue – d'un paisible berger surpris par une tempête de neige.

Probablement assassiné

Ses soupçons portent sur l'équipement, qui, vu de près, se révèle inutilisable ou vétuste. L'arc est une ébauche à peine commencée ; les flèches sont cassées ; le poignard est usé... Ça n'est pas l'équipement d'un voyageur bien préparé : plutôt celui d'un fuyard. Il faut attendre 2001 pour que le radiologue Paul Gostner découvre une pointe de silex fichée dans l'omoplate gauche d'Ötzi. L'homme des glaces a été tué d'une flèche dans le dos !

Rapidement, d'autres blessures sont identifiées : un choc mortel à l'arrière du crâne et une profonde coupure à la main droite. Cette dernière, partiellement cicatrisée, remonte à 24 ou 48 heures avant le décès, il s'agit sans doute d'une blessure de défense. Ötzi a



Exhumation Les jours suivant la découverte dans la vallée de l'Ötz, plusieurs alpinistes tentent de dégager le corps, à grands coups de piolets et de bâtons de ski. Hélas, l'un d'entre eux a l'idée d'utiliser une étrange canne trouvée sur place : il s'agit en fait d'un vestige archéologique, un morceau de la claie de portage. L'objet – bien visible sur la photographie – et la scène de crime ne sortiront pas indemnes de ces vaines tentatives.



dévié en extremis un coup de poignard ou de hache avec sa main. Cerise sur le gâteau, on identifie le sang de quatre individus différents sur son équipement. Il devient clair qu'Ötzi a été mêlé à des événements violents avant d'être, probablement, assassiné. Reste à trouver un mobile et à comprendre qui était l'homme des glaces. À cette dernière question, l'ADN apporte des éléments de réponse : on découvre notamment que ses lignées maternelle et paternelle sont originaires du Proche-Orient. Pour les archéologues, ça n'est pas une surprise : Ötzi a vécu à l'extrême fin du Néolithique, période qui a vu s'établir en Europe les premiers agriculteurs sédentaires.

Comme l'ont montré l'archéologie et l'étude des génomes anciens, ces premiers paysans étaient natifs du Proche-Orient. Ils ont progressivement colonisé l'Europe et répandu leur mode de vie, avant de se mélanger aux der-

niers chasseurs-cueilleurs locaux. Ces événements remontent à 3000 avant Ötzi, autant dire que ce dernier n'en avait aucun souvenir. Son ascendance proche-orientale demeure toutefois inscrite dans son génome, comme dans celui de ses contemporains et de la plupart des Européens actuels.

En outre, les analyses isotopiques confirment qu'Ötzi était un enfant du pays : le strontium [métal alcalino-terreux, NDLR] passé dans son organisme via l'alimentation affiche une signature géologique locale. Ötzi a sans doute vécu dans un village des vallées alentour. Reste à déterminer sa place dans la société, à une époque où les hiérarchies se creusent et où se diffuse la métallurgie du cuivre. La hache en cuivre, justement, a fait couler beaucoup d'encre. Certains y voient un objet de prestige, signe d'un statut éminent ; pour d'autres, comme Andrea Dolfini, le cuivre n'avait pas >>>

»» forcément de rareté intrinsèque à l'époque. Même si la question du statut est épineuse, il est probable qu'Ötzi ait joui d'une position valorisée dans la société. Son manteau, qui alterne des bandes de fourrure sombres et claires, produit un motif que l'on retrouve sur plusieurs statues-menhirs, sortes de stèles anthropomorphes élevées en l'honneur d'hommes et de femmes importants. Quant au cuivre de la hache, il provient du sud de la Toscane. Doit-on voir en Ötzi un membre de l'élite, victime de rivaux ou de tensions sociales? En tout cas, la flèche qui l'a tué est typique des Alpes du Sud – où Ötzi a vécu d'après les analyses isotopiques. L'affaire semble décidément locale.

Décès en altitude

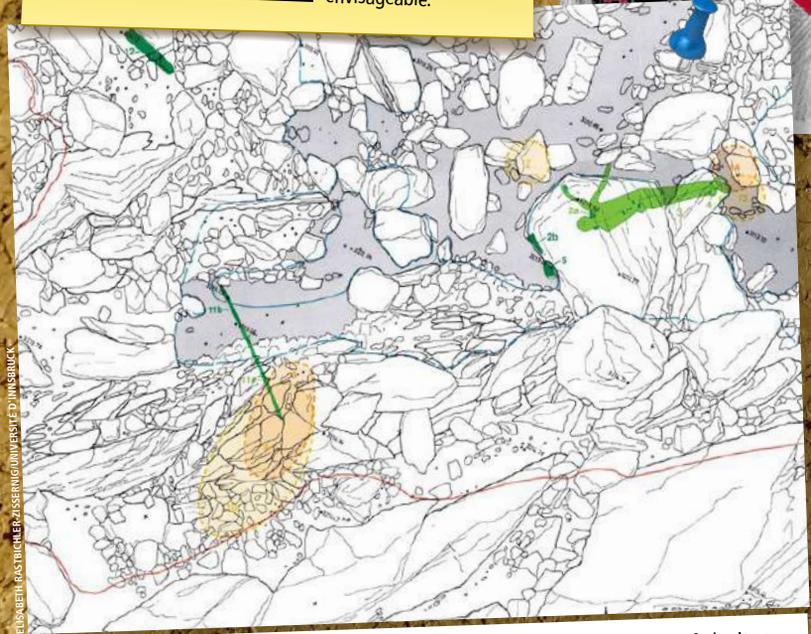
Depuis trente ans, ce cold case préhistorique fascine. Plusieurs rebondissements ont émaillé la recherche. En 2010, par exemple, Alessandro Vanzetti et ses collègues ont proposé de voir le lieu de découverte non comme une scène de crime... mais comme une sépulture! Ötzi, mort dans des circonstances violentes, aurait été transporté sur le glacier lors de ses funérailles. On l'aurait déposé sur une plateforme rocheuse avec son équipement; puis au fil des siècles, des épisodes de fonte auraient dispersé le fragile dépôt funéraire. Bien que stimulante, cette hypothèse demeure insuffisamment étayée. Les études portant sur les derniers déplacements d'Ötzi – comme celle de James H. Dickson en 2019 – suggèrent d'ailleurs plutôt un décès en altitude. C'est donc l'hypothèse de la scène de crime qui est aujourd'hui privilégiée, même si effectivement des phénomènes naturels ont éparpillé les objets et le cadavre depuis la fin du Néolithique. Quoi qu'il en soit, on peut imaginer le scénario suivant: plus de 33 heures avant sa mort, Ötzi est mêlé à un ou plusieurs affrontements. Au cours d'un violent corps-à-corps, il perd son arc et ses flèches, avant d'être blessé à la main. Dès lors, il semble isolé: il prend la fuite



ALEX MALEY

L'arme du crime

Ötzi a été tué d'une flèche similaire à celles qu'il possédait, d'où l'hypothèse que l'agresseur venait de la même région. Ce dernier lui a tiré dans le dos, probablement d'assez loin puisque la flèche n'a pas transpercé le corps. Un tir de plusieurs dizaines de mètres est envisageable.



FELDNER ROSTBICHEL, ASSERINO/UNIVERSITÄT WÜRZBURG

Découverte du corps Entre tentatives de dégagement et prélèvements hâtifs, le site a été perturbé. Heureusement, la position initiale des objets a pu être reconstituée. Leur dispersion s'explique probablement par des phénomènes naturels, comme la fonte du glacier.

Le recours à l'ADN

Des traces de sang retrouvées sur l'équipement d'Ötzi pourraient appartenir à quatre personnes différentes. On pense avoir identifié le sang de deux individus sur l'une des flèches, d'un troisième sur le poignard et d'un quatrième sur le manteau au niveau du dos. Ces éléments renforcent l'idée qu'Ötzi a pris part à des événements violents peu de temps avant sa mort. Le sang retrouvé sur le manteau, au niveau du dos, pourrait être celui d'un allié blessé qu'il a porté ou soutenu.



MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DU TYROL DU SUD/HOPITAL REGIONAL DE BOZANO

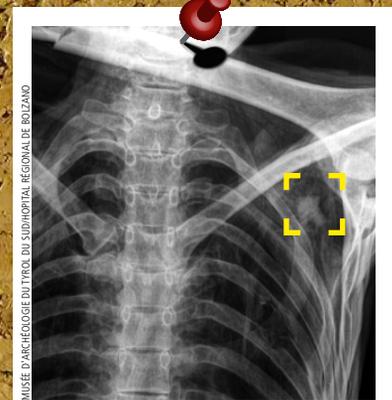
La main Avant sa mort, Ötzi était blessé à la main droite. Or, d'après l'usure de ses outils, il était droitier. La blessure a dû l'empêcher de réparer son équipement.



Le crime Plus de trente-trois heures avant sa mort, Ötzi semble avoir été mêlé à une échauffourée. On ignore tout des motifs de l'affrontement et du nombre de protagonistes. En tout cas, Ötzi y a reçu une profonde entaille à la main droite, à la suite de quoi il semble avoir pris la fuite.

La flèche La plupart des flèches qu'Ötzi conservait dans son carquois ne sont que des ébauches. Il ne possédait que deux flèches terminées, dont celle photographiée ci-contre. La pointe en silex est à la fois nouée à la hampe à l'aide de fibres végétales et collée avec du goudron de bouleau.

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DU TIROL DU SUD/PIRARD/ROSTALKER



Le corps La flèche qui a tué Ötzi, révélée par radiographie, a dû entraîner une paralysie du bras gauche puis une hémorragie interne.

Les hypothèses



1 Probable. Ötzi aura été mêlé à de violents événements dans les jours précédant sa mort.

Pour échapper à de mystérieux poursuivants, il aura pris la route de la haute montagne... avant d'être abattu d'une flèche dans le dos, à 3210 mètres d'altitude. Ce scénario est développé en détail dans le récit.

2 Peu probable. Ötzi n'aurait pas été un paria en fuite et, bien que tué par un tir de flèche dans des circonstances troubles, il ne serait pas mort sur le glacier. Il y aurait été transporté lors de ses funérailles. Ainsi, nous ne serions pas en présence d'une scène de crime mais d'une sépulture: Ötzi aurait tout simplement été déposé avec son équipement sur une plateforme rocheuse, en plein air. Des épisodes de fonte des glaces auraient dispersé la fragile mise en scène funéraire au cours des siècles.

3 Fantaisiste. L'Américain Johan Reinhard a posé l'idée d'un sacrifice humain: Ötzi aurait été mis à mort sur la montagne en l'honneur d'entités surnaturelles. L'un des problèmes de cette hypothèse est sa plasticité: il suffit d'invoquer de prétendus rituels inconnus pour la rendre compatible avec n'importe quel fait! Ötzi s'est battu un ou deux jours avant sa mort? C'était dans le cadre d'un rituel. Il a été abattu d'une flèche dans le dos? Là encore, un rituel... En réalité, l'idée d'un sacrifice n'est soutenue par aucun élément matériel.



vers les cols de haute montagne sans avoir eu la possibilité de renouveler son équipement. Arrivé à 3000 mètres d'altitude, il se croit tiré d'affaire et installe son campement. Il se gave de graisse animale – retrouvée dans son estomac en 2018 – pour tenir le froid et prendre des forces. Hélas, il est cueilli d'une flèche dans le dos.

Un mobile mystérieux

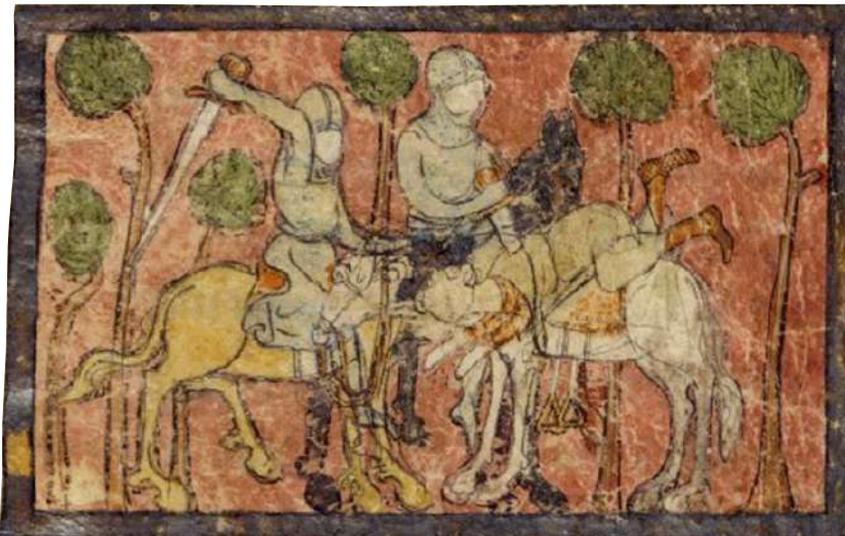
Il se cogne la tête en s'effondrant – à moins qu'on ne soit venu l'achever d'un coup de hache. En tout cas, il est laissé pour mort: très vite la neige le recouvre, amorçant un processus de momification naturelle. Ce scénario, bien que plausible, comporte de nombreux points d'incertitude. Il est par exemple envisageable qu'Ötzi ait subi le tir de flèche bien avant d'arriver sur le glacier. Tenu par l'adrénaline, il aura réussi à semer ses poursuivants et à monter son campement sur le glacier. C'est après son repas, loin de ses poursuivants, qu'il aura fini par s'écrouler, seul et exsangue. Ce scénario – avec une mort solitaire sur le glacier – expliquerait pourquoi sa hache en cuivre n'a pas été dérobée...

Mais la plus grande zone d'ombre demeure le mobile et l'identité des assaillants: Ötzi a-t-il été renversé par des élites rivales? A-t-il été victime d'un règlement de compte? S'était-il rendu coupable d'une transgression? Il faut se rendre à l'évidence: la réponse nous échappera à jamais. D'ailleurs, elle n'a pas de réel intérêt scientifique. Ötzi ne représente que l'une des nombreuses victimes de violence interpersonnelle recensées au cours du Néolithique. Son équipement, son état de santé, ses tatouages sont autant d'éléments bien plus précieux pour améliorer notre connaissance de la fin de la Préhistoire. Ötzi repose aujourd'hui au musée archéologique de Bolzano (Italie), dans une chambre froide saturée d'humidité. Il continue à y être étudié: peut-être nous réserve-t-il encore quelques surprises à l'avenir... ♦

Brunehaut a-t-elle fait éliminer le roi Chilpéric ?

Chez les souverains mérovingiens, l'assassinat devient l'un des beaux-arts... De lourds soupçons pèsent sur la reine d'Austrasie, accusée d'avoir fait éliminer pas moins de dix rois. Mais bien d'autres suspects pourraient se trouver derrière ce meurtre !

PAR BRUNO DUMÉZIL



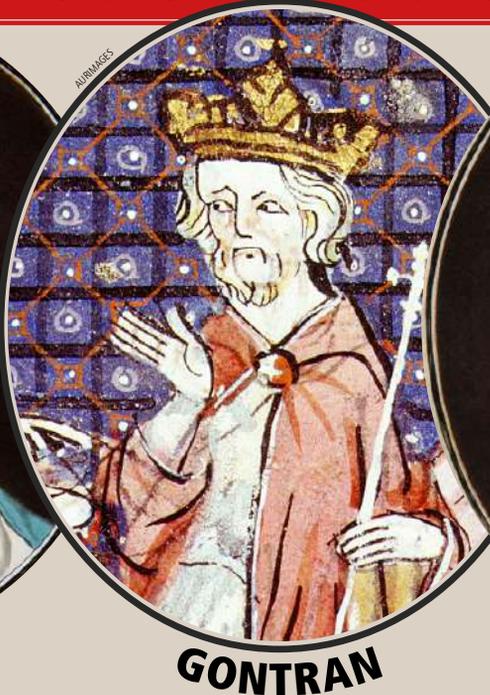
À QUI PROFITE LE CRIME ? Clotaire I^{er}, roi des Francs, a partagé son royaume entre Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric, qui règne sur la Neustrie. Ce dernier est victime d'un « accident » de chasse en 584. Qui en est le commanditaire ? L'un de ses frères ou son ex-belle-sœur Brunehaut ?

Nous voici à l'orée de la forêt de Chelles, à l'est de Paris, au printemps 584. Le roi Chilpéric revient de la chasse. Un peu fatigué, il prend appui sur l'un de ses serviteurs pour descendre de cheval. Mais le valet sort un couteau et poignarde son souverain : une première fois à l'aisselle, la seconde au ventre. Chilpéric s'effondre. C'est la confusion chez les courtisans et bientôt la débâcle. Chilpéric était roi de Neustrie, c'est-à-dire de tout l'ouest du monde franc ; personne ne sait ce qu'il va advenir de ce vaste royaume. Les Grands s'enfuient, en emportant qui une part du trésor royal, qui un lot de jambons prévus pour le prochain festin... Seul le cadavre du roi ne trouve pas preneur ; un évêque qui attendait une audience finit par le charger dans un bateau pour le ramener à Paris, où des funérailles sont organisées à la hâte.

La valse des ambitieuses

Profitant du désordre, l'assassin a réussi à s'enfuir ; personne ne le retrouvera. Chacun s'interroge sur le (ou la) commanditaire. La suspecte la plus évidente est Brunehaut, reine d'Austrasie (le royaume franc de l'Est). En 567, sa sœur, Galeswinthe, avait épousé Chilpéric : un an plus tard, on retrouvait la jeune femme étranglée dans son lit. En 575, Chilpéric avait aussi organisé le meurtre du premier mari de Brunehaut, Sigebert I^{er} ; peu après, il avait acculé au suicide le prince Mérovée, son propre fils, que Brunehaut avait épousé en secondes noces. Outre plusieurs vengeances à assouvir, il y avait un royaume à saisir : à l'annonce de la mort de Chilpéric, Brunehaut se précipite vers Paris pour réclamer la Neustrie au nom de son propre fils, Childebert II. Au demeurant, la veuve du défunt, Frédégonde, ne semble pas au-dessus de tout soupçon. Dans les années 570, elle avait donné naissance à de nombreux fils, tous morts en bas âge. Quelques semaines avant le meurtre, elle venait >>>

Les potentiels commanditaires



La victime



Histoires de familles Frédégonde (v. 545-597) devient la concubine puis l'épouse du roi Chilpéric de Neustrie (v. 525-584)... après avoir fait étrangler Galeswinthe, la femme de ce dernier. Devenue reine de Neustrie, elle fait ensuite assassiner Sigebert d'Austrasie, mari de Brunehaut (v. 547-613)... elle-même sœur de Galeswinthe. Voilà, pour Brunehaut, une bonne raison de se venger. Mais Gontran, demi-frère de Chilpéric qui règne sur la Bourgogne, aurait lui aussi de bonnes raisons de faire disparaître le roi Chilpéric, d'autant plus que ce dernier ne laissait qu'un fragile nourrisson comme héritier...

Le contexte du crime



« *Le roi Gontran
faisait de
soigneuses
recherches sur la
mort de son frère ;
[Brunehaut] accusa
de ce crime Éberulf
[le chambrier].* »

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs

» encore d'accoucher, mais l'enfant avait été immédiatement envoyé loin de la cour, au palais de Berny, en Picardie. Personne ne l'avait vu : nul ne savait s'il était vivant ou mort. À supposer que Frédégonde se soit révélée incapable de donner naissance à un héritier, Chilpéric aurait pu menacer de la répudier. Pour ne rien arranger, les mauvaises langues racontaient que la reine avait eu une liaison avec l'évêque de Bordeaux. Voilà bien des raisons de se débarrasser d'un mari gênant !

Un enfant roi et un bouc émissaire

Doit-on plutôt soupçonner un des clercs qui avaient eu maille à partir avec le roi ? Celui-ci se piquait de théologie et flirtait avec l'hérésie. Ou un membre de la communauté juive de Paris, dont il s'était attiré la haine ? Reste que, pour le chroniqueur Grégoire de Tours, c'est Dieu lui-même qui a tué Chilpéric : le roi avait tenté de faire déposer Grégoire en 580, ce qui justifiait pleinement le châtement du Ciel !

Ajoutons au nombre des suspects le vieux souverain de Bourgogne, Gontran, demi-frère de Chilpéric. Lui aussi entendait récupérer le royaume de Neustrie s'il tombait en déshérence. De fait, quelques semaines après l'assassi-



En piste En 613, Clotaire II, fils de Frédégonde, condamne à mort la vieille reine Brunehaut, alors âgée d'une soixantaine d'années. Son supplice – attachée à la queue d'un cheval lancé au galop – est suffisamment atypique et cruel pour avoir inspiré les artistes, du Moyen Âge au XIX^e siècle. • *Miniature du XIV^e s.*

nat, Gontran entre dans Paris. Là, il reconnaît, du bout des lèvres, que le nouveau-né qu'on lui présente sous le nom de Clotaire II est bien le fils de Frédégonde et qu'il est aussi, peut-être, celui de Chilpéric ; il offre ainsi aux Grands de maintenir une Neustrie autonome pour peu que l'enfant roi Clotaire II devienne son protégé. Ne reste plus qu'à trouver un bouc émissaire pour endosser le régicide : en 585, Gontran lance une procédure contre le chambrier de feu Chilpéric, Éberulf : il aurait tué le roi pour dissimuler des détournements d'argent public. Une perquisition est ordonnée et des trésors ayant appartenu à Chilpéric sont effectivement retrouvés chez lui. L'ancien chambrier finit par être mis à mort dans l'église où il

s'était réfugié. Rapidement, l'affaire se tasse. Seul Grégoire de Tours continue de raconter que Frédégonde arme ses hommes de main avec des couteaux et que toutes les victimes ont été retrouvées avec une blessure à l'aisselle. Peu à peu, les acteurs du drame disparaissent : Gontran en 592, Frédégonde en 597. Chez les survivants, une réconciliation semble en marche : dans les années 600, Clotaire II devient le parrain d'un héritier de Brunehaut. Mais en 613, une nouvelle guerre civile survient. Clotaire II capture Brunehaut et, pour justifier son élimination, l'accuse du « meurtre de dix rois », dont Chilpéric. Un procès expéditif s'achève sur l'exécution de la vieille reine, traînée par un cheval lancé au galop. ♦

Des dossiers à jamais vivants

Un millier de cold cases restent à résoudre dans notre pays. La création, en 2022, d'un pôle judiciaire vise à élucider ces affaires. La plus ancienne encore en cours remonte à 1972.

PAR LAURENT LEMIRE

Bientôt une centaine d'affaires non résolues à gérer, soit un niveau proche de la saturation. La situation montre la nécessité de la création du pôle judiciaire national consacré « aux crimes en série et non élucidés », le (PCSNE), le 1^{er} mars 2022 à la suite du rapport du magistrat Jacques Dallest (*lire l'entretien p. 57*), ancien procureur général près la Cour d'appel de Grenoble.

Depuis son installation au tribunal de Nanterre, cette nouvelle structure judiciaire a examiné 222 affaires afin de déterminer si elle pouvait apporter une « plus-value » : 77 ont été retenues, dont 67 informations judiciaires, réparties entre trois cabinets d'instruction et dix enquêtes préliminaires dirigées par le parquet. Parmi ces dossiers ouverts, 47 concernent des meurtres, 16 des enlèvements ou séquestrations et cinq des viols. Lors de la présentation du PCSNE, le ministre de la Justice, Éric Dupond-Moretti, a indiqué que « ce pôle doit permettre à ces dossiers de rester vivants judiciairement et d'offrir une réponse aux victimes ». Après dix-huit mois d'investigations infructueuses, ces dernières ou leurs familles peuvent solliciter l'avis du parquet pour que leurs affaires soient transmises à ce pôle.

Le PCSNE est piloté par trois magistrats instructeurs, coordonnés par la vice-présidente Sabine Kheris qui a précédemment obtenu des aveux du tueur en série Michel Fourniret. S'y ajoute un vice-procureur pour renfor-

cer le parquet, trois greffiers, un assistant, un juriste et deux officiers de police judiciaire. « Il est difficile de traiter un dossier cold case en solitaire, explique Sabine Kheris dans les *Cahiers de la sécurité et de la justice* (*). C'est la somme des expériences du juge et des enquêteurs qui permet la résolution de ces enquêtes ».

Équipes pluridisciplinaires

C'est pourquoi cette équipe réduite fait appel à des experts, psychologues criminologues, les fameux « profilers » rarement utilisés dans les affaires clas-

siques, mais aussi à des archéologues ou des anthropologues judiciaires. Dans leur communiqué sur le bilan de cette première année d'exercice, Benjamin Deparis, président du tribunal de Nanterre, et Pascal Prache, procureur de Nanterre, ont estimé qu'« en l'état des moyens alloués, le pôle ne pourra absorber plus d'une centaine de dossiers ». Parmi eux, les quatre-vingt-dix volumes de l'instruction du quadruple meurtre de Chevaline (2012), dans lesquels il faut replonger avec un œil nouveau. C'est également le cas pour l'affaire Tatiana Andujar, une jeune femme de 17 ans qui s'évapore à sa descente de train en gare de Perpignan en 1995. L'affaire la plus ancienne traitée par le PCSNE remonte à 1972. Elle concerne la disparition de la famille Méchinaud, Jacques, Pierrette et leurs deux fils âgés de 4 et 7 ans, le soir de Noël à Boutiers-Saint-Trojan, près de Cognac, en Charente, dans leur Simca 1100. Ni les corps ni la voiture n'ont été retrouvés. Lors du colloque pour la première année du PCSNE, Sabine Kheris a estimé qu'il y aurait un millier de cold cases en France. ♦

* Revue de l'Institut des hautes études du ministère de l'Intérieur, n° 52, août 2021.



Traque Installés au tribunal de Nanterre, magistrats, profilers et autres archéologues du Pôle judiciaire dédié aux affaires criminelles non élucidées (PCSNE) vont s'emparer d'une centaine de cas chaque année.



Scandale Saltarelli : une ombre au tableau de Léonard de Vinci

Une accusation de viol collectif aurait pu coûter la vie à de jeunes artisans, dont Léonard, encore apprenti. L'affaire est classée, faute de preuves, par deux fois...

PAR JEAN-YVES BORIAUD – ILLUSTRATIONS D'ANTOINE DUSAULT

Dans la Florence renaissante, l'ordre moral est, en principe, garanti par une institution, entièrement fondée sur la délation, les *tamburi*, des boîtes disposées partout dans la ville par les « officiers de la nuit et des monastères », et où l'on peut glisser – de nuit – un feuillet dénonçant nominalement les auteurs de méfaits que la morale locale réproouve. Au matin, ces fonctionnaires viennent en prélever le contenu et déterminer quelles dénonciations valent la peine d'être communiquées au tribunal approprié. Or, à l'aube d'un jour d'avril 1476,

ils ont la surprise de découvrir, dans le *tamburo* de la place della Signoria, la dénonciation d'un prétendu viol homosexuel collectif. La législation florentine est très précise : la « sodomie active » est punie de mort. La victime est nommément désignée : Jacopo Saltarelli, né en 1459, apprenti orfèvre vivant et travaillant chez son frère Giovanni, via Vacchereccia. Comme aussi les auteurs présumés du viol : Bartolomeo di Pasquino, orfèvre via Vacchereccia; Bacino, tailleur à Orto San Michele; Lionardo de Tornabuoni, dit Teri, et enfin Lionardo di Ser Piero da Vinci, demeurant chez Andrea del Verrocchio, orfèvre.

Les accusés sont tous des apprentis chez des artisans du centre de la cité, à l'exception, plus que notable, de Lionardo de Tornabuoni, membre d'une famille prestigieuse fortement engagée dans la vie politique locale, dominée depuis 1434 par les Médicis.

Coup porté aux Médicis

Le tribunal civil convoque les « mis en cause ». Mais, sans preuves formelles, les jeunes gens sont relaxés. Une étrange clause est ajoutée au jugement : on ne doit plus glisser à l'avenir, dans les *tamburi*, la moindre accusation de ce

Les auteurs présumés



Bartolomeo di Pasquino



Bacino



Lionardo de Tornabuoni



Leonardo da Vinci



Un procès, un non-lieu

genre à leur sujet. Or, le 7 juin, la dénonciation se répète, avec la même victime et les mêmes accusés. Nouvelle réunion du tribunal civil et... même sentence, malgré la clause particulière. Entre-temps, l'enquête a montré que Saltarelli est connu comme un prostitué notoire. La double accusation tombe donc à l'eau, faute de preuves. Preuves que les dénonciateurs anonymes ont été incapables de produire – ou même de fabriquer, dans une ville où tout se sait. On inclinerait donc à voir dans toute cette histoire un coup – mal – monté. Mais contre qui? Contre le malheureux Léonard, sur qui va peser pour des siècles

cette accusation de «sodomie active»? Le prétendre, c'est oublier un peu vite qu'il n'est encore qu'un apprenti, et que monter toute une affaire contre cet anonyme ne présente aucun intérêt. En revanche, parmi tous les accusés figure le fils d'une lignée très liée au clan Médicis, celle des Tornabuoni (la mère de Laurent le Magnifique n'est autre que Lucrezia Tornabuoni). Or, l'heure est, dans Florence, à la contestation de la domination des Médicis sur une vie politique cadennassée par eux et leurs alliés: nous ne sommes qu'à deux années de la tragique – et malheureuse – tentative des Pazzi pour en «libérer» la ville,

par l'assassinat de Laurent et Julien de Médicis. Seul le second n'en réchappera pas. On n'en est pas là au printemps 1476, mais faire tomber un Tornabuoni dans une affaire sordide comme celle-ci, c'est indirectement saboter, auprès de l'opinion, l'autorité des Médicis. Rien n'empêche donc de voir, à l'origine du complot, une famille frustrée du pouvoir politique, comme les Albizzi ou, déjà, ces fameux Pazzi. Auquel cas, la seule vraie victime de cette accusation – victime parfaitement collatérale – serait «notre» Léonard, à la peau de qui elle colle encore, cinq cent cinquante ans après les faits. ♦

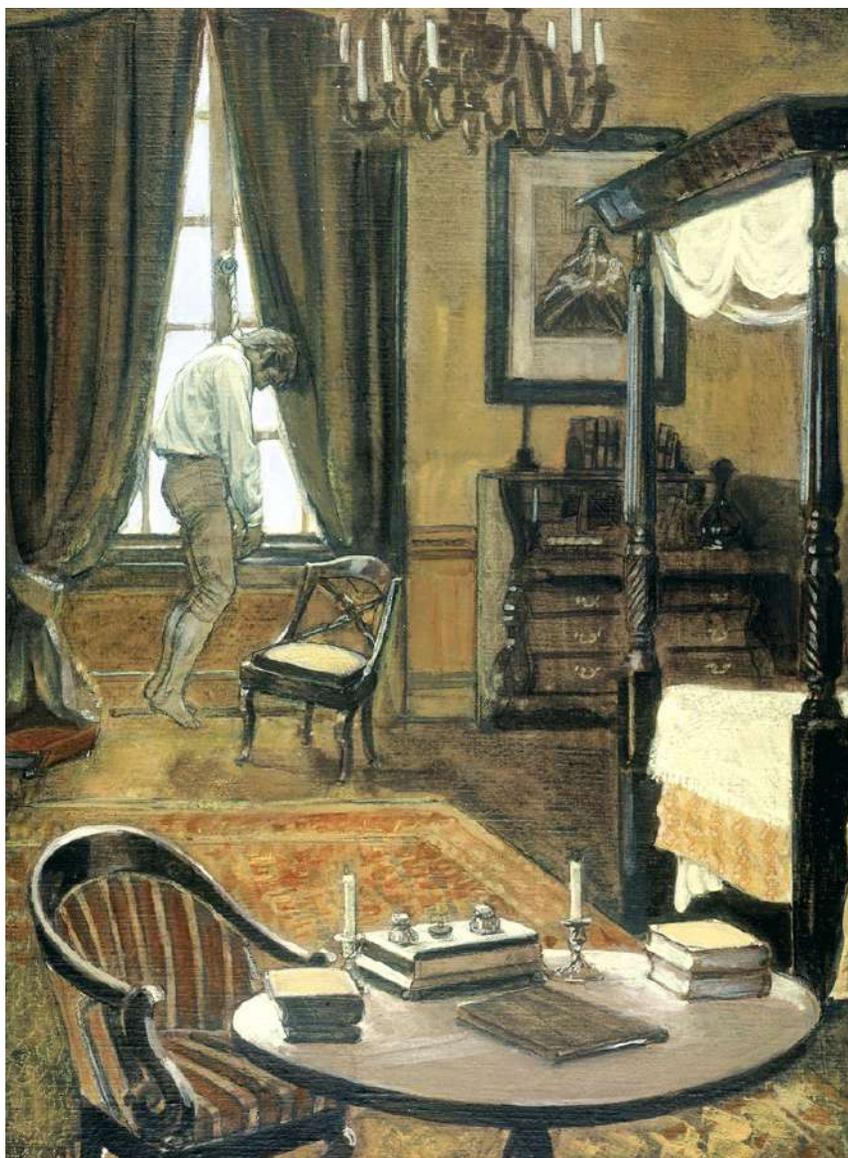
L'étrange mort du dernier des Condés

En 1830, le vieux Louis-Henri-Joseph de Bourbon-Condé est retrouvé sans vie, pendu. Victime de pratiques sexuelles douteuses ou d'héritiers impatientes ?

PAR BRUNO FULIGNI

Le 27 août 1830, quand il se présente devant les appartements de son maître, au château de Saint-Leu (aujourd'hui détruit), le valet de chambre Lecomte trouve l'alcôve verrouillée. Une fois la porte enfoncée, l'on fait alors une macabre découverte : Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, prince de Condé, est pendu par deux mouchoirs à l'espagnolette d'une fenêtre. Le prince était âgé de 74 ans. Son fils, le fameux duc d'Enghien, a été fusillé sur ordre de Bonaparte en 1804. Las de vivre, a-t-il voulu le rejoindre et hâter la fin de sa dynastie ? Pourtant, le défunt ne laisse aucune lettre et on sait qu'en bon chrétien, il réprouvait le suicide.

Le prince, par ailleurs, n'était pas seul et vivait avec la baronne de Feuchères, suscitant bien des commentaires. De trente-quatre ans plus jeune que lui, la baronne est née Sophie Dawes, en Angleterre. Condé l'a rencontrée pendant l'émigration et, peu à peu, cette insinuante maîtresse a su se rendre indispensable. De retour en France après 1815, le prince lui obtient un rang et un titre. Rentré en possession du palais Bourbon, qu'il loue à la « Chambre des députés des départements », le prince loge la baronne au Petit-Hôtel, en face de l'hôtel de Lassay. Elle le suit aussi à Chantilly et à Saint-Leu dont il est propriétaire. Car Condé est à la tête de la plus grande fortune de France !





1

PHOTO JOSSELA COLLECTION

2

3

Parmi les suspects

**LA BARONNE DE FEUCHÈRES, née Sophie Dawes, maîtresse du prince (1);
LOUIS-PHILIPPE I^{er}, roi des Français (2);
LE DUC D'AUMAË, fils de Louis-Philippe (3).**

Aussi sa mort, en l'absence d'héritier direct, fait-elle des heureux. Mort suspecte, car le prince a beau être accroché par le cou, ses pieds touchent le sol, ce qui fait une bien curieuse pendaison. En outre, sa chambre était fermée de l'intérieur, mais la baronne n'en avait-elle pas les clés? Il apparaît que le prince et elle pratiquaient des jeux érotiques, dans lesquels un début de strangulation permettait de ranimer la vigueur du septuagénaire. Le jeu aurait-il duré trop longtemps? Pis, la baronne l'aurait-elle prolongé à dessein? Cette embarrassante affaire est aussi politique, puisqu'elle survient dans les

premières semaines de la nouvelle monarchie constitutionnelle, Louis-Philippe venant d'accéder à la dignité de «roi des Français».

Un cas bien étouffé...

Républicains et légitimistes, pour une fois, s'entendent pour s'interroger sur les circonstances du décès, quand le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, est désigné l'héritier principal de l'immense fortune des Condé: c'est donc à la famille royale que profite le crime – si crime il y a eu... «Malgré la consultation de nombreuses archives, on n'a

Fortune de France Le lieu du crime, le château de Saint-Leu, n'est que l'une des nombreuses possessions de l'ultime descendant de la famille la plus riche du royaume.

pas trouvé la preuve permettant de clore le dossier», constate en 2022 Emmanuel Maury, biographe du prince¹. La baronne de Feuchères ne sera jamais inquiétée: signe de son innocence ou prix de son silence? L'enquête, il est vrai, tourna court. Ce fut le maire de Saint-Leu qui mena les premières investigations, puis l'enquête passa au juge d'instruction de Pontoise. Mais le chancelier Pasquier, président de la Chambre des pairs, écrit au roi pour tenter de prendre la main: «Les circonstances de la mort sont trop extraordinaires pour qu'elles ne motivent pas une instruction très approfondie», jugea-t-il. Le tribunal de Pontoise ayant repris l'enquête, il fut dessaisi du dossier par la Cour royale de Paris qui désigna M. de La Huproie. Mais, quand s'annoncèrent les assises, ce magistrat instructeur fut mis à la retraite d'office et son remplaçant conclut à un non-lieu. Raison d'État! ♦

¹ *Le dernier des Condé. La vie romanesque d'un prince de France*, par Emmanuel Maury (Tallandier, 2019).

Louis Le Prince, première victime du cinéma policier!

En 1890, l'inventeur d'un procédé révolutionnaire d'images animées – qui doit lui assurer gloire et fortune – disparaît à Paris. Le début d'un film à suspense...

PAR YVONNICK DENOËL

Pour les Français, ce sont les frères Louis et Auguste Lumière qui ont inventé le cinéma en 1895, avec la première projection publique d'images animées: *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*. Pour les Américains, c'est Thomas Edison, inventeur du télégraphe et du phonographe, qui a permis de visionner des images animées dans un appareil nommé Kinétoscope en 1894. Seulement, avant eux, il y a eu Louis Aimé Auguste Le Prince, qui, dès 1888, a produit le premier film animé de l'Histoire... sans être jamais reconnu pour cela.

Dans sa jeunesse, Le Prince a fréquenté un pionnier de la photographie, ami de la famille, Louis Daguerre, qui l'a initié à la photographie. Le Prince s'est installé dans le Yorkshire pour travailler avec un ami industriel, John Whitley, dont il a épousé la sœur, Elizabeth («Lizzie»). Ensemble, Louis et Lizzie ont créé une école d'art et sont devenus célèbres pour leurs photos en couleurs de célébrités, dont celle de la reine Victoria. Ils ont ensuite séjourné aux États-Unis, où Lizzie est restée tandis que Louis revenait à Leeds, chez ses beaux-parents. Âgé de 47 ans,

portant barbe blanche, moustache et favoris, d'un naturel calme et patient, Louis décide le 14 octobre 1888 de sortir pour la première fois de son atelier une énorme caméra à lentille unique de son invention et il fait jouer devant elle des acteurs amateurs: son fils et ses beaux-parents. La très brève *Scène du jardin de Roundhay* capturée ce jour-là devient le premier film de l'Histoire! Mais il lui reste à trouver comment la projeter sur un écran: la solution viendra du film Celluloïd.

Une guerre des brevets?

Le Prince n'est pas le seul inventeur à travailler sur un tel procédé: dans plusieurs pays, une compétition féroce s'est engagée. Jusqu'à ce que son invention soit dévoilée au public, il lui faut garder le plus grand secret. En 1890, Le Prince estime que son système de projection est au point et décide de faire breveter son appareil. Il écrit à son épouse qu'il la rejoindra en septembre et lui demande de préparer les premières projections publiques. De passage en France avec un couple d'amis, les Wilson, il les quitte le 13 septembre pour rendre visite à son

frère Albert, qui réside à Dijon. Il prévoit de retrouver les Wilson trois jours plus tard, le 16, à Paris, gare du Nord, d'où ils doivent repartir pour l'Angleterre. Ce jour-là, Le Prince n'est pas au rendez-vous et les Wilson, pensant qu'il prolonge son séjour, partent sans l'attendre. Mais les jours passent et ils restent sans nouvelle. De leur côté, la femme et les enfants de Louis scrutent les arrivées de transatlantiques en provenance d'Angleterre. Leur inquiétude grandit. Lizzie envoie un câble à son beau-frère, qui répond que Louis a bien quitté Dijon pour Paris le mardi 16 par le train de 14h37, ayant raté celui du matin. Il l'a accompagné et vu monter dans le train. Qu'est-il devenu?

Quelques mois plus tard, le 28 mai, *The Sun* (New York) fait sa manchette sur «Le Kinétographe, la dernière invention d'Edison qui va reproduire des images animées!». Le sang de Lizzie se glace à la lecture. «C'était l'invention de mon mari!» écrira-t-elle. De fait, les détails des deux machines sont très similaires. Le brevet Edison, déposé quelques semaines après la disparition de Louis, est très différent des précédents qu'il a signés jusque-là. Dans sa correspondance de l'époque, >>>

LE DISPARU

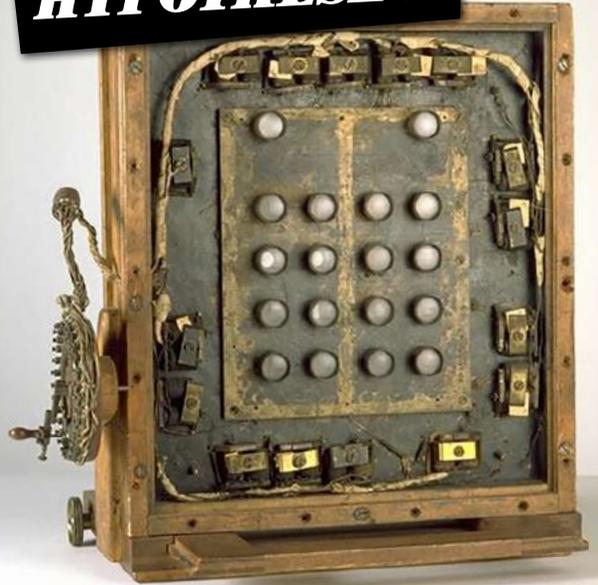


PHOTO ZALAMY/THE HISTORY COLLECTION

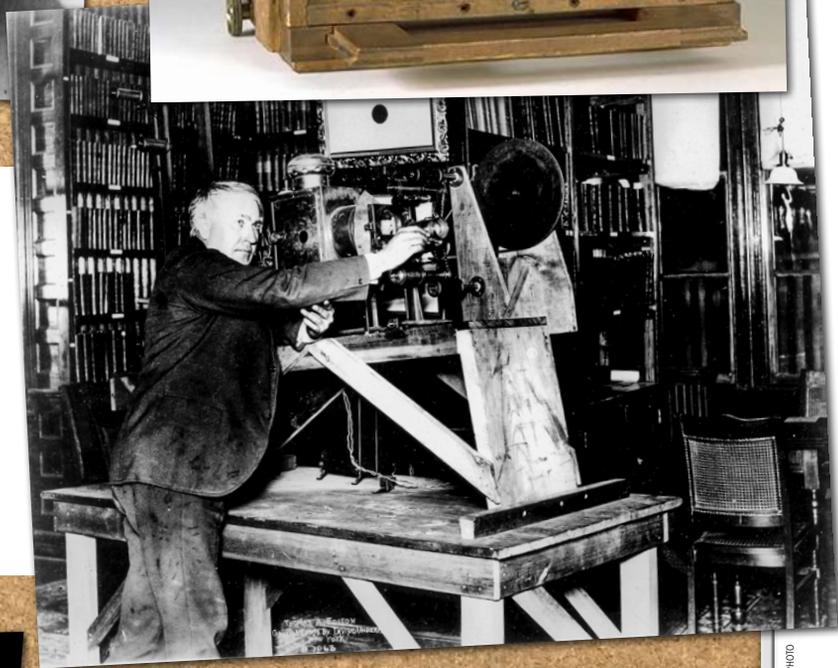
La « photographie mobile », le mobile du crime ?

Louis Le Prince (1841-1890) dépose un premier brevet aux États-Unis. Lorsque celui-ci est approuvé, Le Prince demande à sa femme et à son fils, alors à New York, de préparer la démonstration de son invention – qui n'aura jamais lieu... Plusieurs mois après la disparition de Le Prince, Thomas Edison fait la démonstration de son Kinétoscope. La famille en est sûre, c'est lui qui a éliminé Louis Le Prince pour lui voler son invention ! Quelques années après que le père s'est volatilisé, c'est le fils, Adolphe, qui est retrouvé mort. Suicide, accident ou meurtre ? La famille pointe à nouveau Edison du doigt.

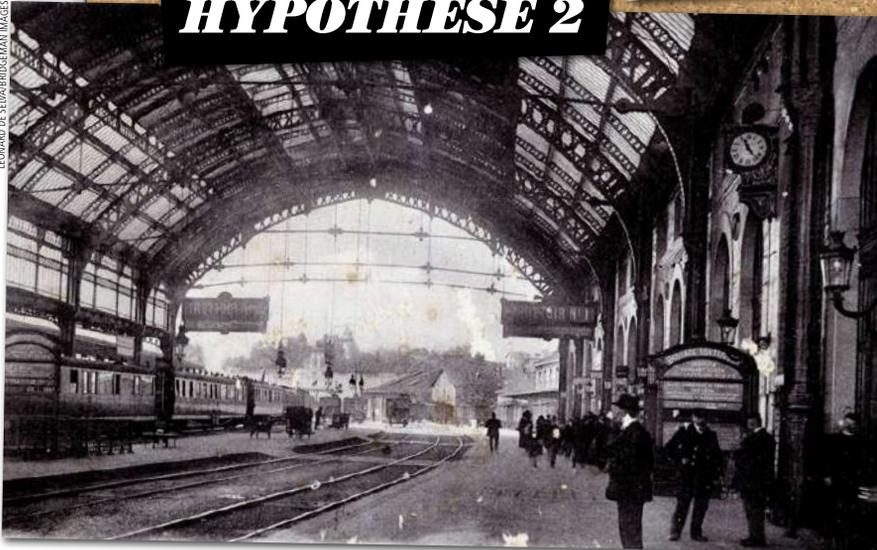
HYPOTHÈSE 1



UK SCIENCE MUSEUM



HYPOTHÈSE 2



LEONARD DE SECUR BRIDGEMAN IMAGES

Un héritage qui tombe à pic

Louis Le Prince a des idées de génie, mais ses recherches coûtent cher et le voilà bientôt à court de ressources. La possibilité de toucher l'héritage maternel pourrait résoudre ses problèmes. Hélas, Albert, son frère, ne semble pas prêt à partager le magot familial. Ce dernier aurait-il attiré l'inventeur dans un guet-apens ? Dans tous les cas, Louis Le Prince n'est jamais descendu du train qui le ramenait à Paris après avoir rencontré son frère, qui est donc la dernière personne à l'avoir vu vivant. Un scénario digne d'un film policier... Carte postale du début du XX^e s.

SMITH-ARCHIVE/ZALAMY STOCK PHOTO

» l'inventeur commet des erreurs élémentaires dans sa description du Kinétographe, ce qui montre qu'il ne maîtrise pas bien le sujet. Du reste, le bureau des brevets rejettera encore plusieurs versions de son brevet, l'estimant trop proche d'autres, dont celui de Le Prince ! Ce qui explique que l'invention annoncée en 1891 ne sera homologuée qu'en 1894.

Un sordide fratricide ?

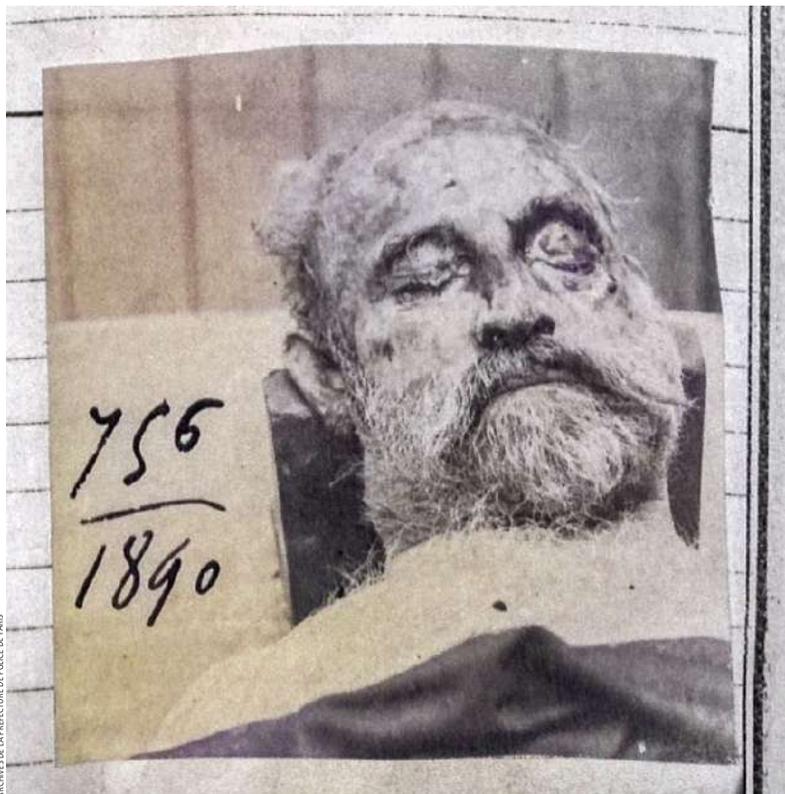
Ce n'est pas la première fois que l'on accuserait Edison de vol d'invention : tout au long de sa carrière, les procès et controverses se sont multipliés. Richissime et jouant sur son statut, Edison n'en avait cure et recrutait les meilleurs avocats. Il avait également recours aux services de l'agence Pinkerton. Cette dernière fournissait des détectives, des gardes du corps mais aussi des gros bras... Ce n'est pas un

Ce n'est pas la première fois que l'on accuserait Edison de vol d'invention : tout au long de sa carrière, les procès et les controverses se sont multipliés

enlèvement qui leur ferait peur. Cependant, la famille Le Prince ne peut rien faire : selon la loi, seul Louis pourrait poursuivre Edison en justice... mais n'étant que disparu, il ne sera pas déclaré mort avant 1897. Sa femme est impuissante ! Dès 1894, les machines d'Edison se multiplient sur Broadway et dans les grandes villes américaines. Mais il existe une autre piste sérieuse, qui renvoie vers la famille. Le motif principal de Louis pour rendre visite à son frère Albert (un architecte) était de régler l'héritage de leur mère, décédée quelques années plus tôt. Endetté et à

court de ressources, Louis avait besoin de sa part. Mais, selon la fille aînée d'Albert, Marie, ce dernier n'a pas eu beaucoup de temps à lui consacrer pendant son séjour. Louis s'est surtout occupé de ses neveux et nièces, qu'il adorait. Albert était aussi dans la gêne depuis le décès de sa femme, survenu quelques années plus tôt. Sa belle-famille avait gelé l'héritage pour qu'il revienne aux enfants à leur majorité.

Dans les semaines suivant la disparition de son frère, Albert indique à Lizzie qu'il le fait rechercher par tous les moyens : il a signalé son cas au Bureau des recherches pour les familles de Paris... mais un tel service n'a jamais existé. On trouve en revanche dans les archives de la famille Le Prince un courrier de la préfecture de police de Paris à son épouse, daté de 1900, indiquant que l'enquête n'a rien donné. Albert explique aussi à Lizzie avoir passé des appels à témoignages dans les journaux dijonnais et parisiens... mais on n'en trouve pas trace dans les archives, ni d'enquête faite par les services de police de Dijon. Albert Le Prince n'a même pas déposé une main courante pour signaler la disparition de son frère. Il a incité Lizzie à rester à New York, pour guetter l'arrivée de son mari. Ce qui fait de lui un suspect crédible : il est le seul à dire que Louis est monté à bord du train de 14h37 ; il était incapable de lui régler sa part de l'héritage maternel et il a menti à Lizzie sur les recherches entreprises. Plus tard, il a exposé à ses enfants la théorie fantaisiste d'un suicide de son frère, qui aurait été déprimé et au bord de la ruine. Une théorie peu crédible pour un homme qui s'appêtait à rendre publique une formidable invention... ♦



ARCHIVES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE DE PARIS

En Seine Quelques semaines après la disparition de Louis Le Prince, on croit résoudre l'énigme en consultant les registres de la morgue : y figure en effet la photographie d'un noyé lui ressemblant. Fausse piste... On ne retrouvera jamais l'un des inventeurs du cinéma.

Philippe Charlier*

« Les morts enseignent aux vivants »



FRANCE 3/USHAI/AGAMARAPHO

HISTORIA – Dans *Autopsie des cœurs célèbres, vous présentez des enquêtes à la fois historiques et médicales. Qu'est-ce que la science apporte à l'histoire ?**

PHILIPPE CHARLIER – Beaucoup, mais lorsqu'elle reste au service de l'histoire, à la place qui est la sienne : la science ne supprime pas le travail des historiens, elle leur permet de résoudre des énigmes, comme ce fut le cas récemment avec les lettres cryptées de Marie Stuart ou de Marie-Antoinette à Fersen. **En quoi la paléopathologie nous aide-t-elle à comprendre le passé ?**

Elle nous renseigne sur les vies biologiques des personnages du passé. Elle les observe au scanner, pratique sur eux des examens sanguins, toxicologiques, génétiques... Mon patient le plus récent est mort en 1973, il s'appelle Picasso. Grâce à des cheveux et des ongles, nous avons obtenu des renseignements sur sa vie et son processus de création.

Ne risque-t-on pas alors une surinterprétation des restes ?

Bien sûr, c'est l'écueil du diagnostic par excès. Mais nous ne sommes pas des Knock et tout reste humain qui ne présenterait aucune pathologie ne serait pas forcément celui d'un malade qui s'est ignoré...

La police scientifique utilise l'ADN.

Et vous ?

Nous aussi, évidemment. L'ADN permet d'établir une identité, de comparer les individus d'une même famille. Il est donc précieux, mais il a un inconvénient, il se conserve très mal. On l'a vu lors des nouvelles investigations dans l'affaire Grégory. C'est pourquoi nous utilisons en complément l'examen protéomique. L'identification des protéines nous permet de comprendre les maladies ou les régimes alimentaires. Les traces du cœur de Louis XIV sur un tableau ont confirmé la gangrène infectieuse du roi et l'étude du sang de

Marat sur un exemplaire de *L'Ami du peuple* et dans sa baignoire nous a livré son « dossier médical » !

Peut-on avoir une idée de la voix d'un personnage historique à travers l'examen de son larynx ?

Nous y travaillons. Nous possédons la totalité de l'arbre respiratoire supérieur d'Henri IV. Scientifiquement, il apparaît désormais possible de reconstituer ce qu'avait pu être sa voix. Mais là aussi, l'appui des historiens se révèle indispensable. Il faut que le résultat soit en phase avec les témoignages de l'époque.

Les musées vont-ils se transformer en centres de recherche médicale ?

Les musées d'ethnologie certainement, en collaboration avec les archéologues. Au musée du quai Branly-Jacques-Chirac, nos travaux sur les embouts de pipes africaines pourront peut-être mettre en évidence les plantes fumées et ceux sur les étuis péniens de Papouasie-Nouvelle-Guinée permettre d'identifier certaines pathologies de cette population masculine. Mais n'oublions jamais la dimension éthique dans notre approche du passé. C'est le sens de l'expression latine *Mortui vivos docent*, « les morts enseignent aux vivants ». C'est pour cela qu'il faut les respecter.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT LEMIRE

* *Autopsie des cœurs célèbres*, de Philippe Charlier et David Alliot (Tallandier, 240 p., 21,90 euros).

***Philippe Charlier, médecin légiste, archéologue et anthropologue, est le directeur de la recherche et de l'enseignement au musée du quai-Branly-Jacques-Chirac.**

L'honneur toujours perdu du lieutenant Chapelant

Accusé d'avoir poussé ses troupes à se rendre, ce militaire est passé par les armes en 1914. Au fil des procès en révision se dévoile la sinistre réalité des « fusillés pour l'exemple », pas forcément coupables.

PAR JEAN-YVES LE NAOUR – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

Que s'est-il passé au Bois-des-Loges (Somme) le 7 octobre 1914? Ce jour-là, les Allemands mènent des attaques furieuses, certaines vagues sont arrêtées à seulement quelques mètres des tranchées françaises. Et voilà que les balles viennent aussi en enfilade, du côté du hameau des Loges. La situation est catastrophique : les hommes se croient encerclés, les munitions sont en voie d'épuisement. Dans la tranchée voisine du sous-lieutenant Chapelant, un sergent-major panique et réclame la reddition. Le code de justice militaire prévoit parfaitement cette éventualité. La reddition n'est pas déshonorante quand toute possibilité de résistance a été épuisée. Tout est donc question d'interprétation. Chapelant a-t-il épuisé toute possibilité de résistance? Il le croit, en tout cas, et les hommes, qui

sortent de la tranchée en levant les mains, le pensent aussi. Un officier allemand oblige alors Chapelant, sous la menace d'une arme, à encourager les Français à se rendre. Ce dernier s'exécute et agite un mouchoir blanc. Il est à ce moment atteint par une balle française, qui lui perfore la jambe.

Un exemple nécessaire

Abandonné sur le champ de bataille, le sous-lieutenant est retrouvé par des brancardiers deux jours plus tard, le 9 octobre, blessé, fiévreux, mais vivant. Aussitôt, le colonel Didier, qui commande le régiment, envisage de le faire fusiller en le traitant de « lâche ». Pour éviter de perdre du temps, il lui tend même son revolver. Mais Chapelant refuse de se tuer et estime qu'il n'a rien fait de répréhensible. Tout au contraire, il affirme avoir fait son >>>



Une histoire de France Blessé au combat par une balle française, Chapelant est exécuté par un peloton français ! Partiellement réhabilité en 2012, il demeure officiellement condamné pour désertion.



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU PUY DE DÔME

Le chanoine Lestrade, témoin de l'exécution

« J'allais me coucher lorsqu'arrive l'ordre d'aller aux Loges pour la 1^{ère} heure car on doit fusiller le lieutenant Chapelant. Je pars immédiatement [...]. Je passe à Conchy chercher le Saint-Sacrement. [...] Nous arrivons vers 1 h 30, l'ordre d'exécution arrive quelques instants après. [...] Il faut attendre, il semble que toutes les pièces ne sont pas prêtes. J'attends donc, je téléphone au général de brigade, il n'y a rien à faire, ainsi qu'à l'état-major [...]. Enfin, Chapelant arrive à 9 h 20. On le dépose sur un brancard, à terre, sous un arbre. Je le vois, lui donne le Saint-Sacrement. Il demande à écrire à sa famille, à voir son défenseur. On lui refuse tout. Il fait son sacrifice pour Dieu et pour la France. On lui prononce la sentence, on lui bande les yeux, on l'attache à son brancard et on le porte au lieu d'exécution dans le champ voisin de la 1^{ère} maison des Loges à gauche. On appuie le brancard contre un arbre desséché et on fait feu [...], on l'achève d'un coup de revolver à la tempe [...]. Son dernier baiser avait été pour le crucifix ! Je pars, éclatant en sanglots, [...] après avoir béni le corps dans la fosse. »



La victime

Julien Chapelant

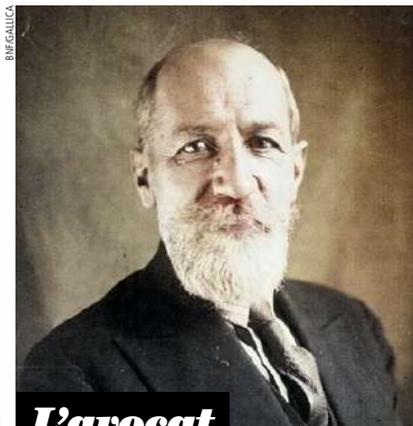
Né le 4 juin 1891 à Ampuis (Rhône), fils d'un charron et d'une ménagère, il choisit la carrière des armes. Engagé volontaire en 1909, le jour même de ses 18 ans, il devient caporal quatre mois plus tard et sergent l'année suivante. Il devait passer un examen pour devenir officier quand la guerre éclate. En août 1914, il est nommé sous-lieutenant et prend le commandement d'une section de mitrailleurs.



Le donneur d'ordres

Colonel Didier

Triste personnage que ce colonel, commandant le 98^e RI... Il est haï de ses hommes, qu'il menace en permanence de son pistolet. Il lui est arrivé d'en exécuter sommairement. Mal noté, relevé de son commandement pour abandon de poste puis envoyé dans les Balkans, cet alcoolique a même menacé du poteau d'exécution un soldat gardant les ânes car il ne supportait pas d'être réveillé la nuit par leurs braiments.



L'avocat

Henri Guernut

Secrétaire de la Ligue des droits de l'homme durant vingt ans, de 1912 à 1932, l'avocat Henri Guernut prend le dossier Chapelant en main à partir de mai 1920. Il joue la carte de la médiatisation en publiant une brochure, *L'Affaire Chapelant*, en 1925. Élu député trois ans plus tard, il lutte contre l'incroyable lenteur de la justice à coups d'interpellations et de questions écrites.

»» devoir. Traduit en conseil de guerre, son sort est fixé d'avance: il n'y aura pas d'instruction, on ne perdra pas de temps à recueillir le témoignage de ses hommes! Les supérieurs de Didier vont dans le sens d'une prompte justice. «L'exemple immédiat paraît nécessaire», écrit le général Demange, à la tête de la division. La cour martiale «saura faire son devoir», confirme Pentel, chef de la brigade. Avant même que l'accusé ne soit jugé, l'aumônier Lestrade (*lire p. 39*) entend des officiers parler de l'exécution prochaine.

Une parodie de procès

Le 10 octobre, dans l'après-midi, trois officiers se réunissent pour juger le sous-lieutenant qui, incapable de se tenir debout, est jugé sur son brancard.

« Il faut me le fusiller », déclare le colonel du régiment au commandant qui doit présider le procès. Et pour plus de sécurité, il décide d'assister au jugement...

Le colonel Didier a fait la leçon au commandant Gaube qui doit présider: «Vous m'entendez Gaube, il faut me le fusiller.» Ces propos seront confirmés plus tard par le greffier. Et pour opérer une pression sur les juges qu'il a désignés, le colonel Didier assiste aux débats. Sans surprise, Chapelant est condamné à la peine de mort. Le 11 octobre au matin, après que Didier ait proposé à nouveau son pistolet au sous-lieutenant pour qu'il sauve son

honneur, on amène le blessé dans un verger, on le ligote sur son brancard pour pouvoir le redresser avant de le fusiller. Une scène devenue, dans l'entre-deux-guerres, le symbole de la brutalité de la justice militaire et reprise par Stanley Kubrick dans *Les Sentiers de la gloire*. Les dernières paroles du condamné, recueillies par le soldat Sabatier, sont: «Je meurs innocent. On le saura plus tard.» Dans les semaines qui suivent, et plus encore

après la guerre, de nombreux soldats écrivent au père de Chapelant, charron à Ampuis (Rhône), pour lui raconter leur version des faits et s'en prendre à la sauvagerie du colonel Didier. Le dossier administratif de ce dernier est affligeant : cet alcoolique, sortant son pistolet à tout bout de champ, est limogé en septembre 1915 pour avoir abandonné son poste au cours d'une attaque – mais personne n'a songé à le juger. Il retrouve un commandement dans l'armée d'Orient où son supérieur, en octobre 1916, préconise de le remplacer à cause de sa nervosité. Didier deviendra cependant général en avril 1917. Muni des témoignages des camarades de Chapelant, le père du fusillé dépose officiellement une demande de réhabilitation en mars 1919. Le ministère de la Guerre ne se presse pas et n'adresse les pièces du dossier à la direction des Affaires criminelles du ministère de la Justice qu'un an plus

tard. Entre-temps, la presse s'est emparée de l'affaire Chapelant : *La Tribune républicaine* de Saint-Étienne, *Le Progrès de Lyon* et bientôt toute la presse des anciens combattants. La Cour de cassation rejette pourtant la réhabilitation en août 1923. Le scandale est si grand dans le pays que le dossier revient à nouveau devant la Cour de cassation en 1927, avec le même insuccès. L'opinion est révoltée.

Réhabilitation incomplète

D'autres histoires atroces de fusillés, comme celle de Flirey ou des quatre caporaux de Souain connaissent le même rejet. Les parlementaires inventent alors une nouvelle cour de justice, composée de trois magistrats et de trois anciens combattants, statuant au-dessus de la Cour de cassation qui, rappelons-le, se prononce sur la forme et non sur le fond. Mais, quand le cas

du sous-lieutenant Chapelant est examiné par ce tribunal spécial, le 6 juillet 1934, le rejet est acté par 4 voix contre 2. Cette fois-ci, il n'y a plus aucun recours judiciaire...

L'affaire Chapelant rebondit bien tardivement. En 2012, le secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Kader Arif, accorde à Julien Chapelant le statut de « Mort pour la France ». À l'époque, on pouvait penser que le nouveau président François Hollande allait réhabiliter les fusillés de 14-18. Il s'y était engagé quand il était candidat. Mais les promesses n'engagent que ceux qui y croient... Réhabilitation symbolique car, sur le plan judiciaire, Chapelant demeure officiellement condamné pour désertion. Au-delà des circonstances terribles de son exécution, le doute nous prend à la lecture des pièces du dossier. Chapelant est un des cold cases de la Grande Guerre. Il y en a bien d'autres. ♦



L'autre combat des poilus Après-guerre, le cas Chapelant devient le cheval de bataille de la Ligue des droits de l'homme, emblématique des excès de la « justice » militaire des premiers mois de guerre. La presse, notamment celle des anciens combattants, pousse à la révision de la condamnation du militaire.



Mais qui donc a « suicidé » Stavisky ?

Les malversations de l'homme d'affaires, dont les liens étroits avec plusieurs députés étaient avérés, puis sa mort suspecte débouchent sur un scandale financier qui a bouleversé les milieux politiques français.

PAR BRUNO FULIGNI

« **S**tavisky s'est suicidé d'une balle tirée à trois mètres. Voilà ce que c'est que d'avoir le bras long », commente *Le Canard enchaîné*... Au lendemain du 8 janvier 1934, la mort mystérieuse de l'homme d'affaires et financier véreux suscite une grave crise politique qui culmine le mois suivant avec l'émeute du 6 février. « À bas les voleurs ! » crient les anciens combattants, très remontés contre les radicaux et les francs-maçons au pouvoir. Après la manifestation, une foule se masse place de la Concorde ; les activistes de l'Action française et des Jeunesses patriotes incitent les plus

résolus à forcer le cordon de sécurité pour prendre d'assaut le Palais-Bourbon, de l'autre côté du pont. Au moins 18 morts, des centaines de blessés : ce soir-là, la République a vacillé.

À la Chambre des députés, en effet, ils sont quelques-uns à avoir fréquenté Stavisky, le magicien des finances, le personnage plein d'entregent qui résidait au Claridge et offrait des dîners somptueux. Le député-maire de Bayonne, Garat, lui a même confié l'établissement de crédit municipal de sa ville, en acceptant d'en nommer directeur un homme de paille, Gustave Tissier. Or ce dernier, le samedi 23 décembre 1933, craque et demande à être

reçu par le préfet des Basses-Pyrénées (Pyrénées-Atlantiques). Ce qu'il révèle est accablant : avec la complicité passive du député, il a émis de faux bons de caisse et truqué sa comptabilité !

Escroc puis indic

D'habitude, les opérations de Stavisky comblaient les trous créés par ce genre d'opérations illégales, mais une nouvelle manipulation sur les « bons hongrois » a manqué et voici qu'il n'est plus possible de dissimuler l'abîme... Triste Noël en perspective pour Tissier : « Que va dire mon fils ? Je suis mûr pour le baigne ! » Quant à

**La
scène
du
crime**



**La
victime**



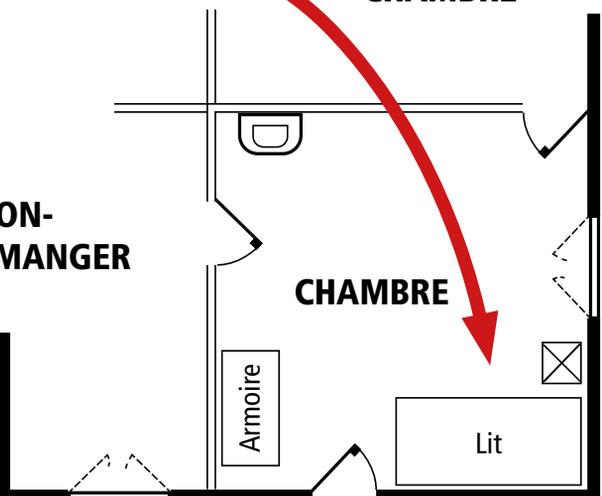
RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

Stavisky, il prend la fuite. Né à Slobodka, près de Kiev, le 20 novembre 1886, ce Juif venu d'Ukraine est le fils d'un dentiste qui ne demandait qu'à s'établir honorablement dans le 16^e arrondissement de Paris. Alexandre, garçon instruit et choyé, a étudié au lycée Janson-de-Sailly, ce qui ne l'a pas empêché de mal tourner. Le jeune homme, dans le monde du théâtre, multiplie les escroqueries et abus de confiance; son père, déshonoré, se suicide. En 1926, Alexandre, dit Sacha, connaît les rigueurs de la prison et jure de n'y jamais retourner. Interdit de séjour à Paris, il obtient un « condé », autrement dit une tolérance de la police >>>

**SALON-
SALLE À MANGER**

CHAMBRE

Plan du Vieux Logis, le chalet de Chamonix où s'est tragiquement achevée la cavale de Stavisky, le 8 janvier 1934.



TERRASSE



Discorde à la Concorde Dans un contexte de crise économique et institutionnelle, l'affaire Stavisky met le feu aux poudres. Une manifestation, qui tourne à l'émeute, est organisée, le 6 février 1934, par des groupes de droite et d'extrême droite devant l'Assemblée nationale. Au moins une vingtaine de morts sont à déplorer.

» en échange d'informations ; cet indicateur achète aussi la complaisance de plusieurs parlementaires et ministres, qui garantissent l'enlisement des dossiers le concernant. Sous le nom de « Monsieur Alexandre », il mène la grande vie, et la belle Arlette Simon, ancien mannequin, devient sa compagne. Le couple tient table ouverte à L'Auberge du père Jean, rue des Volontaires, dont le patron dira : « Il n'était pas rare d'entendre Stavisky appeler ses hôtes "Mon général", "Cher maître", "Cher docteur". »

Durant le dîner du 20 décembre 1933, Monsieur Alexandre a paru contrarié. Il a demandé deux communications avec Bayonne et Biarritz. Trois jours plus tard, il disparaît sans laisser de traces et sa présence charismatique manque aux fêtes de fin d'année des

palaces parisiens. A-t-il voulu passer en Italie ou en Suisse ? S'est-il terré le temps que l'affaire se tasse ? Le 8 janvier 1934, on le retrouve en Haute-Savoie, au Vieux Logis, un chalet de Chamonix. Mais Stavisky ne parlera pas : il s'est suicidé, explique la police.

Les ragots de la Chambre

« Invoquant le prétexte d'une location éventuelle de la villa et sous la conduite du propriétaire M. Chatou, les commissaires et inspecteurs visitèrent alors la maison, rapporte le préfet. Ils constatèrent qu'une pièce demeurait fermée. Supposant à juste titre que Stavisky s'y trouvait, ils téléphonèrent à la direction de la Sûreté générale pour demander des instructions. L'ordre [...] donné de pénétrer

dans la pièce et après un long moment d'attente, le commissaire Charpentier entra dans la maison. Il était accompagné du propriétaire de la villa, M. Chatou, de l'inspecteur Le Gall, du service du Contrôle des recherches judiciaires, et du gendarme Brun, de la brigade de Chamonix. »

Le commissaire Charpentier aurait par deux fois frappé à la porte. Selon le rapport du préfet, une voix aurait demandé : « Qui est là ? » Stavisky, retranché mais vivant, entend le commissaire s'impatienter, puis essayer de forcer la porte. « À ce moment, un coup de feu retentit. Le commissaire et les personnes l'accompagnant sortirent alors de la villa et, ayant appelé les deux gendarmes de la brigade de Chamonix, Augueux et Devaux, qu'il avait postés aux abords de la maison, il ouvrit les volets

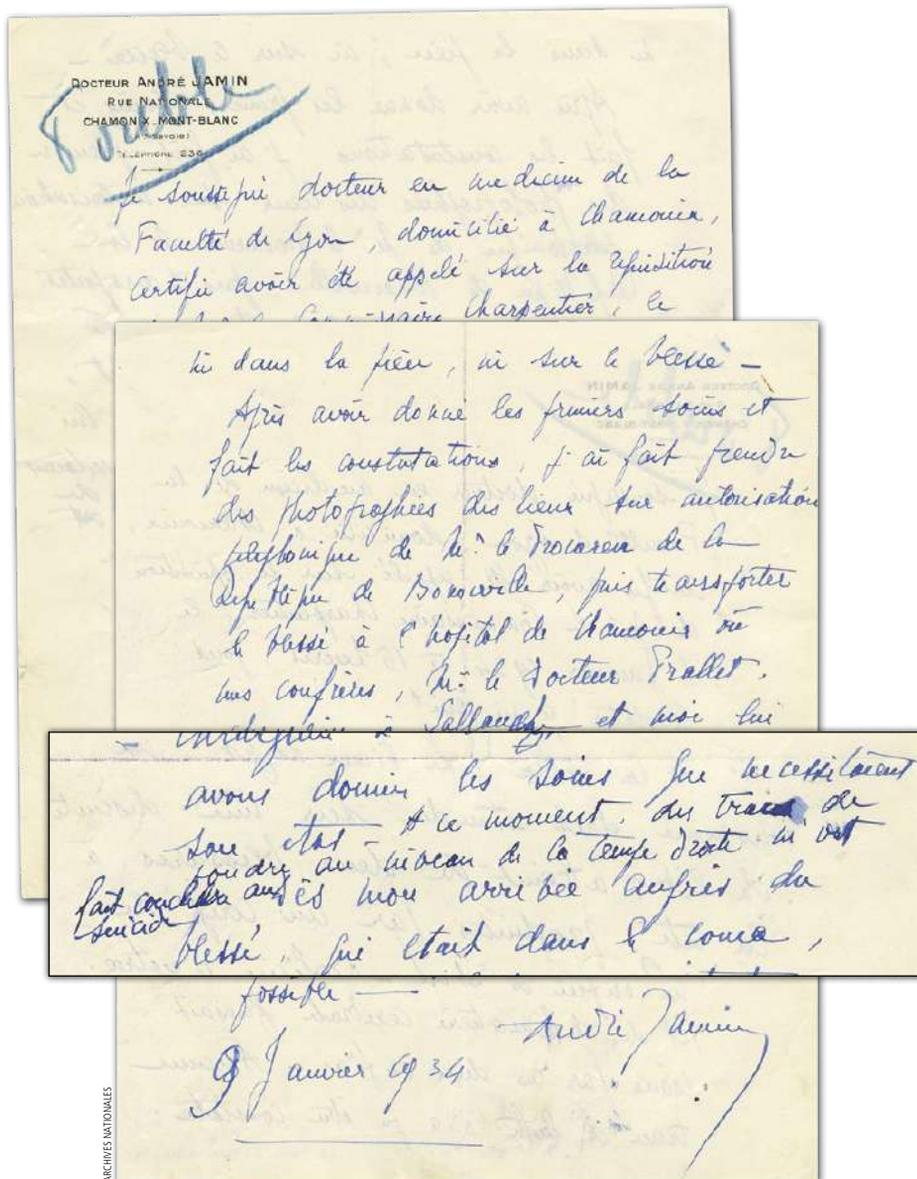
de la porte-fenêtre qui accédait dans la pièce où se trouvait Stavisky et, ayant brisé les carreaux, pénétra dans cette pièce. Stavisky se trouvait étendu et tenait dans sa main crispée un revolver; il portait une blessure profonde à la tempe droite, mais vivait encore. Le corps ne fut pas déplacé afin de permettre les constatations d'usage.»

C'est alors qu'interviennent de troublantes manipulations: l'inspecteur Le Gall retire le pistolet de la main de Stavisky; celui-ci est transporté à l'hôpital, tandis que le matelas où il se trouvait allongé disparaît. Trépané sur la table d'opération, Stavisky s'éteint, emportant avec lui ses secrets.

Victime des « stavisqueux »

Sa mort vient à point nommé pour ses complices. « On continue à douter du suicide de Stavisky », résumait le 16 janvier les policiers en civil chargés de collecter les ragots échangés dans les couloirs de la Chambre. Pour les ligues d'anciens combattants comme pour les mouvements d'extrême droite et jusqu'à l'opposition communiste, Stavisky a été éliminé à l'instigation des « stavisqueux ». On glose sur les deux trous qui perforaient son crâne, comme si l'on pouvait se suicider par deux fois. En fait, c'est une seule et même balle qui, entrant et sortant, est à l'origine de la double perforation, mais elle s'est ensuite incrustée dans le mur à 2,4 m de l'endroit où Stavisky a été trouvé allongé: il aurait fallu qu'il se soit suicidé assis ou debout, mais aucun désordre dans la petite pièce ne permet de déceler une chute. Enfin, la chambre comportait une porte donnant sur la terrasse: un homme de la police secrète aurait-il pu entrer et sortir à la dérobée pour abattre le gêneur, tandis que le préfet et ses troupes perquisitionnaient? Des questions sans réponse, depuis 1934.

Une certitude toutefois: le certificat du médecin a été trafiqué. Le D^r Jamin, exerçant à Chamonix, a en effet rédigé son propre rapport: « À la villa Le Vieux

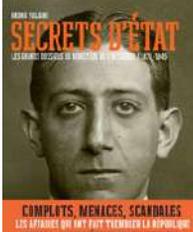


Encre peu sympathique Sur le certificat de décès (ci-dessus), conservé aux Archives nationales, la phrase écrite à l'encre noire attestant un suicide a visiblement été ajoutée a posteriori de la main du D^r Jamin... A-t-il subi des pressions ?

Logis, un homme était étendu sur une descente de lit, atteint de deux blessures à la tête, produites par un coup de feu. Il y avait un orifice d'entrée, un orifice de sortie. Le blessé râlait et de la matière cérébrale faisait issue par ces deux orifices. Aucune trace de lutte n'a pu être constatée ni dans la pièce, ni sur le blessé.» Sur le document original, conservé aux Archives nationales¹, on lit aussi cette précision en apparence éclairante: « À ce moment, des traces de poudre au niveau de la tempe droite m'ont fait conclure au suicide.» Or, tandis que le rapport a été rédigé posément à l'encre bleue, ces mots

ont à l'évidence été ajoutés plus tard, à l'encre noire, d'une main tremblante. Si Stavisky s'est suicidé, il a fallu faire sensiblement pression sur le médecin pour l'en convaincre... ♦

1. AN, f/7/16007/1 à f/7/16019.



Secrets d'État.
Les grands dossiers du ministère de l'Intérieur: 1870-1945, de Bruno Fuligni (L'Iconoclaste, 320 p., 59 euros)

Le conseiller Prince sur un train d'enfer

En 1934, ce haut magistrat qui avait enquêté sur l'affaire Stavisky est retrouvé déchiqueté, ficelé sur une voie ferrée : suicide ou « suicidé » ?

PAR BRUNO FULIGNI

Deux semaines après l'émeute du 6 février 1934, un drame vient ajouter à la confusion ambiante. Le 20 février, « vers 21 heures, le mécanicien du train de Messageries 4805, visitant sa machine au dépôt de Perrigny, constatait que des lambeaux de chair, et une certaine quantité de matière cérébrale, se trouvaient sur les roues et les parois de sa machine et du tender », relate un rapport de la brigade mobile de Dijon. Les cheminsots, alertés, remontent donc la « Voie impériale », ainsi qu'ils surnomment la ligne Paris-Dijon, jadis empruntée par Napoléon III pour prendre les eaux à Plombières. Vers 23 heures, au lieu-dit La Combe-aux-Fées, ils trouvent le corps mutilé d'un homme. « Ces employés constataient que le corps était déchiqueté, et que la tête, sectionnée, se trouvait à une vingtaine de mètres du corps qui était étendu, sur le dos, entre les rails de la voie I. »

Autour gisent, étrangement éparpillées, les affaires du défunt, dont des lettres reçues par lui et un mouchoir monogrammé qui permettent d'établir qu'il s'agit d'Albert Prince, conseiller à la Cour de cassation. Ce haut magistrat réside à Paris. Qu'allait-il faire près de Dijon ? Sa famille relate un appel téléphonique, l'avertissant que sa mère, résidant en cette ville, était au

Mauvaise voie Sur une voie de chemin de fer près de Dijon est retrouvé le corps d'Albert Prince, le 20 février 1934. Le cadavre est attaché à la voie par une cordelette, ce qui n'est pas ordinaire. Ses affaires sont dispersées au sol. L'examen médico-légal révèle sur le corps plusieurs ecchymoses antérieures au passage du train.

ARCHIVES NATIONALES

La scène du crime

Photo n° 1

Vu de la route de Dijon à Paris

Le point marqué d'une croix indique le lieu où le garde champêtre de Talant a découvert par terre d'un bouton de manchette.

La croix marque le lieu où se trouvait l'autre bouton.



Photo n° 2

Zones de la voie où ont été trouvés dans les objets appartenant à M. Prince



plus mal. Le conseiller Prince se serait donc précipité à son chevet, mais M^{me} Prince mère se porte fort bien et personne, à Dijon, ne se rappelle avoir passé un tel coup de fil.

Le conseiller aurait-il feint de répondre à un appel fictif, ou demandé qu'on lui téléphone, pour s'en aller se suicider loin de la capitale? Dans les couloirs de la Chambre, l'ex-ministre de l'Intérieur et président du Conseil Camille Chautemps «dit qu'il s'agissait d'une affaire de femme et que M. Prince était coutumier des faux télégrammes qui lui constituaient un alibi dans son ménage». On murmure même, dans les salles de rédaction, que le conseiller



La victime

Prince, quoique marié et père de famille, était homosexuel et redoutait une révélation sur ses «mœurs infâmes».

Aurait-il mis fin à ses jours afin d'échapper au scandale?

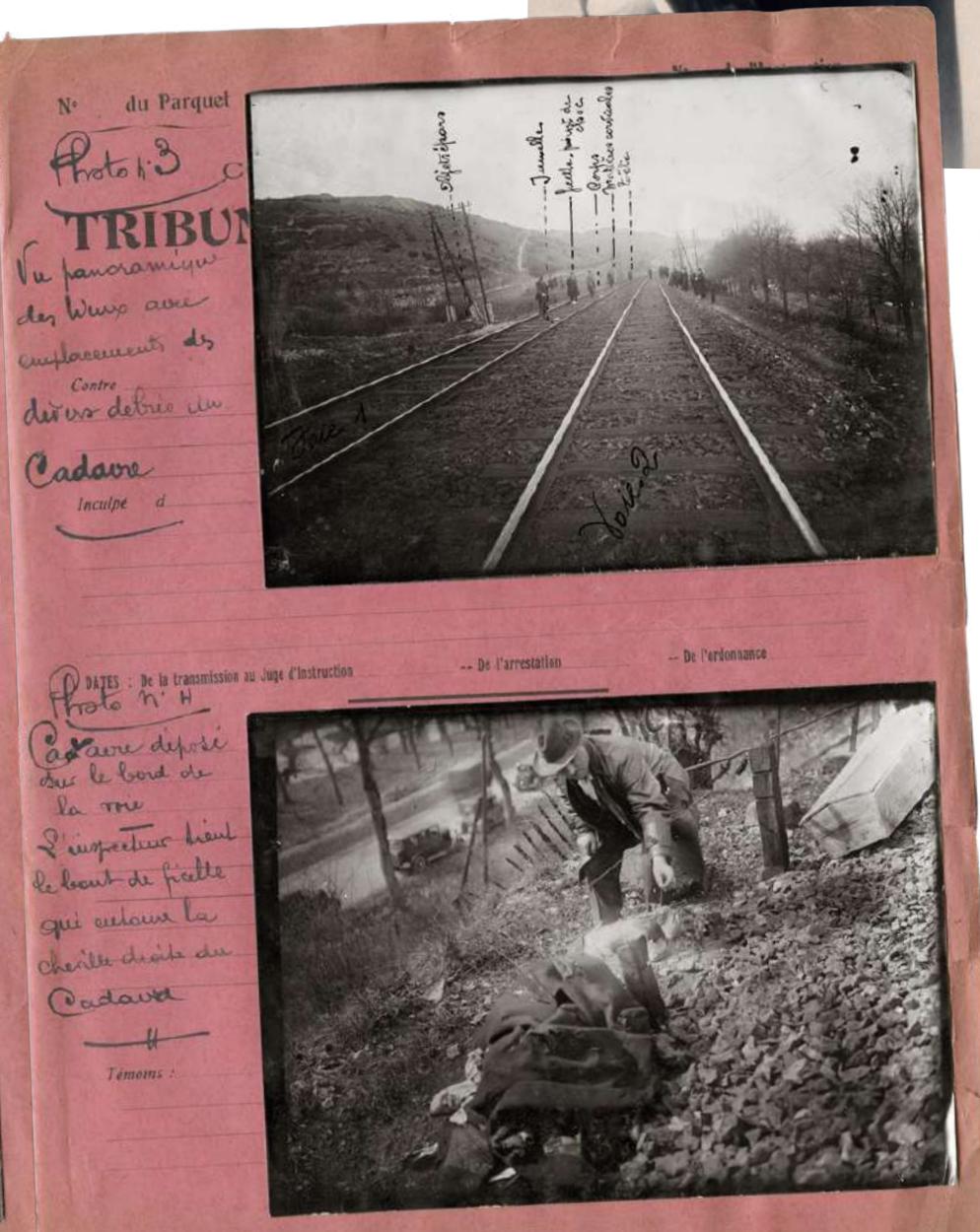
L'enquête, en Côte-d'Or, échappe vite à la gendarmerie: le 21 février, la Sûreté

dépêche l'un de ses meilleurs limiers, le commissaire Belin, l'homme qui a identifié et arrêté Landru en 1919. Mais cette fois, de son propre aveu, il fait chou blanc: «Aucune piste n'apparaît en l'état actuel de nos renseignements.» Un témoin dit avoir vu un individu aborder Prince à la gare et l'entraîner à sa suite, mais l'enquête relève que le même train transportait un certain M.

Pasquet, contrôleur des poids et mesures qui, avec son physique d'employé et sa fine moustache, ressemble à s'y méprendre au magistrat: rien de concluant, donc, en gare de Dijon.

Des coups, des narcotiques et des cordelettes

Reste la scène de crime, à La Combeaux-Fées: une série de photos, conservée aux archives du ministère de l'Intérieur (voir ci-contre), montre que le suicidé est attaché à la voie par une cordelette, ce qui n'est pas ordinaire. L'examen médico-légal révèle sur le visage plusieurs ecchymoses... antérieures au passage du train; enfin, le défunt semble avoir inhalé une substance narcotique. Se serait-il attaché et drogué pour ne pas manquer de courage au dernier moment? L'opinion a du mal à y croire. Le procureur de la République lui-même précise que «la victime, vivante lors de l'écrasement, était à ce moment sans connaissance ainsi que le prouve l'absence d'ecchymoses au niveau des sillons laissés par la corde. Le conseiller ne s'est pas débattu après avoir >>>



TOPFOTO/ROGER-VIOLLET



SMITH ARCHIVE/STOCK PHOTO



ROGER-VIOLLET



**Les
accusés**

À la manœuvre Gaëtan de Lussats (1888-1962), François Spirito (1900-1967) et Paul Carbone (1894-1943), un trio de truands chevronnés, au profil de coupables idéaux (*lire ci-contre*, p. 49). Accusés du meurtre d'Albert Prince, ils seront rapidement disculpés.

» été attaché par les pieds au rail ; [...] l'ensemble des constatations s'oppose d'une façon matérielle à l'hypothèse du suicide. » Or le conseiller Prince, avant d'être nommé à la Cour de cassation, avait été le chef de la section financière du parquet de Paris entre 1928 et 1931 : à ce titre, il aurait eu accès à un dossier lié aux tripotages de Stavisky. Le conseiller risquait-il de dévoiler que ses avertissements avaient été ignorés

celui-ci sous l'Occupation, au sein de la « Gestapo française ». Arrêté à la Libération, il revoit son fils une dernière fois et laisse entendre qu'il connaît le fin mot de l'affaire. Subterfuge pour retarder son exécution ? Celle-ci a lieu le 27 décembre 1944. Ce jour-là, Bonny se confie au D^r Paul, médecin légiste. En 1957, dans *Le Parisien libéré*, le D^r Locard, pionnier de la criminalistique, rapporte l'entretien que Bonny aurait

dispositions nécessaires à cette fin. » Que valent ces aveux sans témoin, rapportés plus de douze ans plus tard par un tiers ?

Locard, comme Paul, sont des hommes sérieux et respectés. Dans le livre qu'il consacre à son père², Jacques Bonny reprend donc cette confession de l'inspecteur déchu : « Je suis arrivé sur les lieux, dès qu'on m'a prévenu que le corps venait d'être découvert, ce qui a permis ensuite, naturellement, le classement de l'histoire. C'est moi, également, qui ai alimenté de ragots certains journaux de chantage et accrédité, dans une partie de l'opinion, certaines rumeurs qui ont couru à ce moment-là sur ce magistrat, notamment sur ses mœurs spéciales. » Bonny fils écrit même qu'il connaît les noms des hommes de main mandés par son père : « Certains sont toujours vivants. On comprendra que je taise leur identité. » Ces éléments, sans être décisifs, fragilisent la thèse du suicide, à laquelle n'a jamais cru Gisèle Des-saux-Prince, la fille de la victime : en 1995, elle publiait un livre au titre sans équivoque, *Ils ont tué mon père*. ♦

Prince connaissait les dessous de l'affaire

Stavisky. Risquait-il de faire sauter

la République avec ses révélations ? Pour

la presse d'opposition, la chose est entendue

par le procureur Fressard ? Celui-ci n'est autre que le beau-frère de Chautemps... La presse d'opposition évoque un crime d'État, voire un complot maçonnique¹. À la Chambre, une commission d'enquête cherche, en vain, à faire la lumière sur la double affaire Stavisky-Prince. Elle s'intéresse à l'inspecteur Pierre Bonny, chassé de la police pour corruption en 1935, sans pouvoir établir son rôle. Mais on retrouve

eu avec son confrère : « Vous avez été très chic avec moi et je tiens à vous en prouver ma reconnaissance en vous révélant un secret d'État. Je n'ai pas à vous rappeler la mort du conseiller Prince. Mais ce que je peux vous apprendre – et si vous l'avez supposé de vous-même à l'époque, alors je vous le confirme –, c'est qu'il ne s'est pas suicidé, non, il a été exécuté. Et c'est moi qui ai, sur demande d'en haut, pris les

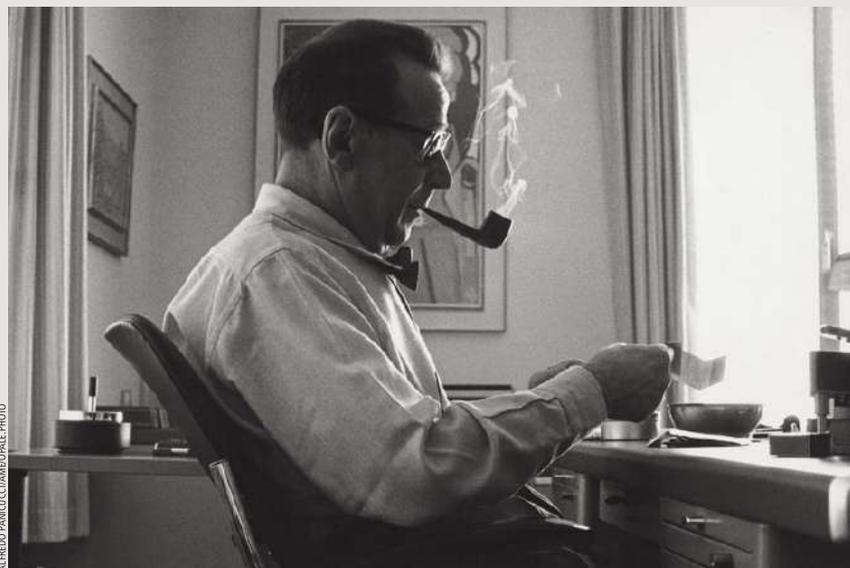
1. *Un scandale d'État. L'affaire Prince*, par Pierre Cornut-Gentille (Perrin, 2010).

2. *Mon père l'inspecteur Bonny*, par Jacques Bonny (Robert Laffont, 1975).

N'est pas Maigret qui veut...

Fort de ses connaissances du milieu, Simenon, le père littéraire du commissaire, reprend l'affaire Prince. Un fiasco total, dans lequel l'écrivain se fait plumer comme un cave.

PAR BRUNO FULIGNI



ALFREDO PANICCI/AMFORALE PHOTO

Nom d'une pipe Jeune auteur à succès engagé par le quotidien *Paris-Soir*, l'écrivain belge enquête, en 1934, dans les recoins malfamés de Montmartre et tombe sur un bien étrange baron de la pègre.

Au moment où éclate l'affaire Prince, Georges Simenon est âgé de 31 ans et les premières aventures de Maigret connaissent un certain succès : la dèche s'éloigne, mais le romancier continue d'écrire pour la presse. L'enquête officielle sur la mort du conseiller Prince tendant à s'enliser, Pierre Lazareff, rédacteur en chef de *Paris-Soir*, a une idée sensationnelle : confier la contre-enquête de l'affaire à Simenon ! Celui-ci accepte, d'autant que le quotidien, ne lésinant pas sur la dépense, lui donne les moyens de reprendre les investigations à zéro. Le 30 mars 1934, les crieurs de journaux ont des titres fantastiques à clamer dans les rues : « *Paris-Soir* à la recherche de l'assassin du conseiller Prince. [...] Les plus célèbres détectives anglais,

avec le fameux romancier qui créa le commissaire Maigret, vont tenter, pour notre journal, de percer le mystère du kilomètre 311,850 », cote de La Combe-aux-Fées.

« Si les assassins du magistrat appartiennent à une bande internationale, c'est aux policiers les plus au courant de leurs méthodes qu'ils auront affaire désormais », avertit la rédaction. Ainsi, « l'assassin » recherché devient « les assassins », un groupe lié au banditisme international : autrement dit, des gangsters, thème à la mode en 1934, quand le public voit les mœurs criminelles américaines s'acclimater en France. C'est l'apparition du « milieu », que Simenon se fait fort de connaître, grâce à ses connexions montmartroises. Oui, affirme-t-il sur la foi d'un indicateur, « c'est un crime du milieu »,

commandité par des financiers. Ces révélations relancent l'affaire. À Paris, les magistrats instructeurs convoquent Paul Carbone, le truand qui, avec son associé François Spirito, a mis Marseille en coupe réglée. Mais rien ne tient dans les accusations portées par *Paris-Soir* et Carbone repart libre : « La bonne blague ! » s'amuse-t-il sous les flashes des reporters.

Car Simenon n'est pas Maigret, qui jamais n'aurait suivi aveuglément les dires d'un indicateur unique, louche de surcroît. Le jeune journaliste a voulu croire aux confidences du « Baron », alias « Croque-mort », autrement dit de Gaëtan Lherbon de Lussats. Un personnage de roman : authentique baron, né le 8 août 1888 à Monaco, que la mort de son père, en 1897, laissa aux prises avec une mère abusive qui couchait avec son précepteur, un prêtre, et n'hésitait pas à le droguer pour avoir la paix. Il fugua et, à Nice, aux États-Unis puis à Londres, fit l'apprentissage de la délinquance. Tenancier de boîtes de nuit à Pigalle, où Simenon l'a rencontré, l'aristocrate de la pègre est aussi un escroc et un faussaire, prêt à inventer n'importe quoi pour « engourdir la fraîche » : en l'occurrence, les sommes en liquide que *Paris-Soir* a confiées à son enquêteur pour délier les langues. Simenon s'en mord les doigts. Le baron de Lussats, lui, tire encore profit de l'affaire en publiant, en 1935, *L'Énigme de La Combe-aux-Fées, de Stavisky à Prince*, un livre édité à compte d'auteur. En 1937, il retourne à Monaco, où il implantera les premières machines à sous ; il s'éteindra en sa principauté natale, le 30 mars 1954. ♦

Terminus Porte-Dorée : le crime de la ligne 8

16 mai 1937, 18h30 : un wagon de la première classe du métro parisien entre en station. Une jeune femme seule, affaissée sur son siège, semble endormie. Mais elle a un couteau planté dans la nuque. La rame est vide, personne n'en est descendu. Un scénario digne d'Agatha Christie ou de Gaston Leroux.

PAR MATTHIEU FRACHON

« **A**u secours ! À l'assassin » : c'est par ces cris que sur le quai de la station commence l'affaire Toureaux. Deux hommes viennent de découvrir le corps d'une jeune femme. L'un des deux affirme être médecin militaire¹, le pouls de la victime est si faible qu'il ne reste aucun espoir. Le chef de quai alerte les secours. Un gardien de la paix arrive le premier, il retire le couteau, geste fatal : le sang gicle par saccades, la jeune femme meurt sans un mot, en se vidant de son sang. La police judiciaire arrive sur les lieux, les limiers de cette division font place nette, recueillent les indices et photographient la scène de crime. Le lendemain à 8 heures, à l'Hôtel-Dieu, le célèbre D^r Paul² pratique l'autopsie et conclut sans surprise à un crime d'« un violent et précis coup de couteau à la jugulaire ». La très réputée brigade criminelle du 36, quai des Orfèvres est saisie, le commissaire Badin conduit les investigations.

Dès le lendemain, la presse titre sur « le mystère de la rame 384 ». La Crim' va « fermer les portes », explorer toutes les hypothèses, et cette affaire n'en manquera pas. Il n'y a aucun témoin, la plupart des gens présents dans la



TALANDIER/BOGEMAN IMAGES

station sont partis avant l'arrivée de la police, ils n'avaient pas envie de perdre leur dimanche soir en interrogatoires. Les enquêteurs vont commencer à s'intéresser à la victime. La carte d'identité trouvée sur elle mentionne : Lætitia Toureaux, née le 11 septembre 1907 en Italie, dans le Val d'Aoste. Son nom de jeune fille est Nourrissat, il y a donc un mari à prévenir. Non, Lætitia est veuve

d'un certain Jules Toureaux, artisan potier emporté par la tuberculose deux ans auparavant. Elle vit seule dans le 20^e arrondissement de Paris, travaille comme ouvrière aux établissements Maxi, une petite usine de cirage de Saint-Ouen.

L'œuvre d'un professionnel

Une vie sans histoire, simple en apparence, elle aime aller danser en banlieue, elle n'est pas fichée par la Mondaïne. Ses voisins la décrivent comme sérieuse, laborieuse, discrète... Madame Tout-le-monde... Les inspecteurs de la Criminelle lancent leurs filets dans le milieu, interrogent les suspects habituels et les indics. Lætitia a pu être remarquée, faire une mauvaise rencontre dans un bal ou une guinguette où pullulent les demi-sels et autres voyous rois du couteau.

Rien, les policiers du 36 n'ont rien. Le commissaire Badin fulmine. Les conclusions du D^r Paul lui reviennent en mémoire : « Mes observations confirment l'hypothèse d'un crime de professionnel, boucher de la Villette, nettoyeur de tranchées, chirurgien... Il a le geste précis et n'est pas fou. » L'arme du crime, un couteau de >>>

Récapitulatif des faits

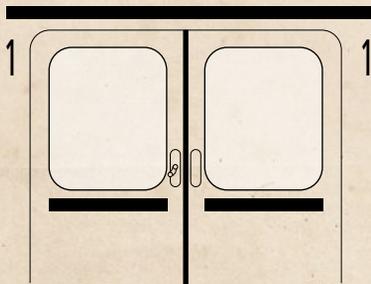
PORTE-DE-CHARENTON

18:23

M^{me} Toureaux descend du bus

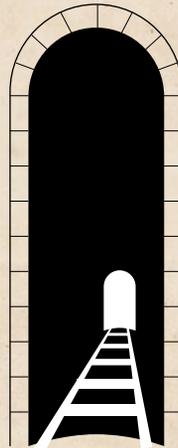
18:25

Elle franchit le portillon de la station.



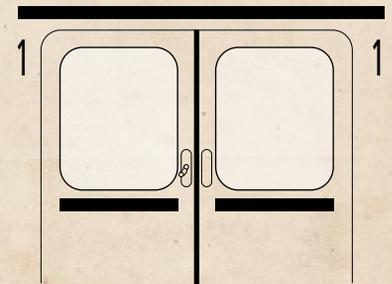
18:27

Départ de la rame.



58 secondes s'écoulent entre les deux stations de métro.

PORTE-DORÉE



18:28

Découverte du crime à l'arrivée de la rame.

1.



SCIENCE HISTORY IMAGES/ALAMY STOCK PHOTO

2.



KEVIN DE FRANCE/GAMMA-RAPHO

1. et 2. La scène du crime est un wagon de première classe de la ligne 8 du métro parisien. Le meurtre s'est déroulé entre la station Porte-de-Charenton et la station Porte-Dorée.

3. L'arme du crime est un couteau Laguiole, planté dans le cou de Lætitia Toureaux.

Lætitia Toureaux repose depuis hier au cimetière de Thiais

MILLE HYPOTHÈSES EN SIX JOURS

Une seule tient :

Qu'un s'est vengé de la détective privée !

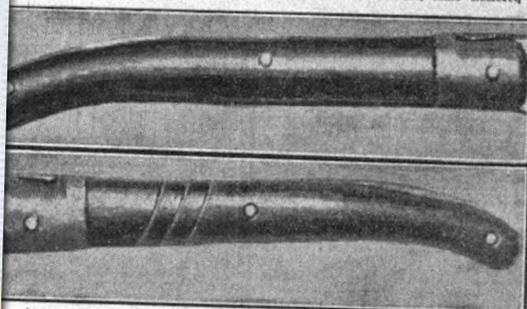
Est-ce pas ce « quelqu'un » qui lui offrit dimanche un billet de « première » alors qu'elle prenait toujours un billet de « seconde » ?

ET QUI, LE JEUDI 13, LA LAISSA DUT - ELLE GIFLER DEVANT CHEZ ELLE ?



Le chef de la station Philippe-Auguste et la caissière de nuit, Mme Leclercq

3.



Les deux côtés du manche du couteau qui servit au meurtre (Voir à la quatrième page.)

BNP/GALLICA

« Lætitia avait une double vie et sans doute une triple. Elle se rendait régulièrement à l'ambassade d'Italie. Elle fréquentait les milieux d'extrême droite. Était-elle une espionne de Mussolini ? »

»» Thiers de forme Laguiole, ne comporte bien entendu aucune empreinte. Quel tueur aux gestes de professionnel aurait pu s'en prendre à cette Lætitia Toureaux inodore, incolore et sans saveur? Et pourquoi? La presse brode, le rédacteur en chef de *Paris-Soir*, un certain Pierre Lazareff, a lancé ses meilleurs limiers sur l'affaire. Le quotidien retrouve le beau-père de Lætitia, qui ne voit en sa jeune ex-bru qu'une intrigante, une immigrée qui « s'est fait épouser ». Il n'en faut pas plus au journal pour s'interroger en caractères gras sur la mort soudaine du mari, Jules Toureaux.

Ving-cinq ans plus tard, un anonyme se dénonce

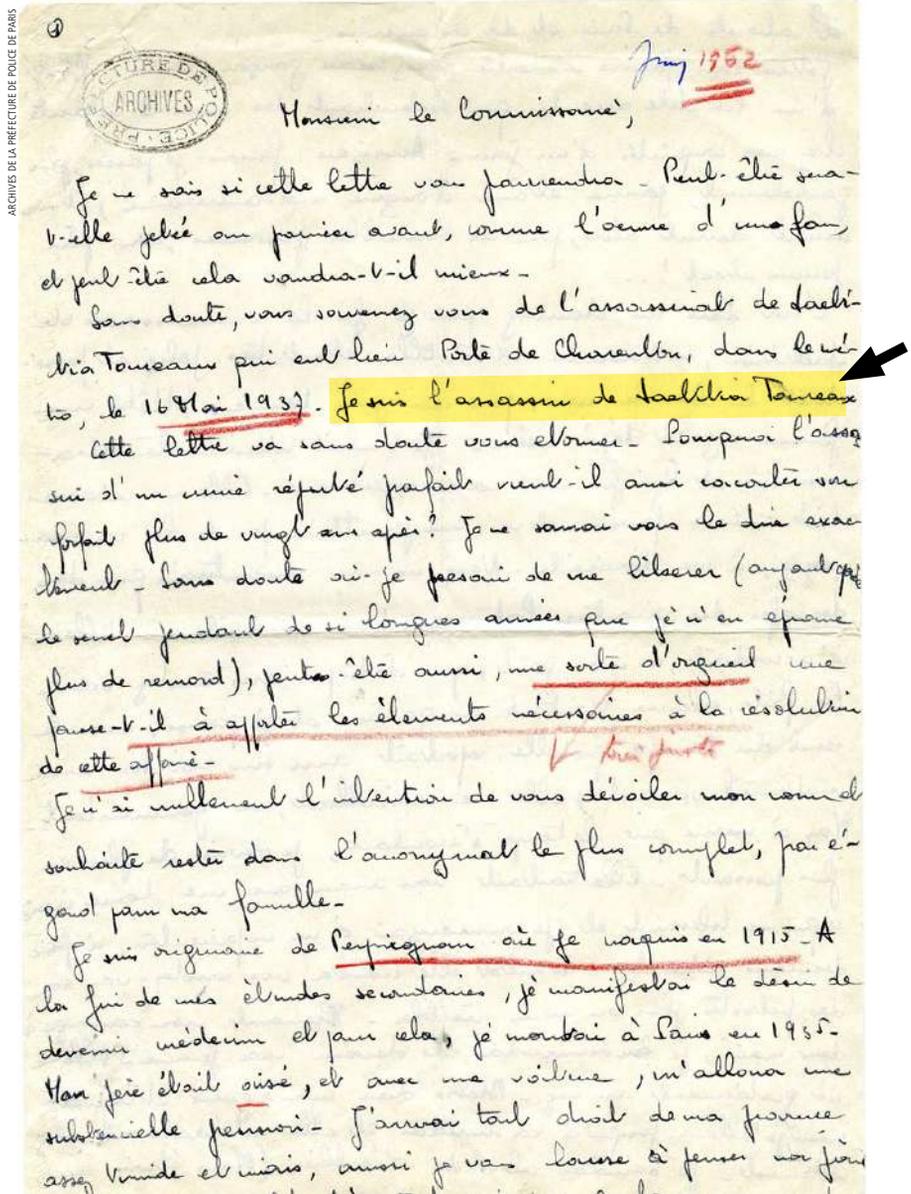
Mais quelques découvertes vont éclairer l'affaire. Lætitia travaillait sous un faux nom pour l'agence de détective Ruffi. Elle n'était pas employée par hasard chez Maxi, mais chargée d'une mission sensible d'espionnage des activités syndicales. La jeune femme avait une double vie. Et sans-doute une triple: elle se rendait régulièrement à l'ambassade d'Italie. Pourquoi? Elle fréquentait les milieux d'extrême droite: était-elle une espionne du régime fasciste de Mussolini? La presse se déchaîne, les policiers pataugent, les fausses pistes s'enchaînent. Le juge d'instruction Bru n'a rien à mettre dans le dossier: Lætitia est montée dans le métro à la station Porte-de-Charenton, on lui a planté un couteau dans la gorge à ce moment-là, l'assassin a sauté sur le quai et s'est fondu dans la foule des entrants et sortants, point final! La guerre qui menace et la versatilité de la presse enterrent l'affaire Toureaux.

En 1962, le directeur du 36, quai des Orfèvres, Max Fernet, reçoit une étrange lettre anonyme. Son rédacteur affirme être l'assassin de Lætitia, et avoir agi par jalousie. Il se présente comme un médecin originaire de Perpignan et

confesse son crime. Max Fernet fait diffuser la lettre dans *France-Soir*, mais rien ne bouge. Il estime que « l'auteur de la lettre est sans doute l'assassin ». Mais il a « trop de travail pour lancer la brigade criminelle sur cette piste ». Max Fernet conclut son rapport d'un lapidaire et désespérant: « Dommage, à classer. » ♦

1. Pour plastronner, cet homme s'était présenté comme tel. En fait, il était dentiste et fut un temps considéré comme suspect.
2. Charles Paul (1879-1960), le légiste aux 100 000 autopsies, a officié sur les affaires Landru, Nozière ou Petiot. Cf. le livre de D' Bernard Marc, *Mémoires du crime*. *Le légiste témoigne* (2 tomes, MA Editions, 2018).

Corbeau ou pie ? Pourquoi, plus de vingt ans après le meurtre, une personne s'accuse-t-elle d'un crime passionnel? Pour cacher une motivation politique? Ou est-ce la lettre d'un illuminé? Le mystère reste entier.



Sue Black*

«Nos os nous renseignent sur ce que nous étions dans la vie»

HISTORIA – Que disent nos os ?

SUE BLACK – Notre squelette peut nous en apprendre beaucoup sur notre vie ainsi que sur notre mort. Outre la cause du décès, l'anthropologie médico-légale essaie d'identifier le défunt. À partir des os, nous pouvons dégager quatre critères d'identification : homme ou femme, âge au moment de la mort, taille et origine ethnique probable. Nous recherchons ensuite les informations dentaires. Enfin, nous traquons les traumatismes antérieurs qui ont pu être guéris – ce qui signifie qu'il existe des dossiers hospitaliers. Chaque cas est différent et, plus les restes sont complets, plus nous avons de chances de parvenir à une conclusion satisfaisante.

Jusqu'à quand est-il raisonnable de pouvoir les interroger ?

Les os survivent très longtemps et nos compétences peuvent être utilisées pour interroger des vestiges très anciens. Il y a cependant un point limite à la pratique médico-légale. Si un individu est décédé plus de soixante-dix ans avant la date actuelle, il est peu probable que nous arrivions à traduire l'auteur en justice et les restes deviennent alors « archéologiques ». Le mot « médico-légal » vient du latin *forensis*, qui signifie « relatif au tribunal ». Ainsi, pour que les restes soient médico-légaux, il faut que quelqu'un puisse être accusé du décès et soit entendu par un tribunal.

L'intelligence artificielle contribue-t-elle à vos enquêtes ?

Mon dernier travail avec l'IA a consisté à programmer des ordinateurs pour



THE ROYAL SOCIETY OF EDINBURGH

qu'ils effectuent une partie du travail qui était auparavant celui des experts. Dans le cas d'abus sexuels, sur des enfants en particulier, l'auteur peut enregistrer numériquement son crime et il arrive que des parties de son corps apparaissent sur les images – le plus souvent le dos de la main. Ces images sont bouleversantes et nous formons donc des ordinateurs capables d'identifier des caractéristiques anatomiques – comme le réseau de veines visible sur le dos de la main. Si l'on ajoute à l'algorithme d'autres données biométriques, par exemple les motifs des plis cutanés des articulations, les cicatrices, etc., l'ordinateur est capable de faire cela rapidement et avec précision.

Quel est l'apport de votre expertise pour la recherche historique ?

Les techniques que nous développons dans le cadre médico-légal peuvent être

transposées dans le monde historique. Ainsi, le corps de Lord Lovat, exécuté en 1747 par le gouvernement britannique pour trahison, aurait été enterré sous la Tour de Londres, comme tous les traîtres à la Couronne. Cependant, dans un mausolée près d'Inverness, dans les Highlands d'Écosse, un cercueil portait son nom. Il y avait donc des doutes sur l'endroit où il reposait et sur l'identité de la personne qui se trouvait dans le cercueil. Celui-ci était en mauvais état de conservation et avait été percé. Il nous a semblé important, dans un souci de dignité et de décence, de réinhumer les restes contenus dans le cercueil dans un nouveau réceptacle, ce qui nous a donné l'occasion de vérifier si les restes étaient bien ceux de Lord Lovat, qui mesurait près de 1,80 m et était âgé d'environ 80 ans lorsqu'il a été décapité. Nous avons pu démontrer que les restes dans le cercueil étaient ceux d'une jeune femme et qu'il ne pouvait donc pas s'agir de Lovat ! Nous soupçonnons qu'il est bel et bien enterré sous la Tour de Londres et qu'un cercueil vide a été utilisé pour recueillir les restes de la jeune femme, qui n'a pas été identifiée.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT LEMIRE

* **Anthropologue judiciaire, anatomiste, universitaire écossaise de renommée internationale, elle a dirigé la série à succès *History Cold Case* sur BBC 2. Un volume de ses enquêtes, *Gravé dans l'os. Les enquêtes étonnantes d'une médecin légiste*, vient de paraître chez Actes Sud.**

Le fantôme des lettres françaises

En 1945, Robert Denoël, éditeur d'Aragon mais aussi de Céline, prépare la défense de sa maison d'édition, accusée de collaboration. Sa mort, soudaine, semble alors profiter à beaucoup.

PAR MATTHIEU FRACHON – ILLUSTRATION : LOÏC DERRIEN

Décembre 1945 : on n'en finit plus de solder les bassesses de la collaboration. La vie intellectuelle est passée au crible – Brasillach est fusillé ; Céline, en fuite. Le monde de l'édition se trouve aussi en ligne de mire : parmi les éditeurs qui doivent répondre de leurs actes, Robert Denoël (1902-1945) s'apprête à assurer sa défense. Il n'en aura pas le loisir.

L'ancien marchand d'art belge fonde en 1928 les éditions Denoël & Steele avec l'Américain Bernard Steele. Denoël possède un véritable don pour repérer les talents. Il va révéler Aragon, Genet, Artaud ou Nathalie Sarraute. En une nuit, il dévore le manuscrit d'un médecin inconnu et se précipite au matin pour lui faire signer un contrat. Le livre s'appelle *Voyage au bout de la nuit* et son auteur, Louis-Ferdinand Destouches, préfère signer L. F. Céline. En 1937, Steele retourne aux États-Unis, la montée de l'antisémitisme le poussant à mettre l'Atlantique entre l'Europe et lui. Denoël publie des auteurs proches des thèses nazies, comme Brasillach

ou Rebatet. Il a aussi fait paraître les pamphlets antisémites de Céline...

En juin 1940, Paris est occupée, les Allemands tombent sur le monde des arts et lettres, en exigeant censure et collaboration. Vichy adhère à cette mise au pas de l'oise de la littérature. Pas un éditeur ne se saborde, pas un ne refuse. De Gallimard à Denoël en passant par Grasset, tous poursuivent leur activité. On publie à tour de bras en ce temps-là, on intrigue pour obtenir le cher papier, on accepte les capitaux allemands. Avec la Libération, les vestes se retournent, les certificats de résistance, plus ou moins avérés, sortent des chapeaux tels des lapins de foire.

Une vie mise en ordre

Robert Denoël est inquiet en juillet 1945, accusé de « collusion avec l'ennemi ». Mais lors du procès, il reçoit le soutien de Louis Aragon et d'Elsa Triolet, qui affirment que Denoël les a cachés pendant l'Occupation et leur a remis de l'argent – il ne pouvait ignorer que ces sommes étaient destinées à la résistance communiste. Un tribunal ne



saurait condamner un homme défendu par le couple iconique du PC ! De plus, le premier prix Goncourt d'après-guerre est attribué, le même mois, à Elsa Triolet.

Sauvé, Denoël ? Non, une lettre anonyme parvient au Comité d'épuration de l'édition et accuse les éditions Denoël de collaboration. Un deuxième procès est prévu en décembre, Denoël a été relaxé à titre personnel mais la personne morale, sa maison d'édition, est au banc des accusés. Le 2 décembre 1945, avant de vivre sa dernière soirée, Denoël a organisé sa défense et mis en ordre ses affaires. Il a converti ses avoirs en lingots d'or, a préparé un do-



LA MAÎTRESSE
JEANNE LOVITON

LE VÉHICULE
PEUGEOT 302 NOIRE



COMMISSARIAT



LA VICTIME
ROBERT DENOËL



L'ARME
PISTOLET CALIBRE 11,43



Du plomb et beaucoup d'or Pour la police, Denoël a été abattu dans la soirée du 2 décembre 1945 par un rôdeur, rue de Grenelle, dans le 7^e arrondissement. Néanmoins, on constatera la disparition d'une valise de lingots et de documents d'importance, qui font notamment de sa maîtresse – qui l'accompagnait cette nuit-là, mais qui bénéficie d'un alibi – l'héritière de la maison d'édition.

cument pour une cession éventuelle de sa maison d'édition si le procès devait mal tourner. Le papier est signé mais le nom de l'acquéreur reste en blanc! Ce soir-là, Robert s'apprête à se rendre au théâtre avec sa maîtresse, Jeanne Loviton. Il vient de divorcer de Cécile et a le projet d'épouser la flamboyante Jeanne, qui signe de son nom de plume Jean Voilier et qui fut la maîtresse de Paul Valéry. Le couple se rend au théâtre en voiture mais, soudain, un pneu crève. Jeanne pousse la porte

d'un commissariat pour user de son bon de réquisition pour un taxi. La Peugeot 302 est immobilisée à la hauteur du 127, rue de Grenelle. Jeanne s'éloigne, cinq minutes plus tard, à 21h20, un coup de feu claque et Robert Denoël s'effondre, atteint d'une balle dans le dos. Il avait 43 ans. L'enquête policière tourne court : Jeanne a un alibi, elle était au commissariat lorsque le meurtre a été signalé. Il n'y a aucun témoin, pas d'indices. Meurtre crapuleux? Le portefeuille de

Denoël, contenant 12 000 francs, est toujours sur lui. Mais la valise chargée des lingots a disparu des bureaux de l'éditeur, or il avait fait un crochet par ses bureaux avant de se diriger vers le théâtre... Plus étrange encore, le dossier consacré à sa défense lors du prochain procès est aussi introuvable, les affaires personnelles de l'éditeur se sont également envolées. Les enquêteurs concluent au crime d'un rôdeur: Denoël se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. >>>

Sur fond de collaboration de tout un pan des lettres françaises, l'assassinat de Robert Denoël entremêle lingots d'or disparus et rumeurs sur les machinations d'une amante au profit de Gallimard

» C'est oublier que l'éditeur avait de puissants ennemis. À commencer par des résistants, qui n'avaient pas admis la publication des écrits les plus collaborationnistes, notamment les pamphlets de Céline. Autre piste, la vie sentimentale agitée de Robert Denoël. Jeanne Loviton est une aventurière, aimant le luxe, le plaisir, les hommes... Avocate de formation, elle participe activement aux affaires de Denoël. D'ailleurs, c'est elle qui conçoit le laby-

rinthe financier destiné à soustraire la maison d'édition à une éventuelle mise sous séquestre. L'ex-femme de Denoël, Cécile, persuadée que Jeanne est impliquée dans cet assassinat, tentera, mais en vain, de relancer l'enquête. Plus troublant encore, le dossier, envolé, que Denoël avait bâti pour assurer sa future défense constituait un véritable livre noir de l'édition durant l'Occupation. Ce solide argumentaire, monté avec Jeanne Loviton, démon-

trait que toutes les maisons d'édition avaient trempé dans la collaboration, Gallimard en tête. Gallimard, le concurrent le plus acharné, en stratégie, a échappé à l'épuration.

Or l'épilogue de cette tragédie est pour le moins étrange: Denoël avait fait de Jeanne Loviton l'actionnaire principale de son entreprise, au cas où le procès tournerait mal. Après sa mort, elle en devient la propriétaire légitime et la revend à... Gaston Gallimard. Cette vente sera tenue secrète jusqu'en 1951. L'affaire ne sera jamais élucidée, et le spectre de l'assassinat de Robert Denoël plane toujours sur l'histoire sombre des lettres françaises. ♦

Pour en savoir plus: *Assassinat d'un éditeur à la Libération*, de Louise Staman (E-dite éditions, 2005, traduit de l'américain). L'auteur a affirmé avoir vu toutes les portes de l'édition française se fermer à l'annonce de son sujet, sans doute encore trop sensible...

« Blessure rapidement mortelle »

Le 4 décembre 1945, le professeur René Piédelièvre (1891-1975) pratique, à l'Institut de médecine légale, rue d'Assas, l'autopsie du corps de Robert Denoël. Il remet son rapport trois jours plus tard.

« **ASPECT DU CADAVRE** : le corps est celui d'un homme paraissant âgé d'une quarantaine d'années environ, de 1,80 m, très fortement constitué et très vigoureux. En dehors d'une blessure sur laquelle nous reviendrons dans un instant, il n'existait aucune trace de violence, aucune lésion suspecte. À la partie postérieure du thorax, 1/3 inférieur, côté gauche, un orifice de projectile (entrée) typique. Il est caractérisé par l'orifice proprement dit, avec collerette d'érosion. L'ensemble mesure environ 1 centimètre. Il n'y a pas de tatouage par grains de poudre. Un orifice de sortie du projectile se trouve en avant, sur la partie antérieure du thorax, à 7 centimètres au-dessous et très légèrement en dedans du mamelon droit. Il mesure près de 2 centimètres.

OUVERTURE DU CADAVRE : l'ouverture du cadavre n'a rien montré de spécial. La paroi

osseuse et les méninges étaient normales ainsi que le cerveau. L'examen du corps a été négatif [...]

DISCUSSION : elle a montré également qu'il n'y avait sur le corps aucune trace de lutte, aucune violence autre qu'une blessure par projectile par arme à feu. Le projectile, vraisemblablement balle provenant d'une arme à feu courte, devait être d'un calibre assez important. Il a atteint la partie postérieure gauche du thorax [...].

Le trajet a été d'arrière en avant, de gauche à droite et très légèrement de bas en haut. La mort a été rapide. Par ailleurs, bien que les vêtements aient pu arrêter les grains de poudre, l'examen de l'orifice d'entrée dans la peau oriente vers un coup de feu tiré de loin.

CONCLUSIONS :

- 1° La mort de M. Denoël est consécutive à un coup de feu.
- 2° Le projectile (arme à feu courte probablement).
- 3° Le coup de feu, tiré selon toute probabilité à distance.
- 4° La blessure était rapidement mortelle.
- 5° Cet homme était très vigoureux. Il avait des lésions pleurales anciennes.»



BERNARD RAMAHOANGA LUCAS

HISTORIA – Quel était votre but en écrivant *Cold cases* ?

JACQUES DALLEST – Porter à la connaissance du grand public, mais aussi des étudiants et des futurs professionnels les éléments concernant les crimes irrésolus et leur évolution dans le temps. Car il y a toujours eu des cold cases. On peut remonter à la mort d'Ötzi, tué par une flèche il y a plus de cinq mille ans, ou évoquer le massacre de Bois-le-Roi en 1795. Désormais, les techniques scientifiques nous permettent de mieux traiter ces affaires, notamment au nom des victimes et pour répondre aux demandes légitimes des familles.

L'ADN est-il devenu la preuve suprême ?

Non, mais c'est un élément déterminant qui a fait basculer bien des affaires. Pour autant, le fait de retrouver

Jacques Dallest* **« Il faudrait une mémoire criminelle dans les parquets »**

des traces génétiques d'un individu sur un lieu de crime ne fait pas de lui le coupable. Depuis Bertillon, la police scientifique a fait des progrès considérables. Dans l'avenir, l'intelligence artificielle pourra aider le juge dans son instruction. Irons-nous jusqu'à la disparition des cold cases ? C'est peu probable, mais on peut espérer qu'il y en ait de moins en moins.

Vous écrivez qu'il y avait en France 273 cold cases en 2022...

Ce n'est qu'une estimation, la réalité est sans doute bien supérieure. Il faut en effet ajouter à ce chiffre celui des disparitions, c'est-à-dire les situations où l'on n'a pas de corps. Nous manquons encore d'un outil statistique fiable dans ce domaine.

Que faudrait-il faire pour améliorer la situation ?

Les procureurs devraient tenir une mémoire criminelle dans les parquets, un état des affaires, ce qui permettrait d'en réactiver certaines plus facilement. Il y a aussi la question de la gestion spécifique des scellés. La loi fixe à six mois après la clôture d'une affaire le délai autorisant la destruction des scellés. On a détruit des scellés par le passé car on ne connaissait pas l'ADN. Aujourd'hui, c'est impossible. Il faut veiller à leur récolement, à leur traçabilité et à leur stockage tant que l'affaire à laquelle ils se rapportent n'est pas résolue. « Le temps qui passe, c'est la

vérité qui s'enfuit », disait le grand criminologue Edmond Locard. Plus nous irons vite dans l'investigation et la recherche de preuves, moins il y aura de cold cases. Un crime ne naît pas cold case, il le devient.

Que nous apprennent ces affaires très symboliques sur nos sociétés ?

Le cold case est une sorte de fil rouge de nos sociétés, c'est pourquoi les médias s'en emparent et aident parfois à leur résolution. L'histoire de France est parsemée de crimes de sang, mais seuls quelques-uns d'entre eux retiennent notre attention, suscitent des débats et des interrogations. C'est le cas des affaires de Bruay-en-Artois, Fontanet, Grégory ou Chevaline. À l'étranger, je pourrais citer celles de Jack l'Éventreur en Angleterre, de Zodiac aux États-Unis, du dépeceur de Mons en Belgique ou du tueur de Florence en Italie. La justice est le miroir de nos angoisses et le cold case est le plus redoutable.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT LEMIRE

* Jacques Dallest, magistrat honoraire, a été juge d'instruction, procureur de la République et procureur général. Dans *Cold cases* (Mareuil éditions, 2023, 380 p., 22 euros), il livre le fruit de son enseignement et de son expérience sur les affaires irrésolues.

Affaire Dominici: le doute jamais dissipé

Soixante-dix ans après l'assassinat des Drummond, l'énigme n'est toujours pas résolue, même si de forts soupçons planent encore sur le patriarche et les fils, aujourd'hui tous disparus, du clan Dominici.

PAR JEAN-LOUIS VINCENT

Les victimes



Triple meurtre De g. à dr., Anne (45 ans), Elizabeth (10 ans) et Jack Drummond (61 ans) sont abattus, pour un mobile toujours inconnu, alors qu'ils campaient en lisière de la Grand'Terre, domaine des Dominici.

Une personnalité anglaise sa femme et sa fille sont sauvagement assassinées sur les bords de la Durance. Le vol est le mobile du crime. Grosse émotion à Londres où les victimes étaient très connues.

Lurs, 5 août. — La petite station bas-alpine de Lurs, située dans la moyenne vallée de la Durance et perchée sur un talus abrupt, au pied duquel coule la rivière, a été, la nuit dernière, le théâtre d'un triple assassinat, qui a soulevé la plus vive émotion. Les victimes, une femme et sa fille, de nationalité anglaise, ont été attaqués et abattus par un individu qui a pris la fuite dans une automobile canarienne, finissant sa course à la Grand'Terre, domaine des Dominici.

Août 1952: Jack Drummond, scientifique de renom en Angleterre, a décidé avec sa femme, Anne, et leur fille, Elizabeth (10 ans), de passer des vacances en France, sur la Côte d'Azur. La traversée de la Manche se fait à bord d'un ferry. La petite famille parcourt l'Hexagone par étapes et arrive le 31 juillet à Digne, où elle fait une halte pour la nuit. Une affiche propose un spectacle taurin pour le lundi 4 août dans l'après-midi. La jeune Elizabeth veut y assister. Ses parents cèdent. Ils se rendent donc à Villefranche-sur-Mer le lendemain et reviendront trois jours plus tard. Tragique engrenage que la fillette a mis en marche.

En fin d'après-midi de ce lundi, vers 19 heures, les Drummond quittent Digne et prennent la direction d'Aix-en-Provence. Nos touristes vont s'arrêter pour camper, sur le parcours. Des témoins remarquent leur bivouac au bord de la route nationale 96, entre les villages de Peyruis et de La Brillanne. À 160 mètres est implantée une ferme d'austère apparence, la Grand'Terre, aussi en bord de route. C'est la maison de Gaston Dominici, 75 ans, qui vit ici avec sa femme, qu'il a surnommée « la Sardine ». On y trouve aussi un couple formé de Gustave Dominici, l'un des fils, et d'Yvette, 20 ans et jeune ma-

Le clan Dominici: témoins ou suspects?



Un air de famille Au premier rang, de g. à dr.: Roger Perrin, un petit-fils (16 ans), Gaston le patriarche, sa femme dite « la Sardine », un fils, Gustave, son épouse, Yvette, et leur bébé. Au second rang, d'autres membres de la tribu Dominici, qui comptait neuf enfants et une quinzaine de petits-enfants. *Photo de 1952.*

man. Dans la nuit du 4 au 5 août, vers 1 h 10 du matin, plusieurs coups de feu claquent. Ils seront même entendus par des témoins habitant de l'autre côté de la Durance.

Père, fils et petit-fils se renvoient la balle

Mais aucune intervention de gendarmerie ne se produit. Silence total dans le secteur, y compris de la part des Dominici, qui sont les seules personnes résidant à proximité. Tout de même, au matin, vers 6 heures, Gustave Dominici interpelle un jeune motocycliste qui rentre de son travail, lui révèle avoir découvert un cadavre et le charge d'informer la gendarmerie. C'est le début de l'affaire judiciaire. Gendarmes, poli-

ciers de la PJ de Marseille, magistrats, badauds... s'activent durant la journée autour de la scène de crime, qui est mal protégée. Jack et Anne Drummond ont été tués par balles. Le corps de la jeune Elizabeth est à 77 mètres de là, au flanc d'un talus qui descend vers la Durance et auquel on accède par un chemin perpendiculaire à la route, après être passé sur un pont qui enjambe la voie ferrée. L'enfant a reçu au moins deux coups très violents, sur le front, qui ont disloqué sa boîte crânienne.

Bien entendu, les premières personnes interrogées sont les Dominici, seuls habitants proches. Le commissaire Sébeille, qui mène l'enquête, va très vite s'intéresser aux faits et gestes de Gustave, dont les explications ne sont pas satisfaisantes sur plusieurs points.

Et ici, il faut dire un mot d'un éboulement qui s'est produit la veille, en fin d'après-midi, alors que Gustave avait oublié de fermer la martelière permettant à l'eau du canal de Manosque d'irriguer un champ de luzerne. La terre a couvert les rails. Après les avoir débarrassés, Gustave part à moto au village de Peyruis prévenir le responsable local de la SNCF. Une immobilisation du train, au petit matin, pouvait coûter cher à son responsable. Et c'est en allant vérifier l'état de cet éboulement, au lever du jour, que le fils Dominici a découvert le corps d'Elizabeth. Alors que le commissaire assiste aux autopsies, ses hommes trouvent, dans l'eau de la Durance, une carabine US M1 qui équipait des soldats de l'armée américaine, à la fin de la Seconde Guerre >>>

Les suspects

GASTON DOMINICI Né en 1877 à Digne,



REPORTERS ASSOCIÉS GAMMA-RAPHO

de père inconnu, Gaston Dominici a connu une vie rude dans sa jeunesse. Après son mariage et à force de travail, il finit par s'installer à la Grand'Terre, où il était réputé faire trembler son

entourage. Son caractère violent, sa tendance à abuser du vin de sa vigne l'ont certainement conduit à tuer les Drummond dans un moment de colère excessive. Il fallait faire déguerpir des étrangers installés pour la nuit au bord de sa terre qui lui reprochaient sa curiosité.

GUSTAVE DOMINICI Suspect numéro



REPORTERS ASSOCIÉS GAMMA-RAPHO

un du commissaire Sébeille, accablé par les lourdes charges qui pèsent sur lui, il est le premier à accuser son père. Mais face à lui, il perd tout courage. Ne peut-il supporter l'idée d'être un traître

à sa famille ou a-t-il peur de révélations que le patriarche pourrait formuler contre lui ? Au moment du procès, les divers observateurs n'ont pas de mots assez durs pour flétrir son « cœur de lièvre », comme le dit M^e Pollak.

ROGER PERRIN L'adolescent de 16 ans est



DIRECTEUR

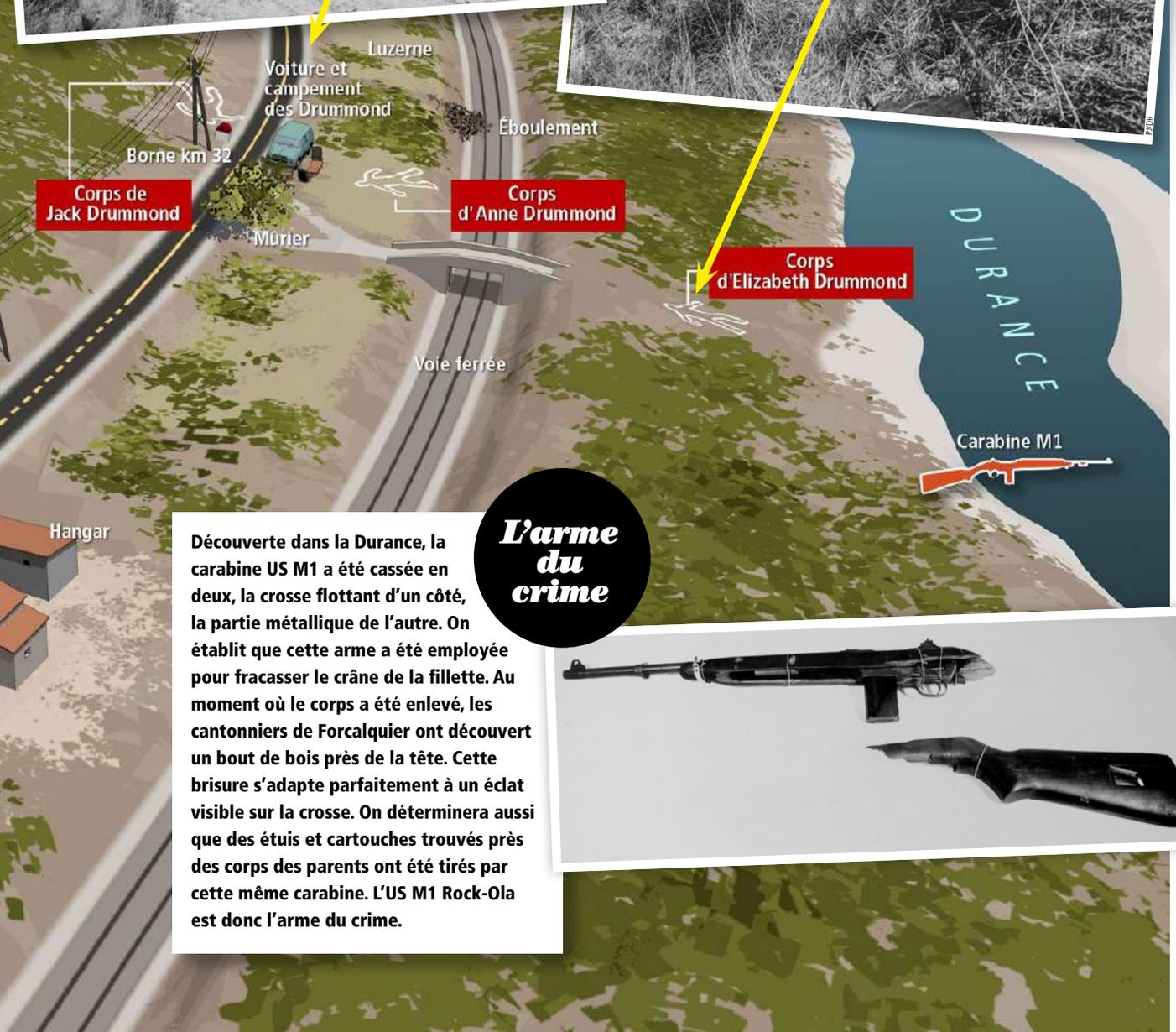
soupçonné d'avoir été présent à la Grand'Terre durant la nuit du crime. Il va produire une série de mensonges qui lui vaudront le titre de « roi des menteurs ». Mais il nie toute participation et se permet, lors d'une confrontation avec son grand-père, de le traiter de « vieux con ». Ce qui semble accréditer l'idée qu'il n'est pas un acteur essentiel de l'affaire, quand bien même il aurait été présent.

Anne Drummond a stationné le véhicule Hillman sur le bas-côté de la RN 96, à contresens de la circulation, l'avant en direction de La Brillanne. Les cadavres sont disséminés sur la scène de crime. Jack Drummond a traversé la route après avoir été blessé. Il s'est écroulé dans le fossé. Le corps d'Anne, d'abord parallèle à la voiture, s'est retrouvé à la perpendiculaire après le passage de Gustave. La petite Elizabeth, vêtue de son seul pyjama, a été certainement transportée, inanimée, au lieu de son exécution. La plante de ses pieds nus était exempte de toute écorchure, comme l'a constaté le commissaire Sébeille. La voiture du policier, immatriculée 953AG 13, et les ombres sur la route démontrent qu'il est présent avec son équipe vers 14h30. Le camion sur lequel seront chargés les corps attend un peu plus loin. Sébeille a donc bien vu les cadavres sur la scène de crime, contrairement à ce qui a pu être avancé par certains.

La scène du crime

ILLUSTRATION LUC DEBRIEN





**L'arme
du
crime**

Découverte dans la Durance, la carabine US M1 a été cassée en deux, la crosse flottant d'un côté, la partie métallique de l'autre. On établit que cette arme a été employée pour fracasser le crâne de la fillette. Au moment où le corps a été enlevé, les cantonniers de Forcalquier ont découvert un bout de bois près de la tête. Cette brisure s'adapte parfaitement à un éclat visible sur la crosse. On déterminera aussi que des étuis et cartouches trouvés près des corps des parents ont été tirés par cette même carabine. L'US M1 Rock-Ola est donc l'arme du crime.





Désigné coupable Du 17 au 28 novembre 1954 se tient au tribunal de Digne le procès de Gaston Dominici, alors âgé de 77 ans. L'homme, décrit comme rusé et autoritaire, est reconnu seul coupable du triple meurtre et condamné à mort, avant d'être gracié puis libéré en 1960.

» mondiale (voir « L'arme du crime » p. 61). Elle était dans un piètre état, rafistolée par la fixation d'une bride en aluminium, avant d'être cassée. Identifier son propriétaire devient une priorité. Mais l'enquête, qui avait pourtant bien débuté, s'enlise. Personne ne connaît cette carabine.

Un habitant du secteur, Paul Maillet, révèle une confidence de Gustave Dominici. Lorsque le jeune paysan a découvert le corps d'Elizabeth, celle-ci était encore vivante ! Gustave est placé en garde à vue et fera deux mois de prison pour non-assistance à personne en péril. Alors que l'agitation est tombée autour de cette histoire criminelle, Sébeille poursuit son travail. Il va établir qu'entre 7 heures et 7h30, juste avant l'arrivée des gendarmes au matin du 5 août, le corps d'Anne Drummond a été déplacé de quelques mètres. Par qui ? Et pourquoi ? De lourds soupçons s'amoncellent au-dessus de la tête de Gustave Dominici.

Le 12 novembre 1953, le juge d'instruction Roger Periès, assisté du com-



missaire Sébeille, lance l'offensive judiciaire. Face à plusieurs éléments recueillis durant l'enquête, Gustave craque. Il admet que la tuerie a été commise par un homme de la Grand-Terre.

Condamné à mort

Mais ce n'est pas lui, c'est son père, le vieux Gaston, qui est le criminel ! Clovis, frère de Gustave, confirme. Son père lui a confié être le meurtrier. Gaston Dominici est arrêté, nie les faits qui lui sont reprochés puis finit par avouer à un gardien de la paix qui assurait sa surveillance. Le lundi 16 novembre, une reconstitution a lieu. Gaston confirme être le tueur de la famille Drummond. Il venait de séduire Anne, avec laquelle il entamait une re-

lation sexuelle sous les étoiles lorsque Jack est intervenu. Et « ça a bardé ». Ensuite, il a poursuivi la jeune Elizabeth, qui venait de s'enfuir, pieds nus, et l'a tuée d'un coup de crosse. Le vieil homme est incarcéré à Digne. À partir de là va débuter le festival du mensonge dominicien. Gaston se rétracte. Lorsqu'il a avoué, il avait menti. Bien que n'ayant rien vu, car il était couché, il met en cause son fils Gustave et peut-être aussi son petit-fils, Roger Perrin, qui aurait pu être présent dans la nuit. Gustave et Clovis maintiennent leurs accusations puis, confronté à son père, Gustave revient en arrière. Il ne sait rien, il a accusé Gaston... sous la pression de la police. Devant le juge Periès, il change encore, réitère ses accusations et finira par les rétracter

définitivement. Clovis, de son côté, va les maintenir jusqu'au bout. Il est le seul dans cette position. Le reste de la nombreuse famille du patriarche fait bloc autour de lui. Le vieux Dominici est jugé à Digne, au mois de novembre 1954. De brillantes personnalités sont présentes, dont Jean Giono, venu de Manosque. Gaston nie toujours. À la barre se déroulent des scènes poignantes, notamment celle où l'accusé demande à Gustave de dire ce qu'il faisait « dehors dans la luzerne » et avec qui il était durant la nuit tragique.

Duel à la barre

Tout le monde comprend que le patriarche Dominici met ici en cause son fils et Roger Perrin, son petit-fils. Mais il n'apporte pas d'autre précision. Tout en prétendant que le père est innocent, Gustave rejette la moindre participation à l'affaire. Gaston est condamné à mort. Lui qui croyait s'en tirer par un acquittement se trouve face à la guillotine. Il décide de faire des révélations, d'ailleurs imprécises, mettant à nouveau en cause son fils et son petit-fils. Deux as de la police

judiciaire, Chenevier et Gillard, vont reprendre l'enquête durant plusieurs mois, vont « gratter », éplucher, mais ne parviendront à aucun résultat. La version d'un Gustave ayant tué les parents, suivie de l'assassinat d'Elizabeth par Gaston, ne convainc pas le juge d'instruction Carrias, qui clôt l'affaire par une ordonnance de non-lieu en 1956. Depuis, de multiples livres, reportages et articles de presse ont raconté cette histoire faite de personnages hauts en couleur, à commencer par Gaston Dominici, cet homme du XIX^e siècle, autoritaire, dépeint comme violent mais aussi rusé, et même capable d'humour. Gracié par René Coty, il est libéré en 1960 par de Gaulle. Gaston Dominici était-il innocent, comme veulent nous le faire croire Jean Gabin ou Michel Serrault ? Je ne le pense pas. Ce dont je suis certain, c'est que le ou les criminels sont venus de la Grand'Terre. Imaginez, cher lecteur, que la famille Dominici au complet soit étrangère à l'affaire et que les

crimes aient été commis par un ou des tueurs inconnus. Ils auraient trouvé le moyen, plus tard, de s'entr'accuser, père contre fils, fils contre père, Clovis venant se joindre à son frère Gustave ? Nous serions dans une maison de fous !

Mais alors qui a fait quoi ?

Plusieurs tueurs ?

Difficile de répondre à cette question. Pour s'approcher de la vérité, il faut aller au cœur de l'affaire Dominici, dans sa partie la plus odieuse : la mort de la jeune Elizabeth. Elle n'a pu être tuée par balles parce que le chargeur de la carabine ne contenait plus de cartouches. Elle a été certainement transportée, inanimée,

jusqu'au lieu de son sacrifice, où elle a été frappée, au moins à deux reprises et avec application, par « un homme très robuste ».

Je crois surtout qu'elle est morte pour une raison évidente : il fallait l'empêcher de parler, de dire ce qu'elle avait vu, qui elle avait vu, lorsque Jack et Anne ont été abattus. Plusieurs éléments me convainquent du fait que la mort d'Elizabeth n'est pas l'œuvre d'un tueur isolé mais que deux hommes au moins, et peut-être trois, ont participé à cette horrible besogne. Si de tels faits avaient été retenus par la justice, on peut être certain que « la Veuve » se serait dressée au bout du chemin pour tous les participants. Perspective de nature à empêcher les différents protagonistes d'aller au bout de leurs accusations réciproques, tous se cantonnant dans une prudente réserve et en « embrouillant » la justice. Aujourd'hui, une personne connaît la vérité : Yvette Dominici, qui était à la Grand'Terre durant la nuit d'horreur et qui n'a pu ignorer les faits. Quant à Gaston Dominici, il a été condamné sur la base de crimes graves, mais édulcorés, si on les rapporte à ce que je crois être la véritable fin d'Elizabeth Drummond. ♦



Affaire Dominici, la contre-enquête, de Jean-Louis Vincent (Vendémiaire, 670 p., 25 euros)



JACQUES LANGER/PARIS MATCH/SCOOP

Dernier témoin À 91 ans, Yvette Dominici (ici en 1990), l'épouse de Gustave, est le seul membre de la famille encore en vie à connaître la vérité. Parlera-t-elle avant sa disparition ? Rien n'est moins sûr.

Un juge abattu à Chicago-sur-Rhône

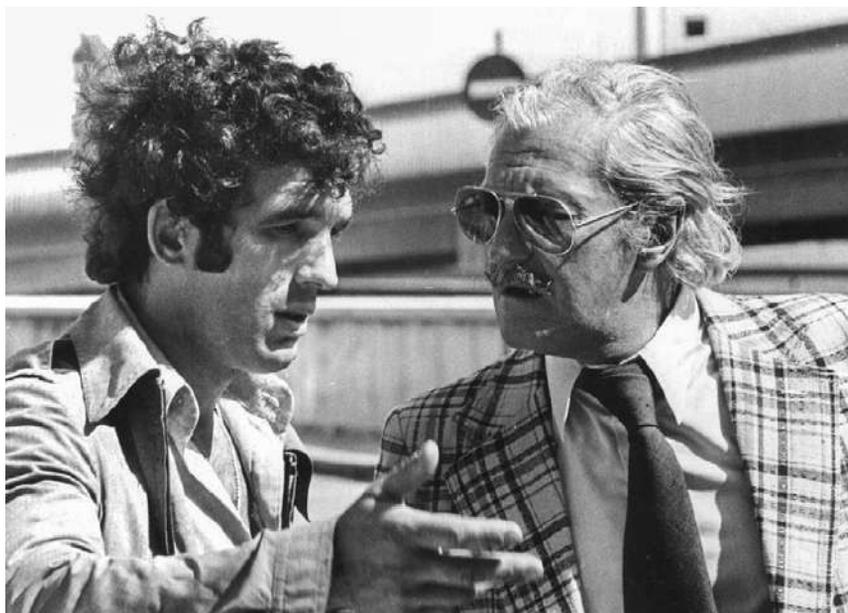
Assassiner un juge ! Depuis la période trouble de la Libération, personne n'avait osé. Le 3 juillet 1975, à Lyon, le plus atypique des magistrats français tombe sous les balles d'un commando venu lui régler son compte. François Renaud voulait mettre les hors-la-loi à l'ombre, ils l'ont mis hors la vie.

PAR MATTHIEU FRACHON

Cette nuit-là, François Renaud traverse Lyon au volant de sa BMW 2002 beige, il roule vite, comme à son habitude. Il est 2h30 du matin, la conduite «à la lyonnaise» est de rigueur. À ses côtés se trouve Geneviève, sa compagne. Ils ont dîné chez des amis, la soirée était gaie, la conversation enjouée dans un bel appartement sur les quais du Rhône. C'est jeudi, il arrivera au Palais un peu plus tard, voilà tout. La montée de l'Observance est là, dans le 9^e arrondissement de Lyon, à proximité de la basilique de Fourvière. À moins de 100 mètres de son immeuble, François Renaud trouve une place. Les portières claquent, le couple se dirige vers le numéro 89, un retour normal de soirée, tardif. Une Audi 80 remonte la pente jusqu'à leur hauteur et ralentit, à son bord des hommes cagoulés, la vitre se baisse, deux coups de feu retentissent.

Des années de sang

Le juge a compris et a reculé, il n'est pas touché, la voiture cale, il entraîne sa compagne et fuit les tueurs en dévalant la pente. L'Audi recule, le couple se cache derrière une Volkswagen Coccinelle

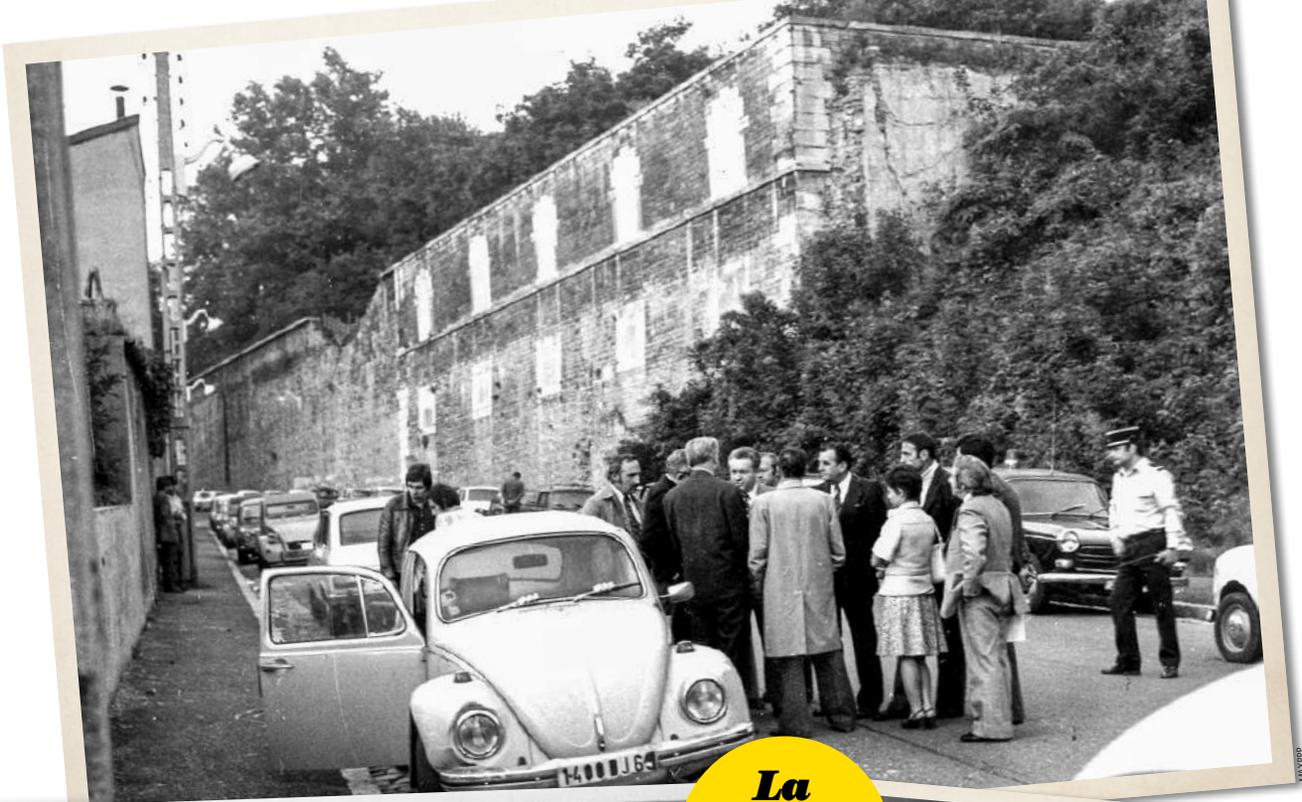


À carreau Ancien résistant, le flamboyant juge François Renaud (à dr.) entend nettoyer Lyon de sa délinquance. Une action déterminée, qui menace truands et hommes de main du SAC gaulliste.

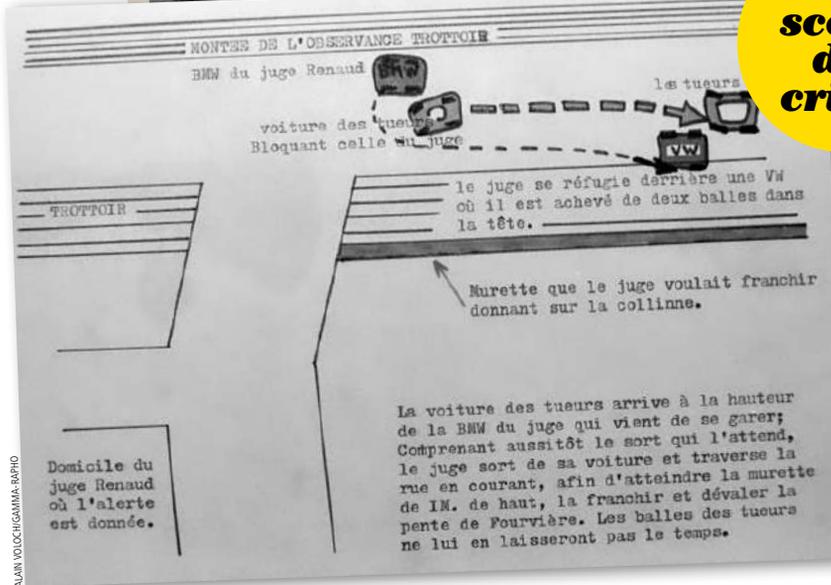
nelle blanche. Posément, l'un des tueurs descend, contourne la «Cox», François Renaud fait rempart de son corps pour protéger Geneviève. L'homme tire deux fois, le juge tombe à terre. Du pied, le tueur retourne le corps et finit le travail de trois balles dans la tête. L'Audi redémarre et s'éloigne. Puis ce sont les sirènes d'une ambulance et des voitures de police, Geneviève et Francis,

le fils du juge, qui espèrent le miracle qui n'aura pas lieu.

Qui a osé ? Depuis la Libération, dans des circonstances que l'Histoire a dictées, jamais un magistrat n'avait été assassiné. Cette année 1975 est marquée du sceau de l'ultra-violence, n'en déplaise aux adeptes du «bon vieux temps» : six jours auparavant, deux inspecteurs de la Direction de surveil-



La scène du crime



Mystère En pleine nuit, le magistrat et sa compagne tombent dans un guet-apens au pied de leur domicile. Le juge sera abattu alors qu'il tentait de fuir derrière le véhicule blanc (ci-dessus). Vengeance de voyous ou meurtre politique ? L'affaire se clôturera, en 1992, par un non-lieu...

lance du territoire ont été abattus par le terroriste Carlos; le 28 février, une fusillade a opposé l'Antigang et la bande des Zemmour dans le bar Le Thélème, à Paris; en janvier s'est déroulée une prise d'otages à Roissy... Terrifiantes années 1970, années de feu, de terreur où tous les «ismes» sont en roue libre: grand banditisme, terrorisme, extrémisme... Mais qui est ce juge que l'on vient d'exécuter? François Renaud est né le 5 mars 1923 au Tonkin, son père est médecin colonial, la famille est originaire de Bourgogne. Il a 20 ans et fait ses études à Lyon lorsque le Service du

travail obligatoire le requiert en 1943, il file aussitôt dans le maquis. Résistant, puis engagé dans l'armée d'Alsace, il reçoit la médaille militaire et la croix de guerre.

Voilà « le Shérif » !

Le démon du judiciaire le conduit à la magistrature en 1953. Il devient juge aux affaires coloniales et parcourt l'Afrique durant dix ans. En 1966, lorsqu'il revient à Lyon, François Renaud est nommé juge d'instruction en 1971. Voilà pour le dossier administratif. Abordons mainte-

nant la personnalité de cet homme. Au physique il porte une belle moustache en croc, aime les vestes à carreaux anglaises et fume des cigares qui empestent son bureau. François Renaud est engagé dans le Syndicat de la magistrature, classé à gauche. Il a une haute idée de son métier, déteste les voyous et la corruption. Ses méthodes lui valent le surnom de «Shérif». Il sort le soir, fréquente les établissements de nuit aux heures où Lyon tombe le masque de la ville froide. La capitale des Gaules, autre élément central de cette affaire, mérite quelques phrases. C'est la >>>

ALAIN VOLCHIGAMMA-RAPHO

REUTERS

AFP



Bande désorganisée De 1967 à 1977, la bande des Lyonnais multiplie les hold-up audacieux dans toute la France. Le juge Renaud a la charge de résoudre celui de Strasbourg (butin : 11 millions de francs). Mission qu'il mène rondement, par des méthodes parfois peu orthodoxes qui lui valent de sérieuses inimitiés dans le milieu.

» cité des deux collines et des places. À Lyon, il y a la « colline qui prie », Fourvière, « celle qui travaille », le quartier ouvrier de la Croix-Rousse et les « places qui encaissent », où vivent les grands bourgeois. Mais Lyon, dans ces années-là, est surnommée « Chicago ». Le grand banditisme en a fait un bastion. Les bandes se forment au gré des coups, les Gitans sédentarisés frayent avec les Arméniens. Les aînés, les patrons sont issus de la Résistance, ils fréquentent les clubs chics de la ville et font des affaires avec les grandes fortunes et les politiques. Mais tout se passe dans le feutré, le discret.

Pour les voyous, la ville de Lyon est idéale : un carrefour autoroutier, la proximité des frontières suisse et italienne, la montagne pour se mettre au vert et un solide réseau de voyoucrates de haut vol.

L'une des figures du milieu lyonnais s'appelle Jean Schnaebélé, un ancien résistant qui a connu le juge Renaud dans les années d'occupation. Les deux hommes se croisent lorsque le magistrat revient à Lyon :

« Salut, Jean. Que deviens-tu ?

– Salut, François. Je suis devenu le plus grand truand de Lyon. Et toi ?

– Je suis le plus grand juge de Lyon. » Schnaebélé serre les dents et tourne le dos. À Lyon tout se croise, on fait des affaires et puis chacun chez soi, pas de mélange. L'ombre du SAC (Service d'action civique) plane au-dessus de la ville. Le SAC, cette police parallèle dont les membres arborent une carte tricolore, au service du pouvoir gaulliste, du parti majoritaire, l'UDR. Ses membres rendent des services : protections, intimidations, coups tordus, recherches de renseignements. En échange, ils sont protégés.

« On aura ta peau ! »

C'est dans ce contexte qu'intervient le gang des Lyonnais. Sous la direction d'Edmond Vidal, le groupe commet plusieurs hold-up selon une technique bien rodée. Des coups loin de Lyon, un retour discret, une mise au vert avant de repartir pour un nouveau vol. Le 30 juin 1971, l'hôtel des Postes de Strasbourg est braqué. Le butin s'élève à 11 millions de francs (l'équivalent

de 1,8 million d'euros) ! Le dossier est confié au juge Renaud, qui va resserrer l'étau autour de Vidal. Le juge est détesté par les voyous pour son inflexibilité et ses méthodes. Pour faire pression sur les caïds, il n'hésite pas à faire incarcérer leurs femmes. Lorsque l'avocat du SAC lui rend visite pour le mettre en garde, il le met dehors. Car le juge pense que l'argent du hold-up de Strasbourg a atterri dans la caisse d'un parti politique : l'UDR [qui deviendra le RPR un an plus tard]. Le gang des Lyonnais tombe, Monmon et ses complices sont arrêtés. Lors d'une mutinerie, les détenus montent sur le toit de la prison Saint-Paul et hurlent « Renaud, salaud, on aura ta peau ! » Alors, lorsque Renaud est abattu, la surprise n'est pas de mise. Le dossier s'enlise, les juges se succèdent, les rumeurs aussi. Le SAC aurait-il commandité l'assassinat au nom du parti gaulliste parce que le juge avait fait du hold-up de Strasbourg un dossier prioritaire ? De sa cellule, Vidal a-t-il ordonné l'exécution du magistrat par vengeance ? En 1992, le juge Georges Fenech classe l'affaire et prononce un non-lieu... ♦

LES FILMS D'ICI - SÉBASTIEN ONOMO
PRÉSENTENT



73^e Festival
International
du Film de Berlin
Panorama
Film d'ouverture



LA SIRÈNE

UN FILM DE SEPIDEH FARSI

SCÉNARIO JAVAD DJAVAHERY CRÉATION GRAPHIQUE ZAVEN NAJJAR MUSIQUE ORIGINALE ERIK TRUFFAZ

AVEC LES VOIX DE MINA KAVANI ET HAMIDREZA DJAVDAN AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE PARVIZ SAYYAD

Historia
Le 1^{er} film magazine d'Info.org

AU CINÉMA LE 28 JUIN

Le Point



La victime



Robert Boulin, mort en eaux troubles

En 1979, c'est l'homme qui monte chez les gaullistes. Mais un scandale immobilier semble précipiter son suicide. Des faits troublants demeurent pourtant : et si l'homme politique, près de révéler une affaire de fausses factures touchant le RPR, avait été éliminé par des barbouzes du parti ?

PAR BERNARD NICOLAS

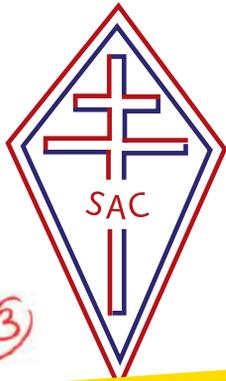
Le nom de Robert Boulin (1920-1979) reste associé à la période la plus noire de la V^e République, celle où se côtoient hommes politiques et truands. Quarante-quatre ans plus tard, on ne connaît toujours pas les conditions exactes de la mort du ministre du Travail de Valéry Giscard d'Estaing : alors que la justice est restée arc-boutée sur la thèse du suicide, de nombreux éléments permettent d'affirmer que Robert Boulin a été tué. C'est à 9h34, le 30 octobre 1979, que tombe sur les télésécriseurs l'information suivante : « Robert Boulin est mort. » Au sein du monde politique, la nouvelle du décès du ministre provoque la stupeur. Le corps de Robert

Boulin est découvert à 8h40, flottant dans les 60 centimètres d'eau d'un étang à quelques kilomètres de Montfort-l'Amaury. Sur la berge, la voiture du ministre, un bristol posé sur le tableau de bord, sur lequel est écrit un mot d'adieu.

Barbituriques et silence politique

Alors que le corps est toujours sur place, la version du suicide est diffusée dans les médias. Le journal de 13 heures d'Antenne 2 fait part des informations glanées : « Monsieur Boulin se serait bourré de barbituriques, il aurait pénétré dans l'eau, avant de tomber, asphyxié, dans 60 centimètres d'eau. » Pour appuyer

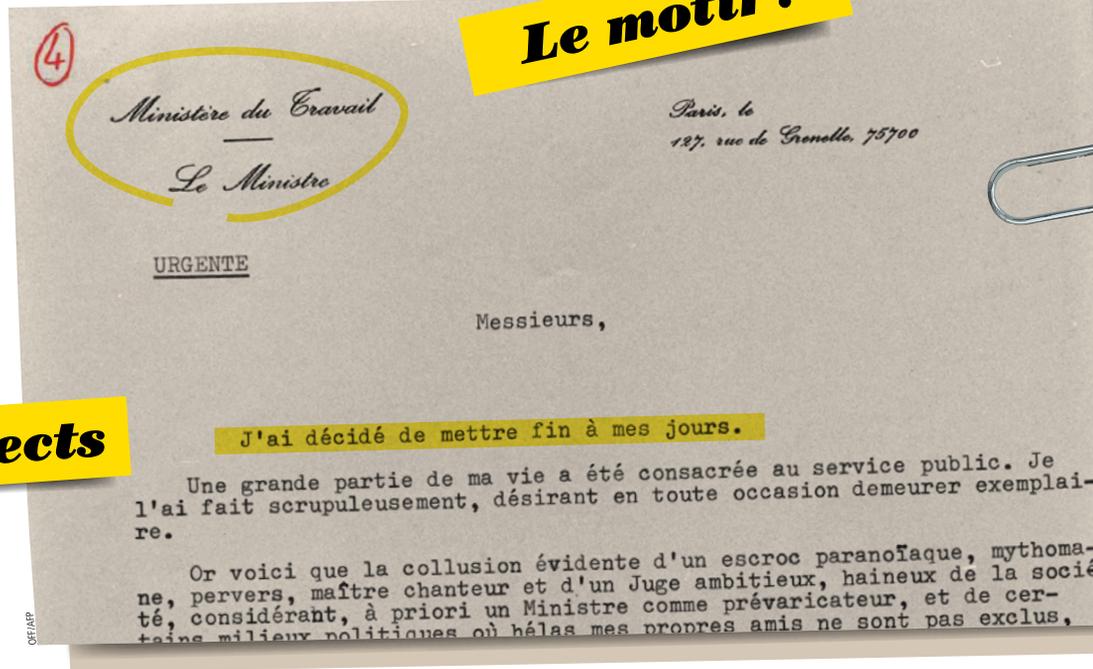
cette thèse du suicide, la presse fait état de plusieurs courriers identiques que Robert Boulin a adressés à des personnalités, dans lesquels il dit vouloir se donner la mort. Avant même l'autopsie, cette version du suicide est reprise par tous les médias. Les premiers doutes sont cependant exprimés par les députés socialistes, qui interpellent le gouvernement par la voix de Laurent Fabius : « Êtes-vous prêts à faire la vérité sur cette affaire ? Qui nous garantit qu'elle ne sera pas encore une fois étouffée ? – Le gouvernement veut et souhaite la vérité, et elle apparaîtra », lui répond le Premier ministre, Raymond Barre. Interrogé à son tour, le président Giscard d'Estaing est tout aussi affirmatif : « Je tiens à vous dire que les >>>



Les suspects



Le motif?



- 1** Ministre du Travail, Robert Boulin semble promis au poste de Premier ministre. L'ascension de ce membre du RPR pourrait cependant fragiliser les ambitions politiques de Jacques Chirac (*lire p. 70*).
- 2** Le politique est découvert noyé dans un étang de la forêt de Rambouillet, quelques jours après qu'un scandale immobilier l'a mis en cause. Mais l'enquête sur place prend une étrange tournure.

- 3** Le Service d'action civique, association de soutien au Général, s'occupe secrètement des actions violentes. Il aurait pu, pour le compte du RPR, tremper dans la disparition de Boulin (*lire l'encadré p. 72*).
- 4** Des lettres signées par le ministre, le jour de son décès, semblent accrédiéter la thèse du suicide, lié au scandale de Ramatuelle. Le problème ? Toutes semblent avoir été « retravaillées ».

Une autopsie bâclée à dessein

L'autopsie du corps de Robert Boulin est un modèle du genre: rien n'a été fait dans les règles. Quand cet examen médico-légal, fondamental dans une enquête, est volontairement bâclé, on peut affirmer que les premiers éléments constitutifs d'une affaire d'État sont réunis ! Premier manquement, les légistes de l'Institut médico-légal de Paris ne touchent pas au crâne, à la demande du procureur de la République; la famille l'aurait exigé... ce qui est réfuté par Colette, la veuve de Robert Boulin, ainsi que par sa fille et son fils. Contrairement à l'usage, un substitut du procureur fait le déplacement dans la salle d'autopsie, et intervient: « Non, pas la tête, la famille s'y oppose ! » En réalité, c'est Marcel Cats, chef de cabinet de Robert Boulin, affirmant parler au nom de la famille, qui interdit que l'on touche au crâne.

Une autre vérification, indispensable pour prouver la noyade, eût été de vérifier si l'eau de l'étang Rompu était entrée dans les poumons du ministre. La recherche des diatomées, ces algues microscopiques que l'on trouve dans les milieux aquatiques, n'aura pas lieu, et de toute façon les viscères prélevés sur le corps du ministre puis placés dans des bocaux... vont disparaître ! Mais il reste un élément essentiel pour démontrer que Robert Boulin n'est pas mort par noyade dans cet étang: il s'agit des lividités cadavériques.



Convaincue de l'assassinat de son père, Fabienne Boulin-Burgeat (ici avec son mari en 2015) exhibe les photos de l'autopsie du corps de la victime, qui témoignent d'incohérences et fragilisent la thèse du suicide.

Lorsque le cœur cesse de battre, le sang afflue vers les parties basses du corps et se fixe, après quelques heures, sous forme de marbrures. Dans le cas de Robert Boulin, les lividités cadavériques sont fixées dans le dos selon les légistes. Or il est retrouvé le ventre positionné vers le sol. Ce qui prouve bien que le corps a été déplacé. Robert Boulin n'est donc pas mort dans cet étang: il a été assassiné. Ce fait, incontestable, ne sera pourtant pas pris en compte et la thèse du suicide pourra perdurer. B. N.

À qui profite la calomnie ?

La presse accuse le ministre du Travail d'avoir illégalement acheté un terrain dans le Var, à Ramatuelle. Le gaulliste historique voit rouge et réplique en menaçant sa famille politique.

Quelques semaines, avant la mort de Robert Boulin, des articles de presse évoquant l'achat prétendument « frauduleux » d'un terrain à Ramatuelle (Var) par le ministre sont publiés dans *Le Canard enchaîné*, *Le Monde* et dans le journal d'extrême droite *Minute*. Robert Boulin a acheté ce terrain pour y construire une résidence secondaire, alors qu'il avait déjà été vendu à une autre personne. Attaqué de toute part, le ministre aurait décidé de mettre fin à ses jours. Un courrier qu'il a envoyé à diverses personnes en serait la preuve. En réalité, plusieurs témoins affirment que Robert Boulin n'était pas prêt à se laisser faire et que son écriture a été imitée : le ministre sait qui a orchestré cette campagne de presse calomnieuse. Ce coup bas vient de son propre parti, le RPR.

Ancien résistant, avocat, député et maire de Libourne, Robert Boulin est ce que l'on appelle un « gaulliste historique » ; aussi a-t-il connu tous les ministères durant quinze ans, sous de Gaulle, Pompidou et Giscard d'Estaing. Il connaît les secrets bien gardés de la République. Selon le journaliste James Sarrazin, qui a longtemps travaillé sur cette affaire, « elle représente la part d'ombre de la V^e République et c'est aussi une période qui marque le crépuscule du gaullisme originel, celui de 1958, pur et dur, mais devenu plus dur que pur ». Interrogé au *Club de la presse* d'Europe 1, une semaine avant sa mort, Robert Boulin se défend avec véhémence sur l'achat de Ramatuelle et conclut par ces mots : « Je suis transparent dans cette affaire et plus que vous ne le croyez, parce qu'il y a des choses que je ne peux pas dire ici. » Pour ses proches, pour ses collabora-



Démolition La presse, tous bords confondus, implique Boulin dans une vilaine affaire. Une boule puante orchestrée par son propre parti ?

teurs, Robert Boulin signe ce jour-là son arrêt de mort. Pourquoi ses amis du RPR ont-ils tenté de discréditer le ministre du Travail ? Il faut rappeler que Jacques Chirac a pris le pouvoir au sein du parti gaulliste au grand dam des « historiques », dont fait partie Boulin. Depuis que Chirac a démissionné avec fracas, en 1976, de son poste de Premier ministre, il est en guerre ouverte avec VGE. Quand Giscard laisse entendre que Robert Boulin ferait un très bon Premier ministre, en remplacement de Raymond Barre, de

plus en plus impopulaire, le sang des chiraquiens ne fait qu'un tour ! Pour eux, le camoufflet serait insupportable ; il faut donc absolument éviter que Boulin soit nommé à Matignon. C'est ainsi qu'une campagne de presse va être imaginée. Mais Robert Boulin refuse de se soumettre et menace de révéler des secrets inavouables au sein de son parti. L'aurait-il fait ? Ses ennemis n'ont pas pris le risque et ont ordonné son élimination. Quelques années avant sa mort en mars 2022, Bernard Pons, un proche de Jacques Chirac, le reconnaîtra en parlant d'« assassinat, il faut le reconnaître, même si ça devait atteindre notre famille politique ». ♦ B. N.

» Français connaîtront la vérité. » Les promesses n'engageant que ceux qui y croient, elles ne seront pas tenues: aujourd'hui encore, la justice n'a pas varié et reste sur la version d'un suicide, auquel plus personne ne donne le moindre crédit!

À l'Assemblée nationale, devant des députés debout en hommage à Robert Boulin, Jacques Chaban-Delmas, ami du ministre, prononce le mot « assassinat ». Mais, dans la classe politique, c'est le silence qui s'impose, y compris au conseil des ministres de ce 30 octobre 1979. Monique Pelletier, qui détient alors le portefeuille de la Condition féminine, se souvient: « Nous voyons la chaise vide, occupée en général par Robert Boulin, mais rien ne se passe. On continue comme si de rien n'était. Valéry Giscard d'Estaing interrompt quelques minutes le conseil quand un huissier lui remet un pli. Après l'avoir lu, il s'adresse aux ministres: "Votre collègue Robert Boulin est mort. Il s'est suicidé hier soir." » Au grand étonnement de Monique Pelletier, le conseil des ministres reprend son ordre du jour.

Ecchymoses et hématomes

Comme s'il fallait minimiser la portée politique de la mort de Boulin, les ministres sont invités à ne pas se rendre à ses obsèques. À l'évidence, le choix du gouvernement a été d'inscrire son décès dans la rubrique « faits divers » plutôt que d'en faire un événement politique. Une foule immense accompagne le cercueil. Seul Raymond Barre et Christian Bonnet, ministre de l'Intérieur, sont présents. Ni Giscard ni Chirac – pourtant président du RPR, le parti de Robert Boulin – n'ont fait le déplacement. Un signe fort. Après les obsèques, Chaban-Delmas retrouve la famille Boulin et prononce cette phrase: « Si vous avez des dossiers, donnez-les-moi, et je lâche mes chiens. Si vous n'avez rien, je ne pourrai rien faire car je ne pèserai pas plus lourd que Robert. Ces gens-là sont dangereux. »



Quatre jours avant sa mort, Robert Boulin est aux côtés de Giscard et de Chirac. Ce dernier, qui ne faisait pas l'unanimité parmi les gaullistes, aurait pu voir dans l'ascension du ministre un concurrent gênant...

« Faites-le taire ! »

Qui a ordonné l'élimination physique de Robert Boulin et qui a exécuté cet ordre? La question reste hélas sans réponse. Quelques éléments permettent pourtant de progresser vers la vérité. Peu avant sa mort, Robert Boulin ne cache pas sa crainte d'être éliminé: « Le Grand veut ma peau », lance-t-il à Bernard Fonfrède, l'un de ses attachés parlementaires à Libourne. Il sait que le coup viendra de sa propre famille politique, le RPR. Un autre témoin, un hôtelier de Libourne, surprend une conversation téléphonique entre Boulin et le ministre de la Justice, Alain Peyrefitte, qui met en garde son collègue: « Robert, abandonne ton projet, Le Grand est furieux ! » Selon des sources fiables, « Le Grand » est le surnom donné à Jacques Chirac au sein du RPR. Quelques jours avant la mort du ministre, Jean Lalande, son beau-frère, reçoit les confidences d'un homme chargé des écoutes téléphoniques en Gironde: « Dites à votre beau-frère qu'il a un contrat sur la tête et ce sera mardi prochain. » Jean Lalande avertit Boulin, qui lui répond: « Je sais, ils veulent m'assassiner. » Le 29 octobre dans l'après-midi, veille de la découverte du corps, dans une rue étroite de Montfort-l'Amaury, un témoin croise la voiture de Robert Boulin. Mais le ministre n'est pas au volant. Il est assis côté passager et, entre le conducteur et le ministre, on aperçoit un deuxième homme, assis à l'arrière. Selon les légistes, la mort du ministre du Travail serait intervenue peu de temps après. B. N.

L'enquête des policiers du SRPJ de Versailles est rapidement expédiée et la conclusion, sans nuance: Robert Boulin s'est suicidé. Mais rien ne colle dans cette enquête. Un médecin du SAMU se rappelle avoir vu le corps à sept mètres de la berge, flottant avec le visage aux deux tiers hors de l'eau, ce qui est incompatible avec

une noyade. Ce qui frappa ce médecin, c'était ce visage bouffi, traumatisé par les ecchymoses et les hématomes. Un pompier, voyant le corps recroquevillé, fera, lui, cette réflexion: « On dirait qu'il sort d'une malle. » Pour le médecin du SAMU, comme pour tous ceux qui ont assisté à la sortie du corps de Robert Boulin, il ne fait aucun »

»» doute que cet homme ne s'est pas noyé, mais qu'il a été frappé à mort. Un pompier-plongeur fera également part de ses réserves quant à la version officielle de la noyade : « Quand on l'a sorti, on l'a mis sur la berge et on a remarqué que ses chaussures n'étaient pas pleines de boue. Alors que le fond de l'étang est plein de vase, et que les chaussons des plongeurs en étaient couverts. Quand on a fait la remarque, un type en civil nous a dit : "Vous n'en tenez pas compte. Ça ne vous regarde pas." » Un autre témoin, le colonel de gendarmerie Jean Pépin, arrivé l'un des premiers sur les lieux, remarque des traces de pas qui vont vers l'étang et qui en reviennent. Mais la gendarmerie va être dessaisie très rapidement par le procureur général de la cour d'appel de Versailles. Quand le colonel Pépin évoque ces traces de pas avec les policiers du SRPJ, il a l'impression que ça ne les intéresse pas. Pourquoi les gendarmes ont-ils été dessaisis ? C'est la question que nous avons posée au colonel, et celui-ci nous a répondu du tac au tac : « Ils se sont dit "Ces cons de

gendarmes sont capables de découvrir la vérité." » Quant aux pompiers, leur hiérarchie leur demande de garder le silence sur ce qu'ils ont vu ce matin-là.

L'État assigné pour « faute lourde »

La famille du ministre prendra conscience du mensonge d'État quatre ans après la découverte du corps. Des photos en couleurs prises durant l'autopsie, et qui étaient restées cachées, montrent un visage tuméfié. Avec des traces de coups, incompatibles avec une noyade : « Comme un boxeur qui aurait perdu son combat », ajoute un ami du ministre qui a pu consulter les clichés. En 1983, la famille Boulin dépose plainte pour homicide volontaire. Interrogée pour savoir si cette démarche n'est pas un peu trop tardive et dérisoire, Colette Boulin, la veuve du ministre, répond : « Je pense qu'il dormira en paix le jour où je dormirai en paix. » Le corps de Robert Boulin est exhumé et une nouvelle autopsie, ordonnée. Elle va révéler deux frac-

tures à la face qui, d'après les légistes de l'hôpital Pellegrin de Bordeaux, se sont produites du « vivant de Robert Boulin ». Les trois experts qui ont procédé à cette autopsie sont unanimes : Robert Boulin ne s'est pas suicidé ! Largement discrédités, les policiers de la PJ de Versailles expliquent depuis quarante-quatre ans que la tête de Robert Boulin a heurté un rocher lorsque les pompiers ont sorti le corps de l'étang Rompu. Version oiseuse : il n'y a aucun rocher dans l'étang ou autour !

Depuis 1979, la famille de Robert Boulin attend que la justice reconnaisse l'assassinat du ministre. Fabienne Boulin-Burgeat, la fille de Robert Boulin a déposé une nouvelle plainte en 2015 pour « arrestation, enlèvement et séquestration suivis de mort ou assassinat ». En 2021, elle a assigné l'État français pour « faute lourde ». Une instruction est en cours au tribunal de Versailles. L'avocate de la famille a fait des demandes d'actes, mais il semble bien que la justice n'ait toujours pas l'intention de faire la lumière sur la mort de Robert Boulin... ♦

Louis-Bruno Chalret, magistrat et chef de bande ?

L'affaire Boulin est aussi une opération d'intoxication visant à faire passer un assassinat pour un suicide. Une opération si mal ficelée que l'on en parle encore ! Pour l'opinion publique, c'est à 8 h 45, le 30 octobre 1979, que le corps du ministre est découvert. En réalité, le Premier ministre, Raymond Barre, et le ministre de l'Intérieur, Christian Bonnet, sont informés dès 3 heures du matin que le corps de Robert Boulin a été découvert.

Les recherches officielles pour « retrouver une haute personnalité qui a manifesté son intention de mettre fin à ses jours » sont lancées à 6 h 25. Que s'est-il passé entre 3 heures et 8 h 45 ? Un homme aurait pu répondre à la question, puisque c'est lui qui a assuré la mise en scène autour de l'étang Rompu. Son nom : Louis-Bruno Chalret (photo), procureur général à la cour d'appel de Versailles.



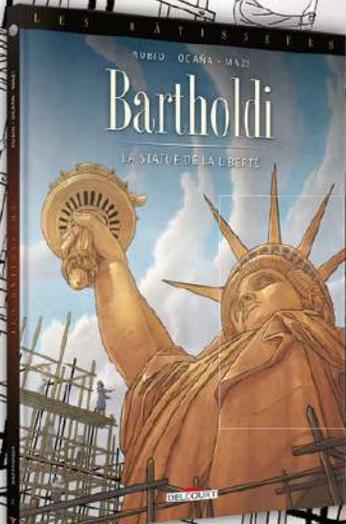
Il est proche du RPR et du Service d'action civique (SAC), le service d'ordre du parti gaulliste. Le SAC, impliqué dans tous les mauvais coups, regroupe des militants sincères et des voyous à la gâchette facile. Et, depuis les années 1960, Chalret est bien connu des services de police pour sa bienveillance à l'égard des truands... La nuit précédant la découverte du corps de Robert Boulin, le procureur général est réveillé à 2 heures du matin et c'est lui qui

alerte Raymond Barre et Christian Bonnet une heure plus tard. À une amie proche du RPR qu'il réveille vers 2 h 30, il confie qu'il va se rendre sur place avec des hommes sûrs. Le procureur général Chalret n'a jamais été entendu dans le cadre de la procédure ; il est resté discret jusqu'à la fin de sa vie, en 1993. Il meurt dans un accident de voiture – il se serait endormi au volant. B. N.

RUBIO - OCAÑA - MAZI

Bartholdi

LA STATUE DE LA LIBERTÉ



1865, UN PROJET IMPOSSIBLE :
CONSTRUIRE LA PLUS HAUTE STATUE DU MONDE.

AU RAYON BD

DELACOURT

© 2023, Groupe Delcourt

Appel Pietro Orlandi, le frère de la disparue, continue de réclamer justice. Il manifeste ici place Saint-Pierre, le 22 juin 2018.



PACIFIC PRESS MEDIA PRODUCTION / CORBIS OUTLINE / STOCK PHOTO

Avis de recherche au Vatican

Une adolescente, Emanuela Orlandi, citoyenne du Saint-Siège, disparaît dans les rues de Rome en 1983. On ne la reverra jamais. Depuis, l'affaire embarrasse le Vatican et les papes successifs...

PAR GUILLAUME MALAURIE

Emanuela Orlandi a 15 ans lorsqu'elle se volatilise le 22 juin 1983 en plein cœur de Rome. L'affaire devient instantanément un feuilleton politico-financier. Au bout du compte : zéro cadavre, trop de suspects et deux ou trois scénarios pour partie crédibles, mais dont aucun n'est concluant. Tous ont cependant un tronc commun : le Saint-Siège. C'est la thèse accusatoire de *Vatican Girl*, la formidable mini-série Netflix de 2022.

Une thèse qui sent le sexe, les dollars sales et l'encens. Mais seulement une thèse. Suffisamment embarrassante cependant pour que le 10 janvier dernier une enquête soit ouverte à l'intérieur du Vatican par la théocratie catholique – pour la première fois depuis quarante ans. Le pape François saisissait le tout nouveau magistrat procureur de la Cité éternelle : Alessandro Diddi. Une victoire pour le frère d'Emanuela, Pietro Orlandi, qui a remonté toutes les pistes, y a cru à chaque fois, a déchanté à chaque fois et s'accroche à son ultime certitude : « J'ai toujours été convaincu que les trois papes – Jean Paul II, Benoît XVI et François – savent. » Pietro



La foi et la loi Alessandro Diddi, « promoteur de justice au Saint-Siège », vient d'ouvrir une enquête en janvier dernier sur la disparition de la jeune fille, qui serait aujourd'hui âgée de 55 ans.

a d'ailleurs été entendu huit heures par le procureur...

Rembobinons le film. Le 22 juin 1983, Emanuela Orlandi, une lycéenne de 15 ans, fille d'un fonctionnaire à la préfecture du Vatican, qui habite à l'intérieur de l'enceinte du mini-État, sort pour aller à son cours de flûte près de la place Navone. Elle ressortira du cours avec une amie à 19h30. Un agent de police croit l'avoir vue avec le conducteur d'une voiture. On ne

la reverra plus. Le lendemain, le père d'Emanuela, Ercole Orlandi, et son frère Pietro saisissent la police italienne après avoir sillonné Rome toute la nuit. Une fugue ? Une disparition de plus ? Il faut savoir qu'à l'époque, dans la seule Rome, et sur un an et demi, 321 jeunes ont disparu, dont 177 jeunes filles ! La police travaille alors sur la piste d'un maniaque isolé. En 2012, l'exorciste officiel du Vatican, le très baroque père Gabriel Amorth, laissera entendre qu'Emanuela a été abusée au Saint-Siège lors d'une partie fine. « Satan est partout ! » tonne-t-il. Dans la série Netflix aussi : une amie d'Emanuela raconte, pour la première fois, que quelques jours avant sa disparition elle lui avait confié avoir été « importunée par un prélat très proche du pape dans les jardins du Vatican ».

Jean-Paul II trop bien renseigné ?

Ce qui est sûr, c'est que le véritable coup d'envoi de l'affaire Emanuela Orlandi a été donné par Jean-Paul II, le 3 juillet 1983. Du balcon de Saint-Pierre, il présidait à la prière de l'Angélus et, à la surprise générale, lança un appel à « ceux qui sont responsables de la disparition d'Emanuela Orlandi ». Il inaugure donc la thèse de l'enlèvement. Thèse consolidée, deux jours plus tard, avec le premier d'une longue série d'appels téléphoniques exigeant l'échange d'Emanuela contre le Turc Ali Agca, qui avait tenté d'assassiner le pape deux ans plus tôt.

Première question : comment Jean-Paul II peut-il être convaincu avant tout le monde qu'il s'agit d'un enlèvement ? Très simple : il en a été informé le tout premier bien qu'il n'en ait jamais rien dit ! Quand ? Le 23 juin au matin, dans l'avion qui le ramène d'un voyage triomphal en Pologne. C'est sans doute le cardinal secrétaire d'État Agostino Casaroli, son « Premier ministre », qui l'informe d'un coup de fil au Vatican le 22 juin à 20h30, soit quelques heures après la disparition d'Emanuela. >>>

»» L'interlocuteur laissera son message à la salle de presse: «C'est un enlèvement.» Seconde interrogation: pour quoi *Papa Wojtyla* prend-il aussitôt au sérieux ce message? Pourquoi comprend-il, tout de suite, que c'est lui qui est visé? Première réponse: il connaît les menaces qui continuent de peser sur lui. De sa prison, son assassin, Ali Agca, précise à la police, le 8 juillet, que les officines bulgares, dépendantes du KGB, ont bien préparé l'attentat du 13 mai 1981. Obtenir la libération d'Agca pourrait donc permettre de le faire taire rapidement...

L'argent détourné de la mafia romaine

La seconde explication est plus tortueuse. Plus crédible aussi. Les révélations se multipliaient sur le rôle joué par la banque Ambrosiano, en faillite en 1982, et par l'Institut pour les œuvres de la religion (la banque du Vatican), qui assuraient, grâce à l'absence de tout contrôle fiscal au Vatican, le blanchiment de l'argent sale apporté par la mafia romaine. Des sommes gigantesques, dont une grande partie – de 300 à 500 millions de dollars – aurait été détournée par le truchement de M^{re} Marcinus (1922-2006), le financier du Vatican, et du «banquier de Dieu», Roberto Calvi, «suicidé» en 1982. Objectif: alimenter, dans l'intérêt supérieur de l'Église, le syndicat polonais Solidarnosc...

Mais aux dépens de la mafia, qui réclamerait donc son butin. À sa manière: forte! Il est même possible que ce ne soit pas Emanuela qui ait été visée, mais une autre jeune fille qui lui ressemblait et habitait le même immeuble: Rafaëlla Gugel, dont le père était l'assistant personnel de Jean Paul II et auparavant collaborateur proche de Marcinus. Une certitude: la mafia ro-

maine a incontestablement réalisé l'enlèvement d'Emanuela, sous la direction du boss Enrico De Pedis, dit Renatino (1954-1990). Anecdote sur le mélange des genres: Renatino repose dans la crypte de la basilique Saint-Apollinaire de Rome, réservée aux hauts prélats! La maîtresse du boss, Sabrina Minardi, expliquera en 2006 avoir pris en charge Emanuela. Avant de mourir, Renatino lui aurait confié qu'Emanuela a été exécutée sur ordre du cardinal Marcinkus et que son corps, enfermé dans un sac, a été jeté dans une bétonnière dans le village de Torvaianica (province de Rome). Sauf qu'une avalanche de «scoops» vont prétendre le contraire. Le juge Ferdinando Imposimato imagine, en 2000, Emanuela recluse dans une communauté musulmane. Agca, en 2006, la voit hébergée au Lichtenstein. En 2016, le journaliste Emiliano Fittipaldi exhibe un document de cinq pages signé par le cardinal Lorenzo Antonetti et recensant les «frais supportés par l'État du Vatican pour les activités liées à la citoyenne Emanuela Orlandi» pendant quatorze ans, jusqu'à sa mort en 1997. Où? Dans une institution catho-

lique, à Londres... Alors où donc serait enterrée Emanuela après le rapatriement de son corps? Dans une tombe «désignée par un ange», suggère une lettre anonyme en 2019. Direction le cimetière Teutonique, à Rome. On retrouve la statue de l'ange. On suit son bras. On creuse, devant les équipes de télé du monde entier... Chou blanc. Forcément, lâche le pape François à la famille en 2013 après la messe: «Emanuela est au ciel!» Comment le sait-il? Silence. Il le répète une seconde fois à Pietro Orlandi.

Souhaitons bon courage au procureur Diddi pour avoir confirmation du Très-Haut et quelques lumières sur le mode opératoire de l'ascension... ♦



Vatican Girl La mini-série de Netflix, conçue comme un thriller haletant, formule une nouvelle hypothèse: des abus sexuels commis par des prélats.

Rembourser la pègre romaine

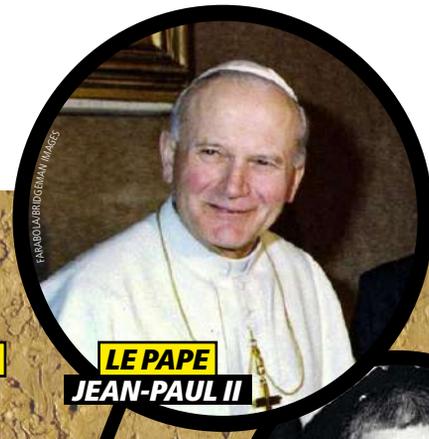
De toutes les hypothèses les plus folles, c'est celle d'une vengeance de la pègre romaine, la Magliana, contre le pape qui est la plus plausible: les mafieux romains sont les kidnappeurs et il est avéré que la mafia faisait transiter des sommes considérables d'argent sale, pour le recycler, via le Vatican, la banque Ambrosiano puis les paradis fiscaux. Or une grande partie du butin aurait été «détournée» par Jean-Paul II et son argentier, M^{re} Marcinus, pour financer le syndicat polonais Solidarnosc. La demande de rançon d'Emanuela aurait donc consisté à rendre à la mafia ce qui appartenait... à la mafia!



Été 2018, l'avocat des Orlandi reçoit une lettre anonyme, qui suggère de «chercher Emanuela là où indique l'ange». Le site est identifié: le cimetière Teutonique (des Allemands et des Flamands), situé en territoire italien mais dont l'entrée est dans l'enceinte vaticane. Un ange désigne deux tombes où furent enterrées deux princesses: Sophie de Hohenlohe, morte en 1836, et Carlotta Federica de Mecklembourg, décédée en 1840. Les restes d'Emanuela s'y trouvent-ils? Non! Les tombes sont vides: il n'y a ni princesses ni Emanuela...



LA MAÎTRESSE DU BOSS
SABRINA MINARDI



LE PAPE
JEAN-PAUL II



LE BOSS DE LA MAFIA
ENRICO DE PEDIS



LA MONNAIE D'ÉCHANGE?
ALI AGCA



LA VICTIME
EMANUELA ORLANDI



LE PAPE
FRANÇOIS



LE JUGE
FERDINANDO IMPOSIMATO



LE BANQUIER DU VATICAN
CARDINAL MARCINKUS

1. Emanuela quitte son domicile à pied par la porte Sainte-Anne.



ROME

Le Tibre

2. Elle prend le bus 64.



4. 17 heures : elle aurait été aperçue en train de discuter dans une voiture avec un homme.

5. 17 h 15 : elle arrive en retard à son cours de flûte.

Conservatoire de musique

6. Elle quitte le cours en avance, accompagnée d'une amie.

7. 19 h 30 : elle laisse monter son amie dans le bus et part de son côté.

3. Elle descend du bus devant l'église Saint-André.

Itinéraire emprunté le 22 juin 1983 par Emanuela Orlandi avant sa disparition



Affaire Grégory : un pays retient son souffle

Morts, suspects et faux pas judiciaires se succèdent tandis que la vérité se dérobe encore aujourd'hui. Mais ce sordide infanticide parle surtout d'une époque...

PAR LAURENCE LACOUR



PHOTO: RILEY REPLICAN/MAKPPP

Un enfant tué. Des corbeaux assassins. La folle vengeance d'un père. Une mère accablée par la rumeur. D'in vraisemblables rebondissements. Une société hystérique... Si, en quarante ans, le dossier Grégory Villemin a généré tout et n'importe quoi, sauf la clé de l'énigme, il a aussi laissé une

forte empreinte dans le tissu politique, social et économique de la France des années 1980.

Ce drame, en 1984, frappa un bastion de la mémoire nationale, la Lorraine, plus précisément les Vosges et le canton de Bruyères, épice ntre de ce fait divers. C'est aussi là qu'en juin 1940 François Mitterrand fut fait prisonnier par les Allemands. Devenu président

de la République, celui-ci suivit avec acuité les errements du dossier Grégory, au point de fustiger devant Robert Badinter « ces jeunes juges [qui] de temps à autre perdent la tête ». Comment le chef de l'État, lui-même avocat, aurait-il pu rester indifférent aux échecs d'une institution judiciaire et policière accumulant les erreurs, les atteintes au secret de l'enquête, les guerres de services, jouant la rumeur plutôt que la preuve et se compromettant avec une presse avide ?

Rivalités politiques

Il en résulta ce que l'on sait, le crime dans le crime quand le père de l'enfant, Jean-Marie Villemin, tua le premier inculpé, son cousin, désigné sans ménagement comme coupable. De cette débâcle sortit, en 1985, la collégialité des juges d'instruction portée par Robert Badinter mais qui, faute de moyens, resta lettre morte. En revanche, en deux ans, fut mise sur pied la police scientifique à la fois de la Police judiciaire et de la Gendarmerie nationale. Des laboratoires nés de ce fiasco et qui, quarante ans plus tard, s'efforcent de faire parler les ADN relevés alors sur les pièces à conviction.

1984 vit aussi l'amorce d'un grand renversement politique. En juin, le Front national emportait 10,5 % des voix aux élections européennes tandis qu'en

Les suspects



BERNARD LAROCHE

Âgé de 29 ans, le cousin de Jean-Marie Villemin est désigné par deux experts en écriture comme l'auteur probable des lettres anonymes. Niant toute implication, il cite sa belle-sœur, Muriel Bolle, 15 ans, comme témoin. Celle-ci confirme d'abord ses dires puis livre sa version des faits : Laroche a enlevé Grégory, en sa présence, avant de le mener dans un endroit d'où il revint seul. Elle relate la même scène, enrichie d'autres détails, au juge Lambert, qui fait interpellé cet ouvrier du textile et l'inculpe d'assassinat. Le lendemain, elle se rétracte et accuse les gendarmes de pressions. Le magistrat libérera l'inculpé trois mois plus tard, sans vraiment expurger cette piste. Menacé mais non protégé, Bernard Laroche est bientôt tué par le père de Grégory, convaincu de sa culpabilité.



CHRISTINE VILLEMIN

La mère de Grégory, âgée de 24 ans, est inculpée d'assassinat en 1985, neuf mois après la mort de son fils et sur fond de procès en sorcellerie. Lui sont opposés : des expertises en écriture ; le témoignage de collègues disant l'avoir vue poster une lettre à Lépanges-sur-Vologne au moment du drame ; et la découverte dans sa maison de bouts de ficelle identiques à celle liant son fils. Aucun de ces éléments ne résistera à un examen approfondi et la collecte des cordelettes fera même l'objet d'une grave suspicion. Christine Villemin défendra avec vigueur son innocence, qui sera finalement établie. On apprendra plus tard qu'elle a pâti, entre autres, du silence et des mensonges de ses voisins ayant croisé Bernard Laroche, et craignant à la fois des représailles et les médias.



JACQUELINE ET MARCEL JACOB

Respectivement oncle et tante paternels de Jean-Marie Villemin, Marcel et Jacqueline Jacob sont interpellés en juin 2017 sur la base de l'analyse intégrale du dossier par le logiciel Anacrim de la Gendarmerie nationale. Le couple a alors 71 et 72 ans. La haine avérée du couple Jacob envers les grands-parents et parents de Grégory, leurs liens avec leur voisin et neveu Bernard Laroche ainsi que des alibis fragiles conduisent à leur mise en examen pour complicité d'assassinat, non-dénonciation de crime et non-assistance à personne en danger. Aux 298 questions que lui posent les enquêteurs, Jacqueline Jacob, désignée comme corbeau oral et écrit, consent une seule réponse : « droit au silence ». Ces mises en examen seront cependant annulées pour fautes de procédure.



MURIEL BOLLE

D'adolescente dépassée par les événements en 1984, Muriel Bolle s'est mue, au fil des enquêtes, en témoin capital finalement mis en examen, en 2017, pour enlèvement de mineur de moins de 15 ans suivi de mort. Un acte bientôt annulé pour vice de procédure. Sa mise en cause découle de sa version livrée aux gendarmes, au juge Lambert puis à différents membres de son entourage (une tante, un cousin et l'infirmière de sa mère) sur sa présence aux côtés de Laroche lors de l'enlèvement de Grégory. Une plainte pour subornation de témoin contre les gendarmes a également établi qu'elle s'était exprimée librement. Un recours au Conseil constitutionnel a aussi permis d'annuler le procès-verbal de sa garde à vue en 1984. Acte sans conséquence, ses aveux étant intervenus avant cette rétention.

HENRIZOSIPA... THIERRY ESCHIBERNARD VISTRARMA/CHESCOOP... DR. CHESTNUTSIPA

juillet les communistes quittaient le gouvernement. Or, par un étonnant concours de circonstances, ces idéologies en pleine mutation se sont imposées dans le dossier Grégory avec l'entrée en lice de deux blocs d'avocats aux positions politiques irréductibles. C'est pourtant le hasard qui assigna aux côtés des Villemin et des Laroche, d'une part M^e Henri-René Garaud, de l'asso-

ciation Légitime Défense, partisan de la peine de mort, avocat des syndicats de police, et de l'autre M^e Paul Prompt, communiste encarté, ancien résistant, avocat du premier inculpé Bernard Laroche, lui-même membre de la CGT. Il eut également pour avocat M^e Gérard Welzer, futur député socialiste et directeur de cabinet de Pierre Mauroy au PS. Ces rivalités politiques – visibles

ou occultes – gangrenèrent de manière irrationnelle cette enquête, poussant les journalistes à soutenir l'une ou l'autre partie avec un impact évident sur la nature de l'information. Le tout dans un contexte envenimé par une série de crimes, faisant craindre une résurgence du débat sur la peine de mort. Après avoir été un champ de bataille, les Vosges et la Lorraine sont deve- >>>



ALINE THOMAS/REPRODUCTION ALEXAUDRE MARCHU/AXEPPP

La victime

Le corps de Grégory Villemin, masqué par son bonnet et ligoté, flotte sur la Vologne, au cœur du village de Docelles (Vosges), retenu par un petit barrage après avoir semble-t-il dérivé. Aucun gel des lieux n'est organisé, l'endroit de sa découverte n'étant sans doute pas celui du crime. L'image de l'enfant reposant dans les bras d'un pompier volontaire provoquera un immense traumatisme collectif.



PHOTOGRAPHE BÉRYL PUBLICARNAUD FINSTRE/AXEPPP

Les pièces à conviction

Le ou les auteurs ont laissé derrière eux nombre d'indices : 2,85 mètres de cordelette nouée avec des nœuds de tisserand (ci-dessus); trois lettres anonymes, plus celle de revendication du crime, postée le jour même à Lépanges-sur-Vologne, frappée du foulage des lettres L et B; des cassettes contenant la voix du corbeau, une ampoule d'insuline vide et une seringue usagée retrouvées, deux semaines plus tard, à l'endroit présumé de l'immersion du corps. Hélas, mal conservées ou égarées, ces pièces soumises à diverses expertises n'ont fourni que des résultats contradictoires et non probants. (Ci-contre, les chaussures portées par l'enfant)



PHOTOGRAPHE BÉRYL PUBLICARNAUD FINSTRE/AXEPPP

Les juges

Jean-Michel Lambert

Seul juge d'instruction en poste à Épinal, il travaille, alors âgé de 32 ans, sous la pression constante des médias. D'emblée, ses violations du secret de l'instruction et fautes de procédure ont gravement nui à Bernard Laroche, premier inculpé, livré à la vindicte populaire puis tué par le père de Grégory. Lâché par sa hiérarchie, Lambert laissera l'image d'un homme ballotté par les convictions des uns et des autres, enquêteurs, avocats, journalistes... Une violente campagne de presse le conduira à inculper Christine Villemin, la mère de l'enfant, puis il mènera une instruction chaotique, invalidée in fine par la Cour de cassation. En 2017, ébranlé par les rebondissements de l'enquête et les critiques le visant, il se donnera la mort, signant ainsi sa propre tragédie.



PHOTOPIREX/EST. REPUBLICAIN/ANAPPP

Maurice Simon

À la veille de sa retraite, ce président de la chambre d'accusation de Dijon est désigné en 1987 pour reprendre l'instruction d'un dossier en lambeaux. Son expérience, sa discrétion, sa fermeté sont autant d'atouts pour stopper le naufrage judiciaire et endiguer l'assaut médiatique. Il y parvient au terme d'un travail colossal, établissant l'innocence de Christine Villemin. Mais deux entretiens maladroits avec deux journalistes suffisent à ruiner son crédit. Encensé pour son silence, il est vilipendé pour avoir pris la parole. Également soumis à de fortes pressions visant à l'empêcher d'aboutir, il s'écroule en janvier 1990, victime d'une crise cardiaque. Devenu amnésique, il décédera en 1994, quelques semaines après l'issue du procès de Jean-Marie Villemin.



CHARLES CABATINUS/IGMA VIA GETTY IMAGES

Jean-Paul Martin

Après le retrait de Maurice Simon, son prédécesseur, en 1990, Jean-Paul Martin, nouveau président de la chambre d'accusation de Dijon, poursuit cette interminable instruction. Demeuré méconnu du grand public, lassé de trop de rebondissements, il a pourtant engrangé des éléments nouveaux et capitaux mettant en cause Bernard Laroche, le premier suspect. Il rédigera également le non-lieu, rendu en 1993, en faveur de Christine Villemin, la mère de Grégory, soulignant qu'« il n'y a pas de charges » contre elle, une formule utilisée pour la première fois en droit français. C'est Jacques Léauté, avocat de la partie civile, directeur de l'Institut de criminologie de Paris et juriste pénal de renommée internationale, qui a plaidé pour l'application de cette locution sans ambiguïté.



ARMEE BRICELLES/IGMA VIA GETTY IMAGES

» nues le théâtre d'une guerre économique, amputées de leurs industries phares – textile, charbon, acier. En février 1984, l'émission de télévision *Vive la crise*, suivie par 20 millions de Français, posait cette question angoissante: «L'Europe est-elle en voie de sous-développement?», citant d'emblée les Vosges en exemple.

Un crime qui signe la mort des Trente Glorieuses

La mort de Grégory frappait donc une région parcourue de vives tensions sociales, semblant être la source de la haine des mystérieux corbeaux envers le père de Grégory, jeune contremaître traité de «Giscard» lors de sa promotion, et son épouse, la «femme du chef, cette pimbêche». La privatisation des médias, qui permit l'avènement des chaînes de télévision privées, imposa quant à elle de nouveaux codes (divertissement, dérision, people) et fit de ce feuillet en noir et blanc un soap opera en couleur «starisant» surtout Christine Villemin: «Christine Villemin est devenue la femme la plus haïe de France», titrait le *Sunday Times*, deux ans après la mort de son enfant. Une rage qui laissa souvent perplexe la presse étrangère, accourue pour observer ce psychodrame national. Il est vrai que la femme et la famille ont occupé une place centrale. À l'heure où la science parvenait à dissocier sexualité et reproduction avec la procréation artificielle, les bébés-éprouvette, les mères porteuses, montait une «panique morale», selon l'expression du philosophe Ruwen Ogien. Exploitée par les médias et les courants conservateurs, cette peur irrationnelle de la sexualité s'embrasait

avec l'apparition du sida. Tout ce qui menaçait la famille traditionnelle se voyait rejeté. Or, en révélant être enceinte trois mois après la mort de Grégory, Christine Villemin commit une



première faute en invitant la sexualité dans l'histoire. Sa grossesse lui valut l'opprobre général et entacha la sincérité de son deuil, ouvrant la voie au doute puis à la conviction de sa culpabilité, de l'aveu même du juge Lambert. Sa seconde faute fut d'être solidaire du geste meurtrier de son mari. Dès lors, en quelques semaines, cette jeune femme de 24 ans devint un personnage central et démoniaque, qui «a d'abord sali l'image maternelle», comme le lui reprocha Ménie Grégoire, célèbre animatrice de RTL. Il ne manquait que la touche d'une intellectuelle de gauche telle Marguerite Duras pour en faire le portrait d'une féministe avant l'heure, pour avoir rompu, sans raison, le maillon patriarcal l'attachant à son mari.

Pour atteindre de tels excès, il fallait que Grégory lui-même ne soit pas un

bambin ordinaire. Son portrait, réalisé pour ses 4 ans, semble avoir été conçu pour la postérité. Sa mort mythifiée s'inscrit dans un temps précis. Il est né dans un monde en apparence homogène, majoritairement blanc à l'heure où les villes se couvraient des publicités United Colors of Benetton vantant la diversité des origines. Les enfants d'immigrés, eux, réclamaient leur place en chantant *Douce France* du groupe Carte de séjour, dont le chanteur Rachid Taha a grandi à... Lépanges-sur-Vologne. En miroir, Grégory offrait son visage de bébé Cadum: ses mèches sur le front, ses joues rebondies, sa tendre inclinaison du visage, autant de symboles d'un XX^e siècle ayant recouvré santé, prospérité et bonheur. En 1984, le constat était sans appel: on a tué le bébé Cadum et sa mort a ébranlé la population de la vallée de la Vologne. Un monde où, sur les cendres des Trente Glorieuses, s'est finalement jouée une histoire intime de la mondialisation naissante. ♦

Extrait du rapport d'autopsie de Grégory

2°) Nous pouvons penser qu'à ce mécanisme asphyxique s'était intriqué un mécanisme d'inhibition. En effet, nous avons pu constater qu'à l'examen anatomo-pathologique, l'œdème pulmonaire était d'intensité modérée et nous avons constaté à l'examen extérieur du corps qu'en-dessous des liens qui maintenaient les mains et les pieds de l'enfant, il n'existait aucune blessure vitale (aucune ecchymose, aucun sillon à caractère vital de striction). Les plis que nous avons constatés au niveau des deux poignets avaient toutes les caractéristiques de plis de striction post-mortem. Si l'enfant s'était débattu dans l'eau, nous pouvons raisonnablement penser que des blessures vitales de striction seraient apparues au niveau des poignets. Nous pouvons donc penser que, après un bref épisode de mécanisme asphyxique, c'est le mécanisme d'inhibition qui l'a emporté, le mécanisme d'inhibition ayant pu être favorisé par le contact du corps dans l'eau froide, entraînant très rapidement un arrêt respiratoire suivi d'un arrêt cardiaque et de la mort de l'enfant.

En conclusion, nous pouvons donc dire que la mort de l'enfant Grégory VILLEMIN est directement et exclusivement en rapport avec une submersion vitale à double origine, asphyxique et inhibitrice.

NANCY, le 10 novembre 1984.

Pr. G. de REN.

Dr. E. PAGEL.

Patricia Tourancheau*

« Ces dossiers questionnent aussi l'époque »

D'où vous vient cette appétence pour les cold cases ?

Comme pour les crimes élucidés, c'est le côté humain qui m'attire. Je m'intéresse aux victimes, aux assassins et aux petits ratages de l'enquête qui font que l'on passe à côté d'un détail qui aurait changé radicalement la vision de l'affaire. Reconstituer tout cela me passionne aussi parce que ces dossiers questionnent l'époque avec des victimes, des témoins et des enquêteurs qui ne cessent d'évoluer au fil de l'histoire. Je l'ai fait dans mes livres sur Grégory, sur Guy Georges, sur « le Grêlé »*, comme dans les documentaires que j'ai réalisés pour Netflix.

C'est presque un travail d'historien ?

Oui, mais il s'y ajoute ceux de l'archiviste, du psychologue, de l'enquêteur, des avocats et du cinéaste pour les séries documentaires ! Tous ont un point de vue sur le dossier, y compris le journaliste, et c'est l'ensemble qui donne le récit avec la résolution de l'énigme. Dans un film, il faut aussi trouver la manière de dire des choses terribles sans être impudique. Par exemple, pour le documentaire sur Guy Georges, j'ai choisi de faire parler cinq femmes impliquées dans le dossier du tueur de l'Est parisien.

Justement, comment passe-t-on d'un livre à un film ?

Il faut contrôler l'image, car le narratif visuel est différent. C'est pour cela que, par éthique, je m'interdis toutes les reconstitutions, notamment par respect à l'égard des victimes. Pour *Insoupçonnable*** , nous avons, avec le réali-



ERIC GARAUD/PIXCO

sateur Élie Wajeman, utilisé le psychiatre Daniel Zagury comme fil rouge pour raconter les quatre meurtres et les six viols commis par le gendarme et policier François Vérove (1962-2021), surnommé « le Grêlé ».

Il a fallu trente-cinq ans pour dénouer cette affaire et résoudre une énigme qui aura usé trois générations d'enquêteurs. Dans cette histoire, le frère de Cécile Bloch, l'une des victimes du Grêlé, tient un rôle important. C'est lui qui remet constamment l'enquête en marche et qui ne lâche rien. L'assassin avait disparu des radars de la PJ depuis 1994. La plupart des enquêteurs le croyaient mort ou bien parti à l'étranger, dans un pays sans coopération policière. Mais j'avais l'intime conviction qu'il était encore vivant. On connaissait son année de naissance, sa taille, son

groupe sanguin. On savait qu'il avait de grosses mains et possédait une Volvo 340 blanche. Et, le 30 septembre 2021, je reçois un coup de fil de la Crim' : ils l'avaient retrouvé ! L'homme qui s'était suicidé plutôt que de se soumettre à un test ADN était bien celui que nous recherchions depuis tant d'années... et c'était un flic. François Vérove avait tué le Grêlé !

C'est pour cela que vous avez intitulé votre documentaire *Insoupçonnable* ?

Oui, parce que les enquêteurs n'ont pas pensé qu'un policier était capable de commettre ces crimes. Cela en dit long aussi sur la construction de la figure du meurtrier dans la société : l'affaire du Grêlé nous parle de cette chape de plomb entretenue par la Crim' et par les juges. Il faut montrer et raconter ce que ces meurtriers ont été capables de faire, mais sans voyeurisme, sans caricaturer, en évitant les clichés sur les monstres. Et ce n'est pas toujours facile devant de tels criminels...

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT LEMIRE

* *Le Grêlé : le tueur était un flic*, de Patricia Tourancheau, (Seuil, 2022, 260 p., 19 euros).

** *Insoupçonnable*, série docu-fiction (2023, 4x52 min), réalisée par Élie Wajeman et Patricia Tourancheau.

* Patricia Tourancheau suit les affaires criminelles et le banditisme depuis 1986, d'abord pour le quotidien *Libération* puis pour le site web d'information *Les Jours*. Elle raconte aussi des cold cases dans des livres et des documentaires, comme *Insoupçonnable*, sur l'affaire du Grêlé. Elle a aussi coréalisé l'adaptation télévisée de l'affaire Grégory pour Netflix.

Vieille recette et serial-cuivreurs

Depuis des siècles, on tuerait en silence avec du cuivre. Grâce à des analyses poussées, un cas dans l'Est dévoile le mode opératoire, à défaut des coupables.

PAR GUILLAUME MALAURIE

C'était l'hiver 2012. Journaliste au *Nouvel Observateur*, je recevais un coup de fil d'André Picot, créateur au CNRS de l'unité de prévention du risque chimique et pionnier de tous les combats sur les toxicologies contemporaines : « Guillaume, vous devez rencontrer M^{me} Anne-Marie Singer. C'est une "affaire des Poisons" fascinante. Peut-être le crime chimique parfait depuis la nuit des temps ! »

Les faits : de 1998 à 2007, onze ans après l'achat d'une magnifique ferme dans la région vosgienne – très convoitée par des voisins –, les 800 moutons d'Anne-Marie Singer crèvent sans raison apparente. Parfois plus d'une vingtaine en un jour ! C'est en multipliant les autopsies de ces bêtes que le cuivre est incriminé. Mais quel cuivre ? Autour de la ferme, la présence naturelle de ce métal est infime. Partout, sauf sous le captage de la source qui fournit l'eau potable de la ferme, du jardin potager et des 18 hectares d'herbage que broutaient les moutons. Là, les doses sont anormalement hautes. Là, l'herbe pousse jaune et les arbres fruitiers dépérissent. Normal : le cuivre est un inhibiteur de croissance...

Un collège de cinq universitaires établit que les résidents de la ferme ont >>>

1.



**Le
lieu du
crime**

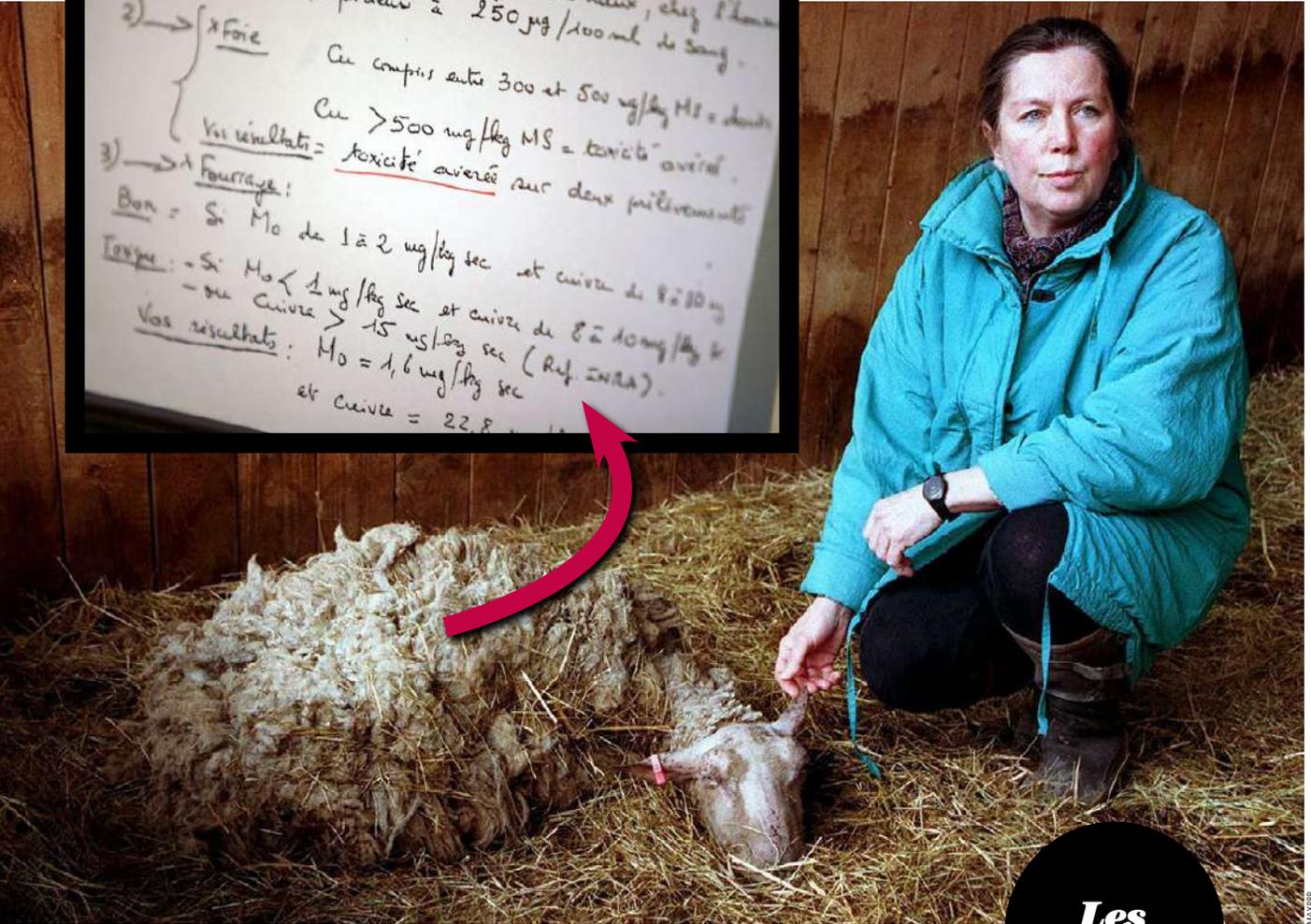
Chronique car le cuivre est accumulé dans le corps
 Absorbe dans le foie
 Pour les intoxications aiguës les taux, chez l'homme
 sont supérieurs à 250 µg/100 ml de sang.

2) → Foie
 Cu compris entre 300 et 500 µg/kg MS = doute
 Cu > 500 µg/kg MS = toxicité avérée.

3) → Fourrage:
 Bon = Si Mo de 1 à 2 µg/kg sec et cuivre de 8 à 10 µg/kg
 Toxique = - Si Mo < 1 µg/kg sec et cuivre de 8 à 10 µg/kg
 - ou Cuivre > 15 µg/kg sec (Ref. INRA).

Vos résultats : Mo = 1,6 µg/kg sec
 et Cuivre = 22,8 µg/kg sec

2.



Les victimes

L'arme du crime



3.

- 1. Rêve en Alsace** Licenciée en droit, Anne-Marie Singer a dirigé une PME près de Nanterre. En 1987, elle décide d'acquérir une somptueuse propriété située dans la commune de Bourbach-le-Haut (Haut-Rhin). Un bien immobilier semble-t-il très convoité...
- 2. Long cauchemar** Les 800 moutons vont mourir à partir de 1998. Une hécatombe. Anne Marie Singer comme son commis tomberont malades – et sont toujours sous traitement. Sa mère mourra en 1997.
- 3. Réveil pénible** L'arme du crime serait du sulfate de cuivre dissous dans un acide, comme on en trouve dans les fongicides utilisés en viticulture, puis déversé au pied d'une source. Des voisins voulaient-ils récupérer la ferme pour développer un établissement touristique ? Peut-être.

PASCAL BASTIEN/ONDÉRENCE

» été exposés «à des doses de cuivre six à douze fois supérieures aux deux cas d'intoxication chronique répertoriés dans la littérature scientifique». Le rapport remis, à l'été 2012, par le toxicologue Jean-François Narbonne, expert à l'Agence française de sécurité sanitaire, au juge d'instruction de Mulhouse ne laisse guère de doute: «Anne-Marie Singer est affectée par une surdose de cuivre qui provoque une inflammation du foie, la stéatose.» «Voilà encore quinze ou vingt ans, ajoute Narbonne, l'état des connaissances ne m'aurait pas permis d'être aussi affirmatif sur la toxicité à faible dose du sulfate de cuivre.»

Il y aurait donc un avant et un après Singer. Jusque-là, les médecins légistes savaient bien que ce sulfate – du cuivre dissous avec un acide très utilisé comme fongicide – était un poison fatal administré à forte dose dans le vin

Cet empoisonnement à petit feu s'avère extrêmement difficile à diagnostiquer.

Même après une autopsie, il est très difficile de lui attribuer la cause du décès

ou la soupe. Dans les statistiques judiciaires du XIX^e siècle, le «vitriol bleu» ou «de Chypre» est d'ailleurs le poison le plus utilisé après l'arsenic...

« Remède » de grand-mère

Ce qu'on savait très mal en revanche, c'est que, «sur un temps long et à des doses quotidiennes légèrement excessives, il puisse dérégler si puissamment les échanges enzymatiques et la machinerie cellulaire en affectant tous les organes». Jusqu'à la mort. Celles des

800 moutons et sans doute de la mère d'Anne-Marie Singer. «Cet empoisonnement à petit feu, expliquait Picot, est formidablement difficile à diagnostiquer. Le cuivre est en effet vital, à un niveau minimal, pour l'organisme. Et dès qu'il y a un surplus, la plus grande partie est expulsée principalement vers le foie. Du coup, les analyses de sang ont peu de chance de le détecter. Et à l'autopsie, s'il y en a une, on diagnostiquera le plus souvent une cirrhose et un... penchant pour l'alcool.»

Le crime invisible et parfait? Il semblerait bien puisque, malgré cette mise en évidence toxico-chimique des propriétés létales de l'oxyde de cuivre, la plainte contre X déposée au tribunal de Mulhouse par Anne-Marie n'a pas abouti. Pareil pour d'autres cas similaires dans la région. À la vérité, c'est à se demander si, depuis le Moyen Âge, cette technique criminelle empirique ne se transmet pas comme une recette de grand-mère. Comme les plantes abortives. Si l'on étudiait les morts suspects dans tous les terroirs de France et d'Europe, pas impossible qu'on trouve souvent une présence anormale de cuivre!

Anne-Marie Singer, 81 ans, très mal en point, continue donc le combat. Elle s'est pourvue en cassation. Et elle interpellait encore récemment Élisabeth Borne sur l'utilisation quasi systématique du sulfate de cuivre dans les vignes, bio ou pas, pour traiter le mildiou et la nécrose bactérienne. «Une aberration sanitaire, accuse Anne-Marie Singer. Et je crois bien qu'aujourd'hui l'omerta sur l'affaire criminelle vient de là. À la fois des professionnels de la vigne et des fabricants de fongicides...» ♦



PHOTO: RALACE/THIERRY GACIOMAN/APP

Source d'ennuis Depuis 1998, Anne-Marie Singer dénonce sans succès – mais non sans preuves – l'empoisonnement de ses terres et de sa famille par la dispersion de cuivre au pied d'un captage d'eau potable.

Historia

GRAND ANGLE

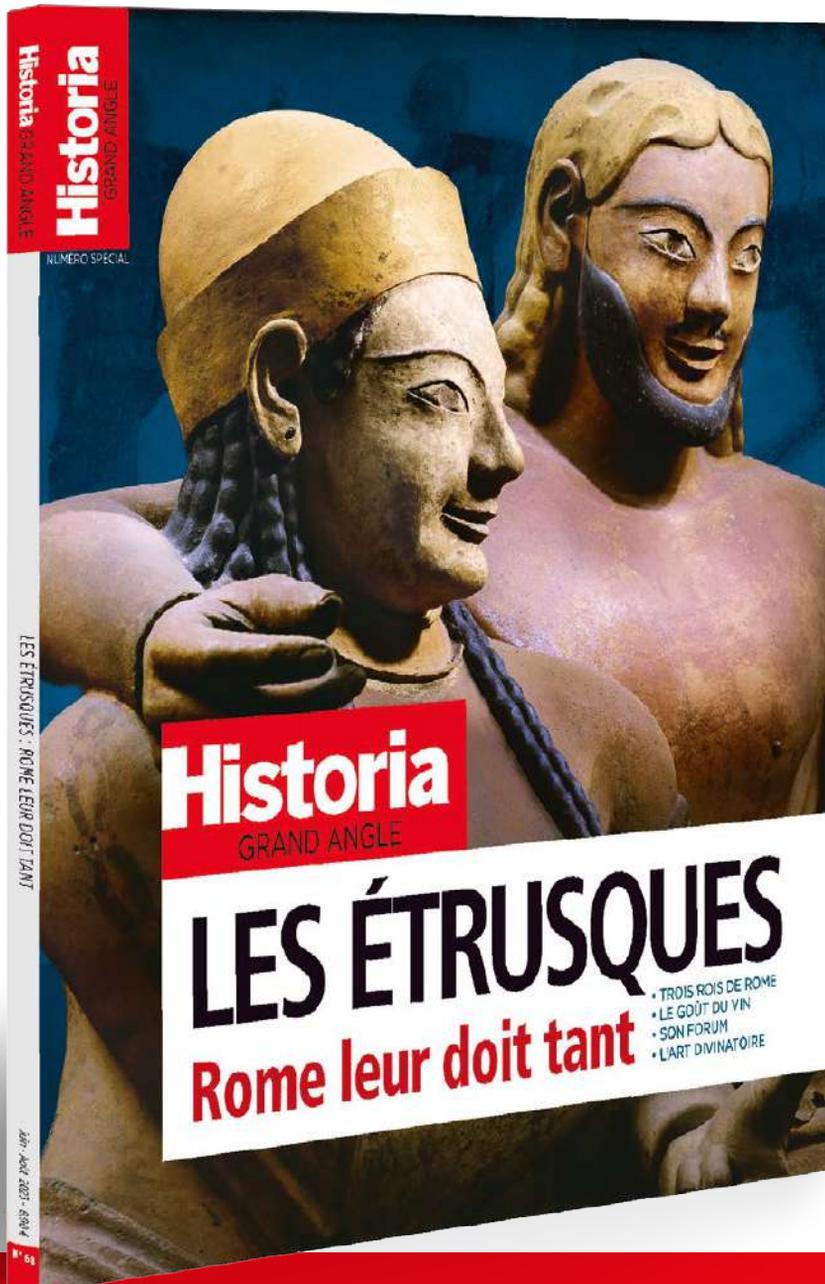
NOUVEAU

TRIMESTRIEL

HISTORIA GRAND ANGLE, c'est un rendez-vous de référence avec les meilleurs historiens, un point de vue qui cerne l'essentiel, une grille chronologique, un lexique pour ne jamais perdre pied et un traitement visuel privilégié : nombreuses infographies et illustrations.

Ce sont aussi des rubriques inédites : fait divers, BD, textes bruts, récit gastronomie, fact-checking...

Des histoires au service de l'Histoire.



CHEZ VOTRE
MARCHAND
DE JOURNAUX
ET CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

Fascinants Étrusques ! Ils ont laissé leurs élégantes empreintes partout, de la plaine padane aux environs de Naples en passant par l'actuelle Toscane. Une « culture de la paix » qui rayonne au VI^e siècle av. J.-C., donne ses trois derniers rois à Rome, mais qui se fait absorber par cette même Rome et sa « culture de la guerre » autour du III^e siècle av. J.-C. L'Italie leur doit tant. À commencer par Rome : le Forum, le premier égout, les prêtres devins, les insignes du pouvoir... Contrairement aux idées reçues, les Étrusques ne disparaissent pas. Leur aristocratie et leurs lignages ont prospéré sous la République et sous l'Empire.

Cold cases, un genre foisonnant

Les énigmes criminelles passionnent les foules. Surtout quand elles sont difficiles à résoudre. Et ce n'est pas la littérature abondante sur le sujet qui le démentira.

PAR LAURENT LEMIRE



Une fascination qui en dit long

Une enquête multidisciplinaire (anthropologie, histoire, littérature, philosophie) sur les raisons de l'attrance, souvent très forte, pour les affaires criminelles et les cold cases, et sur ce qu'elles disent aussi de nos sociétés.

■ **Le Goût du crime**, de Mathias et Emmanuel Roux (Actes Sud, 270 p., 23,50 euros).



Du côté des procureurs Le magistrat Jacques Dallest revient sur certaines grandes affaires non résolues qui parsèment l'histoire criminelle française. Il évoque différents sujets tels que l'autopsie, les erreurs des enquêteurs, les scènes de crime ou encore les scellés.

■ **Cold cases, un magistrat enquête**, de Jacques Dallest (Mareuil, 380 p., 22 euros).



Plaidoiries pour les délaissés

Spécialisés dans les vieilles affaires criminelles non résolues, les deux avocats révèlent les coulisses de leur métier à travers les grands dossiers judiciaires auxquels ils ont participé.

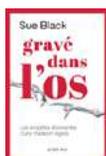
■ **Nous, avocats des oubliés**, de Corinne Herrmann et Didier Seban (JC Lattès, 270 p., 19 euros).



Du fond du cœur

Des enquêtes historiques et médicales à partir de l'autopsie du cœur de personnages historiques célèbres : Robert d'Arbrissel, Louis XIII, Louis XIV, René Descartes ou la bienheureuse Pauline Jaricot.

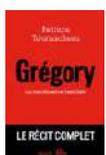
■ **Autopsie des cœurs célèbres**, de Philippe Charlier et David Alliot (Tallandier, 240 p., 19,90 euros).



La mémoire du squelette

Anthropologue légiste, l'auteur décrit les techniques de l'autopsie à travers des histoires tirées de son expérience professionnelle. Chaque enquête est centrée sur une partie précise de l'anatomie : le pied, la main, le torse...

■ **Gravé dans l'os. Les enquêtes étonnantes d'une médecin légiste**, de Sue Black (Actes Sud, 270 p., 22 euros).



Famille, je vous hais

Le journaliste Patricia Tourancheau revient sur cette affaire devenue le cold case le plus retentissant de la seconde moitié du XX^e siècle avec, en toile de fond, une haine familiale souterraine qui a échappé aux magistrats et aux enquêteurs.

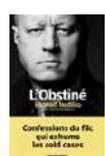
■ **Grégory. La machination familiale**, de Patricia Tourancheau (Seuil-Les Jours, 256 p., 18 euros).



Le gendarme était coupable

L'auteure, qui a suivi l'affaire depuis les années 1990, raconte comment ce violeur et tueur en série a déjoué les recherches pendant plus de trente ans, avant d'être identifié en 2020.

■ **Le Grêlé**, de Patricia Tourancheau (Seuil, 270 p., 19 euros).



Mieux vaut tard...

Officier de police judiciaire, l'auteur a résolu, parfois sur son temps libre, deux des disparitions de l'A6, des affaires vieilles d'une vingtaine d'années dont il livre le récit en dénonçant les dysfonctionnements de l'institution.

■ **L'Obstiné**, de Raphaël Nedilko (Studiofact éditions, 310 p., 19,90 euros).



Meurtre en coulisses

Le 25 septembre 1933, Oscar Dufrenne, patron du Palace et conseiller municipal radical-socialiste, est retrouvé dans son bureau, le crâne fracassé et le pantalon baissé. L'historienne Florence Tamagne raconte cette affaire non élucidée.

■ **Le Crime du Palace**, de Florence Tamagne (Payot, 280 p., 22 euros).



Triple assassinat
Une étude sur les meurtres d'une fillette, d'une dame de compagnie et d'une demi-mondaine retrouvées

la tête presque détachée du tronc dans un appartement parisien en mars 1887.

■ **L'Affaire Pranzini**, de Frédéric Chauvaud (Georg éditeur, 230 p., 15 euros).



Mary, John et la CIA
Contre-enquête sur le meurtre non élucidé, à Georgetown, en 1964, de Mary Meyer, maîtresse cachée de John Kennedy, dans lequel la CIA aurait joué un rôle décisif.

■ **Un meurtre à Georgetown**, de Jean Lesieur (Éditions du Toucan, 200 p., 18 euros).



L'enfant martyr
Retour sur le meurtre d'une petite fille qui gisait aux abords d'une autoroute en Loir-et-Cher, le 11 août 1987. La fillette sans nom et sans famille restera pendant plus de trente ans une énigme.

■ **L'Inconnue de l'A10: l'enquête**, de Georges Brenier et Adrien Cadorel (La Manufacture de livres, 200 p., 16,90 euros).



Code pénal
Californie, années 1970: un tueur en série s'en prend à des couples en revendiquant ses crimes par des messages codés qui résistent au FBI. En 2020, un jeune polytechnicien les décrypte et révèle l'identité du Zodiac dans un livre.

■ **L'Affaire Zodiac**, de Fayçal Ziraoui (Pocket, 300 p., 8,30 euros).



Victime de la mode
En 1954, Jean Mary Townsend, jeune styliste travaillant dans les milieux londoniens du cinéma, est retrouvée

étranglée. Sur la base d'archives, l'auteur livre son enquête où se mêlent banditisme, showbiz et politique.

■ **La Dernière Balade** de Jean Townsend, de Fred Vermorel (Sonatine éditions, 460 p., 23 euros).



Un classique ciselé
Le meurtre non élucidé d'Elizabeth Short, le 15 janvier 1947, est l'occasion pour l'auteur de faire le portrait inouï et violent du Los Angeles hors norme de l'après-guerre.

■ **Le Dahlia noir**, de James Ellroy (Rivages noir, 560 p., 11,20 euros).



Mort à distance
L'inspecteur Jacob Lev est intrigué par un double meurtre non résolu qui l'amène à enquêter à Paris sur un cas similaire: les corps d'une mère et de son fils retrouvés dans le bois de Boulogne.

■ **Que la bête s'échappe**, de Jonathan et Jesse Kellerman (Seuil, 480 p., 21,90 euros).



Crimino-dépendant
Maura Muray, une jeune infirmière américaine sur le point de se marier, disparaît en 2004. Sa voiture est localisée à des centaines de kilomètres de chez elle. L'auteur enquête et livre son addiction pour les cold cases.

■ **Addict**, de James Renner (Sonatine éditions, 310 p., 20 euros).



Cadavre en sous-sol
En se rendant sur les lieux d'un crime datant de 1961, le lieutenant Riley, de la brigade des affaires non résolues de Miami, tombe sur un cadavre dans la cave.

■ **Le Sommeil des innocents**, d'Edna Buchanan (Payot, 310 p., 18,80 euros).



Cave canem
Sur les traces d'un ouvrier de chantier disparu à Nice, la détective privée Diou Boccanera se retrouve dans une Italie confrontée à son passé et à sa mémoire autour des mouvements révolutionnaires des années 1970.

■ **Sans collier**, de Michèle Pardinielli (Éditions de l'Aube, 250 p., 18,90 euros).

Et aussi Revue

Ce dossier très complet coordonné par Jacques Dallest explore les différentes facettes des crimes complexes: les temps de l'enquête et de l'instruction, les techniques de la police scientifique, l'accompagnement des familles, le rapport à l'opinion et aux médias.

■ **Cahiers de la sécurité et de la justice**, n° 52, août 2022, Institut des hautes études du ministère de l'Intérieur. www.vie-publique.fr/catalogue/280816-les-crimes-complexes-cold-case-meurtres-seriels-disparitions-non-elucidees

Série

Diffusée entre 2003 et 2008 aux États-Unis puis sur Canal+ en France, c'est « la » série consacrée aux affaires classées. Pendant 156 épisodes, on suit Lilly Rush, seule femme inspectrice de la police criminelle de Philadelphie, dans ses enquêtes sur les vieux dossiers.

■ **Cold Case: affaires classées.**

Jeu

Une femme restauratrice d'objets d'art est retrouvée pendue dans son atelier. Mais s'est-elle suicidée? Une enquête à partir de 16 ans pour 1 à 5 joueurs.

■ **Les Couleurs de l'oubli** (Éditions Culinarior Mortale, 23 euros).

Escape game

Un escape game en extérieur, du côté de Saint-Raphaël, pour des équipes de 2 à 6 enquêteurs. Vous avez deux heures pour résoudre l'énigme de l'assassinat du roi Auguste 1^{er}, roi de l'île d'Or.

■ **Cold Case – enquête policière** (<https://www.experiencecotedazur.com/activite/cold-case-enquete-policiere-eca-saint-raphael/>).



ANNÉE 2023

- ◆ **1954-2023, les harkis, une si longue tragédie**
N°916 avril 2023 | 6,20 €
- ◆ **Les cathares ont-ils vraiment existé ?**
N°915 mars 2023 | 6,20 €
- ◆ **1919-1935, Mussolini : l'ascension du fascisme**
N°914 février 2023 | 6,20 €
- ◆ **La force noire. Les tirailleurs de 14-18**
N°913 janvier 2023 | 6,20 €

ANNÉE 2022

- ◆ **Atlas. Les terres oubliées de l'empire français. Du XVI^e siècle à nos jours**
N°912 décembre 2022 | 6,20 €
- ◆ **Pékin - Taïwan. La guerre des deux Chines. 1661 - 2022**
N°911 novembre 2022 | 6,20 €
- ◆ **Les fake news qui ont changé l'Histoire**
N°910 octobre 2022 | 6,20 €

- ◆ **Les fureurs du Moyen Âge**
N°909 septembre 2022 | 6,20 €
- ◆ **Le boom de la généalogie. A la recherche de nos ancêtres**
N°907 juillet-août 2022 (numéro double 907-908) | 7,20 €
- ◆ **Cosaques. Les guerriers de la liberté. Ils ont fondé l'Ukraine**
N°906 juin 2022 | 6,20 €
- ◆ **Moscou. Le mythe de la nouvelle Rome. Les 3 rois qui voulaient réconcilier les Français**
N°905 mai 2022 | 5,70 €
- ◆ **Les héros de l'Histoire de France. La bataille du roman national**
N°904 avril 2022 | 5,70 €
- ◆ **Guerre d'Algérie. Le choc des mémoires**
N°903 mars 2022 | 5,70 €
- ◆ **Shoah. Ceux qui savaient. Ceux qui pouvaient. Ceux qui taisaient**
N°902 février 2022 | 5,70 €
- ◆ **L'incroyable invention des écritures. Sumériens. Chinois. Mayas. Égyptiens**
N°901 janvier 2022 | 5,70 €

ANNÉE 2021

- ◆ **Quand l'Indochine était française (1856-1956)**
N°900 décembre 2021 | 5,70 €
- ◆ **La traite arabo-musulmane VII^e-XX^e siècle. L'esclavage en terres d'islam**
N°899 novembre 2021 | 5,70 €
- ◆ **1941. L'année de tous les cauchemars**
N°898 octobre 2021 | 5,70 €
- ◆ **La grande saga des Francs**
N°897 septembre 2021 | 5,70 €
- ◆ **Les 30 batailles qui ont fait et défit la France**
N°895 juillet-août 2021 (numéro double 895-896) | 7,20 €
- ◆ **Pie XII face aux nazis. Ce que révèlent les archives du Vatican**
N°894 juin 2021 | 5,70 €
- ◆ **Les 72 jours de la Commune. Quartier par quartier**
N°893 mai 2021 | 5,70 €

HISTORIA GRAND ANGLE

Des thématiques passionnantes dans un concept de livre-magazine



- ◆ **Cromwell, la République anglaise, 1649-1658**
N°67 mars-mai 2023 | 8,90 €
- ◆ **Clemenceau. L'homme de toutes les guerres**
N°66 décembre 2022 - février 2023 | 8,90 €
- ◆ **Les Apaches. Geronimo le rebelle**
N°65 septembre-novembre 2022 | 8,90 €
- ◆ **Goths. « Formidables » barbares**
N°64 juin-août 2022 | 8,90 €
- ◆ **Staline. Dieu et bourreau**
N°63 mars-mai 2022 | 7,50 €

Conservez vos numéros dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée

▶ Le coffret **16,90€**



Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

BON DE COMMANDE

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : Éditions Croque Futur - HISTORIA - VPC
8 rue d'Aboukir 75002 PARIS - commandes@historia.fr - 01 70 98 19 24

J'indique mes coordonnées : M. Mme Mlle

VPC919

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : [] [] [] [] [] [] Ville : _____ Pays : _____

Tél.* : [] [] [] [] [] [] [] [] E-mail : _____

* Recommandé pour la livraison

J'accepte de recevoir par mail, des offres d'Historia

Indiquez ci-dessous les numéros souhaités	Quantité	Prix unitaire	TOTAL
HISTORIA []	_____	6,20 €	_____ €
	_____	7,20 €	_____ €
	_____	5,70 €	_____ €
HISTORIA GRAND ANGLE []	_____	8,90 €	_____ €
	_____	7,50 €	_____ €
LE COFFRET HISTORIA 1€ par numéro 10€ de 1 à 3 écrans Au-delà de 3 écrans, nous contacter.	_____	16,90 €	_____ €
TOTAL DE MA COMMANDE (Frais de port inclus)	_____		_____ €

◀ **Oui, je souhaite recevoir dans les 10 jours la commande ci-contre**

Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre d'HISTORIA

Pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site www.historia.fr

Votre commande sera expédiée à réception de votre règlement.

Les Éditions Croque Futur, situées au 41bis avenue Bosquet, Paris 7^e, et qui éditent Historia, sont responsables de traitement et collectent des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 3 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@historia.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. Les Éditions Croque Futur disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41bis avenue Bosquet, Paris 7^e ou à l'adresse mail dpo@historia.fr

Abonnez-vous à

Historia

en version papier + numérique
et choisissez **en cadeau...**

2 numéros parmi ces **4 best-sellers**



Historia Spécial n° 57 janvier 2021
Les grandes influenceuses de l'Histoire. Une sélection non exhaustive tant les candidates sont nombreuses, mais représentative des différents champs d'activité de ces pionnières, de l'art à la politique, des sciences à la littérature.



Historia Grand Angle n° 63 mars 2022
Une idolâtrie mondiale. Une terreur de masse inédite. Les meilleurs historiens analysent le paradoxe Staline. Comment a-t-il été à la fois l'un des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, l'idole de millions d'individus et l'ingénieur du totalitarisme rouge...



Historia Grand Angle n° 64 juin 2022
Ils font tomber Rome, créent le royaume de Toulouse, forgent une écriture nouvelle... Quatre siècles de « success-story » gothique expliqués par les meilleurs spécialistes dans ce mook mettant au jour la réalité d'un peuple débarbarisé.



Historia Grand Angle n° 65 septembre 2022
Geronimo est entré dans la légende en affrontant l'armée américaine pour défendre la liberté et les terres sacrées de son peuple. Un affrontement inégal retracé par une équipe d'experts dans ce numéro, riche, entre autres, de témoignages inédits de descendants d'Apaches.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : Historia - Service Abonnements
45 avenue du Général Leclerc 60643 CHANTILLY Cedex

Oui, je souhaite m'abonner à Historia en version papier + numérique et je reçois **EN CADEAU 2 numéros spéciaux**.

FORMULE CLASSIQUE

1 AN - 10 n^{os} + 1 n^o double (en version papier et numérique)
au prix de **54 €** au lieu de **69,20 €***

FORMULE COUPLÉE

1 AN - 10 n^{os} + 1 n^o double + 4 n^{os} d'Historia Grand Angle
(en version papier et numérique) au prix de **78 €** au lieu de **104,80 €***

Je choisis mes 2 cadeaux : 70 femmes qui ont fait bouger la France (G96) Staline (G97) Goths (G98) Les Apaches (G99)

J'indique mes coordonnées : M. Mme Mlle

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Tél. : _____

Ville : _____

Pour accéder à la version numérique de vos numéros compris dans votre abonnement, merci de renseigner votre email :

.....@.....

J'accepte de recevoir par mail des offres d'Historia.

Je règle par Chèque à l'ordre d'Historia Carte bancaire

N° _____

Expire fin :

Signature obligatoire

* Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€20, le numéro double au prix unitaire de 7€20 et les numéros d'Historia Grand Angle au prix unitaire de 8€90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Vous recevrez vos cadeaux sous 8 semaines maximum. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : abo.history@groupe-gli.com. Les Éditions Croque Futur situées au 41 bis avenue Bosquet, Paris 7e, et qui éditent Historia, sont responsables de traitement et collectent des données afin de servir votre abonnement. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 7 ans à partir de votre désabonnement. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@history.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. Les Éditions Croque Futur disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41 bis avenue Bosquet, Paris 7e ou à l'adresse mail dpo@history.fr. A tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.

PHAM919

Albert Londres et le peintre bagnard



HEIRI MARTINE/ROSEVOLLET

Il y a cent ans paraissait le premier livre d'Albert Londres : Au baigne. Une sélection de reportages parus dans la presse sur l'enfer de la prison guyanaise, illustrés de caricatures d'un prisonnier de « l'île du diable » connu, jusqu'à il y a peu, uniquement sous son numéro de matricule...

PAR ANDRÉ BENDJEBBAR

Les écrits d'Albert Londres (1884-1932) ont la force des choses vues et entendues, mais ils ont aussi la fragilité des articles de presse : ils taient leur source. Le 8 août 1923, à Paris, les Français se ruèrent sur l'édition du soir du *Petit Parisien*, vendu 15 centimes. Deux millions de lecteurs dévorèrent la première page du grand quotidien français, qui se targuait alors d'avoir le plus fort tirage au monde. Ce 8 août, donc, sur trois colonnes à la une, un article d'Albert Londres attira l'attention. Il se présentait comme un carnet de voyage, et avait pour titre : « Notre enquête au baigne. » Le chapeau introductif attribuait à l'article une grande

rigueur professionnelle. Pour donner à l'auteur toute l'autorité nécessaire, la rédaction prévenait que ce qui était écrit avait été vérifié de la plus scrupuleuse façon.

« L'enfer des réprouvés »

L'enquête d'Albert Londres en Guyane résultait de la volonté du journal, et l'aboutissement en était « une enquête passionnante, accomplie patiemment et consciencieusement dans le monde des bagnards ». L'intention était de donner au baigne de Guyane « sa véritable physionomie, pitoyable et horrible », en pénétrant dans « l'enfer des réprouvés ». L'auteur n'agissait pas comme un enquêteur masqué, mais comme une

sorte de chargé de mission dans la terre de « la grande punition ». Les autorités politiques et judiciaires lui avaient permis de franchir les portes grillagées et d'ouvrir grand ses yeux et ses oreilles. Le journal affirmait que « la bonne volonté des autorités intéressées, à Paris comme là-bas, a permis à notre collaborateur de pénétrer partout, de voir tout, d'interroger librement quelconque. Il dira, avec une égale liberté, ce qu'il a vu, entendu et pensé ».

Les archives d'Albert Londres n'indiquent pas quand et comment les articles sur le baigne de Guyane parvinrent à la rédaction du *Petit Parisien*. La maîtrise rédactionnelle de Londres se distinguait par un style alerte, fluide, ironique, clair et imagé. Ce voyageur



COLLECTION MUSÉE ERNEST COGNACQ, SAINT-MARTIN-DE-RÉ.

du monde, poète rentré, invitait ses lecteurs à vivre son voyage à ses côtés. Les pages du *Petit Parisien* étaient animées par des photographies en noir et blanc, plus ou moins retouchées. Ces photos de médiocre facture ne furent pas les

seules illustrations : on vit apparaître, de manière discontinue, quinze caricatures de haute volée, imprimées en noir et blanc, et que nous conservons aujourd'hui en couleurs. Elles étaient signées sans l'être. >>>

Tant va la cruche à l'eau...

Émile Voillard, chef de bande, tombe en 1897. Condamné à quinze ans de travaux forcés, il signe 100 caricatures sur le bagne. • *Portrait de 1898 (pastel sur papier)*. Collection musée Ernest-Cognacq, Saint-Martin-de-Ré.

Les coups de crayon d'un récidiviste



COLLECTION PARTICULIÈRE

1 Lueur de désespoir

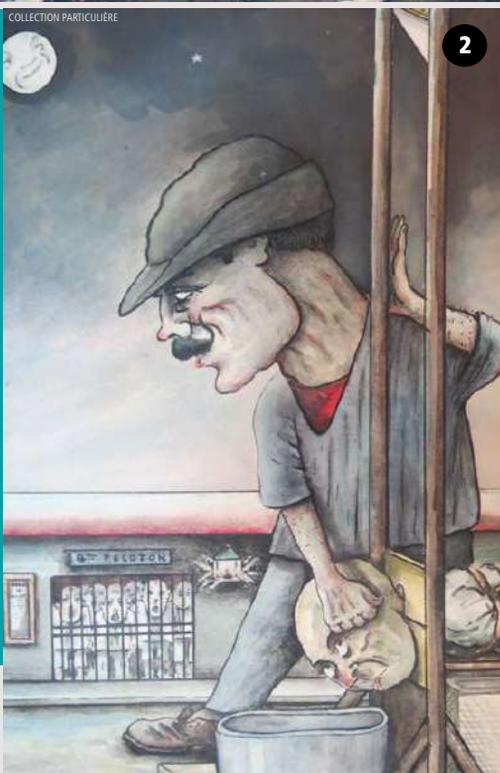
Des forçats jouant à la marseillaise, un jeu de hasard qu'Albert Londres qualifie d'« espèce de baccara dégénéré ». • *Collection particulière.*

2 Billot en tête

Hespel-le-Chacal, matricule 13174, sert avec zèle comme bourreau. Il finira guillotiné à son tour. • *Coll. part.*

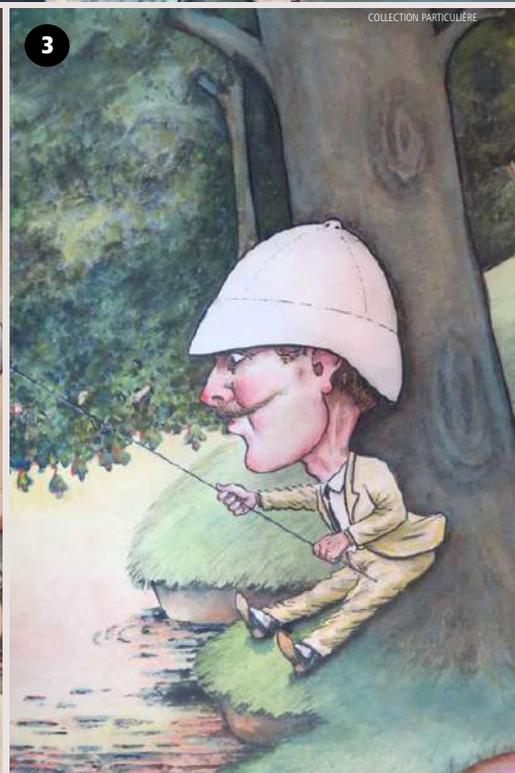
3 Un fil à la patte

Ex-vaisseau de marine accusé de trahison, Ullmo occupe la case de Dreyfus à l'île du Diable. Huit ans à l'isolement puis évasion de Cayenne en 1926. Gracié, il revient en France, mais préfère finalement la Guyane. • *Coll. part.*



2

COLLECTION PARTICULIÈRE



3

COLLECTION PARTICULIÈRE

4 Effet papillon

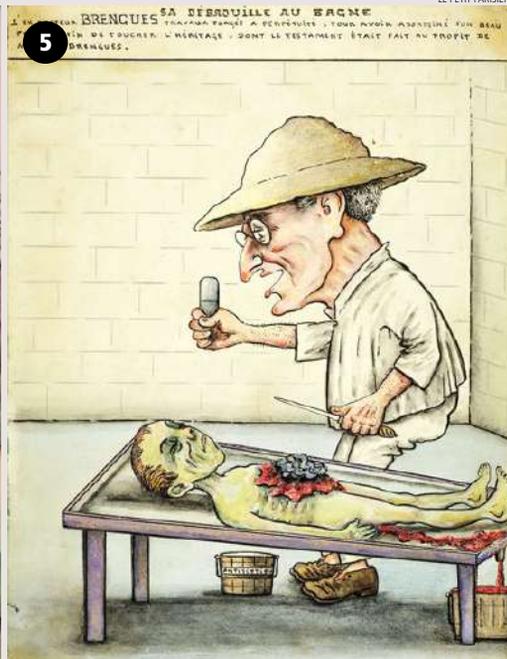
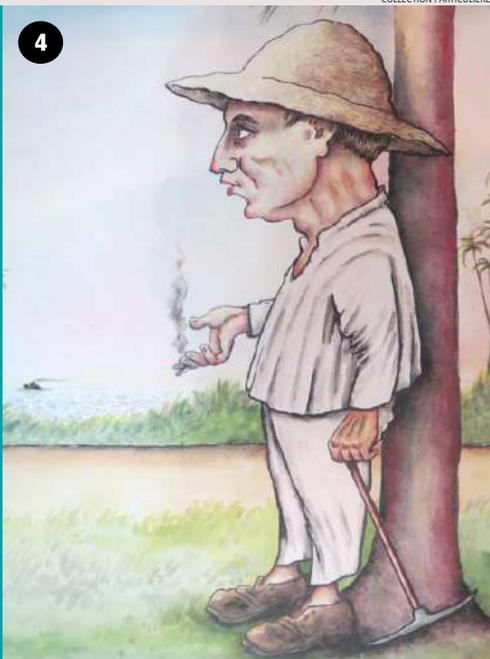
Eugène Dieudonné, accusé de crime avec la bande à Bonnot, s'évade en 1926 et se réfugie au Brésil, où Londres le retrouve en 1927. • Coll. part.

5 Scalpel

Le Dr Brengues ouvre le cadavre de son beau-frère pour récupérer un « plan », l'étui où le bagnard cache sur lui ses richesses. • Le Petit Parisien (12-8-1923).

6 Manchettes

Selon la règle du doublage, libérés, les détenus restaient prisonniers de l'île, comme ces vendeurs de journaux à la criée. • Coll. part.



« Mon cher confrère, je suis très heureux d'apprendre votre arrivée [...] Dites-moi quand je pourrai vous voir. Je suis porte-clefs et dispose de mon temps. [Signé] B, matricule 35150 »

» Apparaissaient dans les angles de confuses lettres, tracées à l'encre de Chine, indéchiffrables, une sorte de signature cabalistique, un rébus du diable. Albert Londres fit légèrer les dessins de la sorte : « Caricature d'un artiste du bagne. » Il y avait donc un artiste caricaturiste au bagne de Guyane, une sorte de fixeur, un fournisseur d'images et de savoir. Le nom de l'illustrateur était inconnu. Le 10 août 1923 parut la première caricature, de forçats « jouant à la marseillaise, la nuit » (1). Des bagnards, effarés et hurlant, en livrée de proscrits, se disputent une mise d'argent à la lueur d'un lumignon. Des cartes et des sous sont répandus sur le plancher, et tandis qu'un bagnard montre ses poches vides de joueur rincé, deux autres s'apprentent en venir aux mains sous le regard des teneurs de banque.

Le 11 août, toujours à la une et sur deux colonnes, une autre caricature fut publiée, qui avait pour légende : « Les petits métiers de forçats sans travail à leur libération. » Cette catégorie de bagnards, des transportés, après avoir accompli leur temps de peine, étaient pourtant obligés de rester en Guyane en raison de la règle du doublage. Ils étaient libérés, mais pas libres. Ils erraient dans Cayenne, pieds nus, en haillons, maigres et dépenaillés. Vendeurs de journaux, ils criaient les nouvelles (6). Le 12 août, une troisième caricature représentait le bourreau Isidore Hespel, longtemps chargé des exécutions capitales (2). Le caricaturiste savait que la guillotine fonctionnait au petit jour, aux derniers rayons de lune et à la lueur pâlisante de l'étoile matutinale. Aucune mention de l'auteur n'était indiquée. Mais la précision du

dessin est saisissante de vérité. Sous le regard des futurs condamnés à mort, enfermés dans la case du 4^e peloton, Isidore Hespel, surnommé « Chacal », actionnait les bois de justice en tenant par l'oreille l'homme à décapiter. Pour authentifier l'identité du bourreau, on voyait dans un coin du journal un épais dossier portant le numéro de matricule 28040. Et c'était bien le chiffre du matricule de l'exécuteur des hautes œuvres Isidore Hespel, qui fut guillotiné à son tour le 22 décembre 1923.

Prison sans barreaux

Le 14 août 1923, Albert Londres inséra une nouvelle caricature : celle du déporté Ullmo (3). Cet ex-officier de marine avait été condamné en 1908 pour avoir voulu vendre des secrets militaires à l'Allemagne. Accusé d'intelligence avec l'ennemi, condamné à la déportation sur l'île du Diable, Ullmo avait fini par gagner la Grande Terre au bout de quinze ans de détention. Il vivait des jours tranquilles à Cayenne. Le 18 août, une cinquième caricature apparue, du célèbre Dieudonné, prétendument anarchiste, qui fumait sous l'ombrage d'un arbre (4). Dieudonné était un de ceux qu'on croyait avoir appartenu à la bande à Bonnot, ce qu'il nia toujours. De retour à Paris, Albert Londres allait se pencher sur le destin singulier de cet homme qui finit par être rapatrié. Dieudonné ne fut en rien reconnaissant de l'action du journaliste, qu'il accusa de travestir la vérité.

Le 21 août parut la sixième caricature : *Les Surprises de l'évasion* (7). Des évadés par voie de terre se retrouvent prisonniers de la forêt amazonienne. Le journaliste fait comprendre que la



LE PETIT FABRIER

Guyane est aussi une prison sans barreaux. Le 29 août furent insérées cinq nouvelles caricatures, toutes plus évocatrices les unes que les autres, de cinq criminels qui avaient défrayé la chronique judiciaire avant le début de la Grande Guerre : Brengues, Agostini, Levêque, de La Braudière, Boucon. La caricature du docteur Brengues montre un médecin bagnard éventrant un cadavre pour récupérer un « plan », cet étui que les bagnards dissimulaient dans l'anus pour cacher leur richesse (5). Les avant-dernières caricatures portèrent sur deux criminels célèbres : Andrieux et Menars de Couvigny. Enfin, les dernières traitèrent de deux scènes de la vie quotidienne des condamnés : *Une séance de la commission disciplinaire*, *La Cour des miracles au marché de Cayenne* (8).

Désormais, il ne pouvait y avoir de doute : un peintre bagnard, caricaturiste, avait illustré les articles d'Albert Londres. L'inconnu était venu à sa rencontre. Le matin du 10 août 1923, troisième jour de son arrivée en Guyane, Albert Londres, reçut un mot d'un confrère : « Donc ce premier matin, je



7

7 Les dents de l'amertume

Les Surprises de l'évasion, ou les infortunes vécues par les évadés qui ont fait le choix de fuir à travers les marais. Coll. part.

8 Drôles d'oiseux

La Cour des miracles au marché de Cayenne : les détenus ayant purgé leur peine errent sans le sou et sans emploi. Coll. part.



8

COLLECTION PARTICULIÈRE

nue parmi nous... Dites-moi quand je pourrai vous voir. Je suis porte-clefs et dispose de mon temps. [Signé] B. transporté au camp de Cayenne, matricule 35150. »

Sous les initiales L. K.

Les archives nationales d'Aix-en-Provence indiquent que le matricule 35150 renvoie à Arthur Alphonse Eschemann, attaché à l'atelier des vieux corsets, mort le 1^{er} septembre 1913. Londres avait-il le droit de prétendre avoir rencontré un bagnard décédé dix ans avant son reportage ? Le fit-il pour protéger sa source ? Ou en usant d'un faux-semblant ?... L'étrangeté de l'affaire, c'est que la publication du livre *Au bagne*,

qui reprit en 1923 les articles du *Petit Parisien*, indique un changement de lettre : la lettre B était transformée en V. L'artiste devait avoir un nom de famille commençant par V.

En fouillant dans les collections des musées et des particuliers, on pouvait espérer trouver le nom de ce caricaturiste que les collectionneurs et conservateurs désignent sous les initiales de L. K. L'artiste anonyme connaissait le nom des magistrats en place à Cayenne, ceux de leurs épouses, des officiers de gendarmerie, des notables, et toute la vie du bagne était traitée avec exactitude et mordant. Nous conservons de lui plus de 100 caricatures sur le bagne, et nul n'en décrit mieux les réalités que L. K. Nos recherches nous ont conduit à l'identifier. Il s'appelait Émile Voillard. Il fut décrit et photographié par le docteur Collin, qui le rencontra vers 1909 : « Voillard, cet ancien étudiant en droit et journaliste à Chaumont, qui fut condamné à quinze ans de travaux forcés, pour propagande anarchiste et vol. Garçon intelligent, caricaturiste, dessinateur et aquarelliste de quelque talent... » Émile Voillard était l'ancien chef de bande, surnommé « Papa ». Dans la nuit du 30 au 31 octobre 1897, il perpétra son dernier méfait à Chaumont.

Le 3 octobre 1898, les assises de la Haute-Marne le condamnèrent à quinze ans de travaux forcés pour vol qualifié et meurtre par recel. Son chemin vers le bagne suivit le processus habituel : rejet du pourvoi en cassation le 4 novembre 1898 ; avis des autorités judiciaires du 1^{er} février 1899, qui décidèrent de l'envoyer en Guyane ; transfert au pénitencier de Saint-Martin de Ré, où il fut classé en 3^e classe. Il se portait en sabot dans le réfectoire de la maison centrale de l'île de Ré. Ainsi, alors que le nom du grand reporter Albert Londres brille de mille feux, celui du plus grand imagier du bagne, Émile Voillard, resta englouti dans la mémoire des hommes. À qui doit-on le plus cruel et le plus exact témoignage sur le bagne : au grand reporter ou au caricaturiste bagnard ? ♦

me pavanais dans mes appartements quand le garçon de famille, pieds nus, me tendit une lettre. Voici ce qui était écrit sur la lettre : – Mon cher confrère, je suis très heureux d'apprendre votre arrivée et je vous souhaite la bienve-

BEAUX-ARTS

La Marianne de la France libre

Quelle destinée que celle de la Déchirée ! Une statue de René Iché offerte par l'artiste au général de Gaulle en 1943, disparue à la Libération, resurgie par hasard en 2007... L'œuvre, exposée à Roubaix, n'a pas livré tous ses secrets.

PAR XAVIER DONZELLI

C'est une statuette en bronze de 48 centimètres de haut, représentant une femme debout, drapée dans une étoffe de fortune, la poitrine et le buste découverts. Son bras gauche est replié sur son visage. Son bras droit, levé vers le ciel, se termine par une main dessinant un timide V de la victoire... La symbolique de l'œuvre, dans la France coupée en deux de l'Occupation, résignée ou combattante, saute aux yeux. Mais qui se cache derrière les traits de cette *Déchirée*? La question a rebondi après la parution, en janvier dernier, du dernier roman de Christophe Donner, au titre évocateur: *Comment ma grand-mère s'est retrouvée à moitié nue sur le bureau du Général*. La grand-mère en question, épouse du grand résistant Jean Gosset (le recruteur de René Iché au réseau de renseignement Cohors – lire ci-contre), a posé pour l'artiste dans les années 1930. Et ensuite? Hélas, Amin, morte en 1994, a «emport[é] au Père-Lachaise le secret de sa présence dévêtue sur le bureau du Général»...

Deux œuvres de René Iché exposées à La Piscine, à Roubaix, racontent une tout autre histoire: une étude de 1937, pour laquelle l'artiste fit poser sa fille Laurence (née en 1921), et un modelage réalisé à partir de cette étude fin 1940 – en présence de Germaine Tillion, alors membre (avec Iché) de l'un des premiers réseaux de résistance: le Musée de l'Homme. Les deux œuvres empruntent indéniablement ses traits à Laurence. Un choix prémonitoire: en juin 1941, celle-ci épouse l'écrivain Robert Rius, l'un des fondateurs du groupe surréaliste La Main à plume, qui édite notamment *Liberté*, d'Éluard, en 1942. À l'été 1944, Rius rejoint un maquis à Fontainebleau; trahi, il est fusillé par les Allemands le 21 juillet. Ainsi Laurence, muse martyre de la Résistance, incarne-t-elle à la fois l'espoir de la lutte

contre l'occupant et la tragédie, vécue jusque dans sa chair, de la répression contre l'armée des ombres.

Fondue en 1942 dans l'atelier parisien de l'artiste (55, rue du Cherche-Midi), la statuette rate son premier départ pour l'Angleterre, en décembre 1942. Elle est alors confiée à Lucie Aubrac et Jean Cavallès, le chef de Cohors, attendu à Londres. Le 24 février

COHORS: LA COHORTE DES BRAVES

Réseau de renseignement créé par le BCRA en avril 1942, il se divise en deux entités: au sud, Phalanx (dirigé par Christian Pineau); au nord, Cohors (Jean Cavallès). Selon Patrick Rotman (réalisateur de *Résistances*), il compte 992 agents immatriculés en 1943, avant les coups de filet à l'été: 331 agents arrêtés, 16 fusillés, 15 morts sous la torture, 268 déportés. Repris par Jean Gosset, Cohors renaît fin 1943 sous le nom Asturies.

X.D.

1943, celui-ci la remet en main propre au général de Gaulle, qui l'installe aussitôt sur son bureau de Carlton Gardens. Dès lors, la *Déchirée* va assister, témoin muet, aux tractations fiévreuses avec les Alliés et le gouvernement d'Alger, à la

naissance dans la douleur au Conseil national de la Résistance, porté par Jean Moulin et auquel s'opposent, jusqu'à Londres, les chefs de la Résistance intérieure. Et Moulin, justement,



Mémoires d'espoir Créée en 1942, la *Déchirée* incarne une France pillée par l'occupant qui refuse de périr à petit feu.

en amoureux des beaux-arts, a dû caresser du regard cette jeune femme «à moitié nue sur le bureau du Général»... À la Libération, de Gaulle emporte la statuette dans ses bagages. Elle soulève l'enthousiasme au Salon d'automne de 1944, avec ce cartouche rédigé par Iché: «Offerte par le groupe Libération à la Noël 1942 au général de Gaulle.» Après quoi, la *Déchirée* se volatilise. Disparue, elle sort des radars et des registres, jusqu'en juin 2007, quand elle refait surface dans une banale affaire de recel dans le Val-d'Oise, au milieu de deux vases Gallé et d'un Odilon Redon.

Deux statues à la une

Cette réapparition miraculeuse conforte la famille Iché dans la conviction, ancrée sur des témoignages oraux, qu'en réalité non pas une, mais deux *Déchirée* ont été offertes au chef de la France libre. Car René Iché en a livré après-guerre une seconde épreuve hors commerce à la Boisserie, que le Général a installée, comme celle de Carlton Gardens, sur sa table de travail – elle est depuis vissée à un guéridon pour éviter qu'on la barbote de nouveau. Trois semaines après le coup de théâtre de la Sûreté départementale, le Fonds national d'art contemporain, organisme qui gère les collections de l'État, met la main sur l'œuvre en brandissant un acte d'achat du 26 juin 1943 (pour la somme de 20 000 francs). On voit mal comment Iché a pu céder à l'État français du maréchal Pétain, qu'il combat, une statue offerte au chef de la France libre quatre mois plus tôt, mais le Fnac n'en démord pas: «l'œuvre est inscrite aux inventaires de l'État».

Or l'acte d'achat de 1943 émane du Bureau des travaux d'art, un orga- >>>

Guernica : créations en chaîne à Roubaix

La toile de Picasso (1937) a éclipsé les œuvres de ses contemporains. La Piscine, dans le cadre de l'exposition sur René Iché, les remet à l'honneur.



ALAIN LEPRINCÉ/AGAPET PARIS, 2023

1



2

3
 Visages bons au feu visages bons au froid
 Ciel refusé à la nuit aux injures aux coups
 Visages bons à tout
 Voici le vide qui vous fixe
 pauvres visages sacrifiés
 Votre mort va servir d'exemple
 La mort cœur renversé
 Ils nous ont fait payer le pain
 De notre vie
 Ils nous ont fait payer le ciel la terre l'eau le sommeil
 De notre vie
 Et même la misère soignée
 Gentils acteurs acteurs de tristesse mais si doux
 Acteurs d'un drame perpétuel
 Sans s'en rendre compte pas pensée la mort
 Les hommes sont des hommes
 La peur et le courage de vivre et de mourir
 La mort si difficile et si facile
 Les gens de Guernica sont de petits gens. Ils
 vivent dans leur ville depuis très longtemps.
 Leur vie est composée d'une goutte de richesse et
 d'un flot de misère. D'ailleurs leurs enfants
 Leur vie est composée de tout petits bonheurs

1 Ciel et terre
 Guernica, de Jean Amblard (1911-1989). Musée de Denain (Belgique).

2 Mort et vif
 Guernica, plâtre que René Iché commence le jour du raid, le 26 avril 1937. Musée Fabre, Montpellier.

3 Des vers pour les cadavres
 « Visages bons à tout, voici le vide qui vous fixe », écrit Éluard dans « La victoire de Guernica », publié en 1937 et repris en 1944 dans *Au rendez-vous allemand*. (Manuscrit non exposé à Roubaix.) Musée Paul-Éluard, Saint-Denis (93).

MUSÉE FABRE, MONTPELLIER



ROUBAY, LA PISCINE/AMN LEPRINCE/JEAN BERNARD SAUDIER

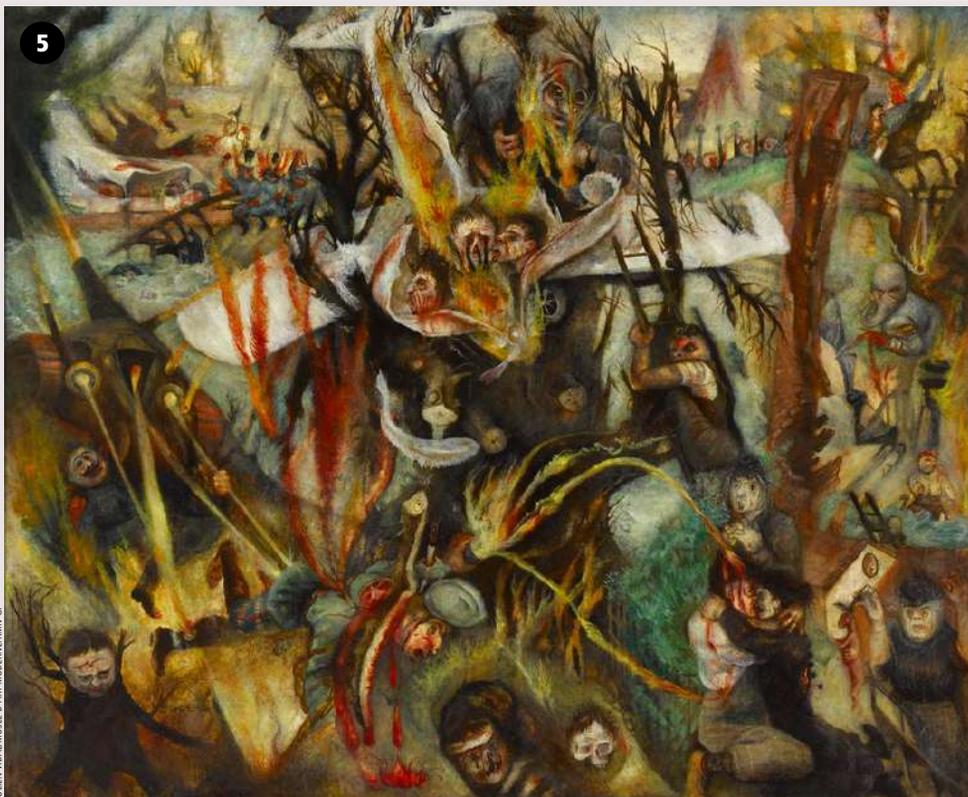
4

4 Le fruit de ses entrailles

Guernica, de Jean Lasne (1911-1940). Huile sur toile, musée d'Art et d'Industrie André-Diligent - La Piscine.

5 Apocalypse avant la lettre

Étonnante toile que *La Guerre aérienne*, d'Édouard Goerg (1893-1969) : l'année précédant le massacre de la population de Guernica par l'aviation italo-allemande, l'artiste, dans un style fantasmagorique rappelant les triptyques de Jérôme Bosch (v. 1410-1516), évoque dans une vision hallucinée et prémonitrice le massacre d'une population civile par une aviation. Musée d'Art moderne de la Ville de Paris.



5

MUSEUM VISUALISÉE D'ART MODERNE/AMN-GP

» nisme rattaché au ministère de l'Éducation mais noyauté par la Résistance, avec à sa tête Vincent Poli, chef du Bureau des travaux d'art (qui signe le bordereau), et surtout l'inspecteur général des Beaux-Arts Robert Rey, un ami de vingt ans d'Iché et son compagnon de lutte au réseau Cohors. Encore au-dessus d'eux, à la direction des Musées nationaux, siège Jacques Jaujard, homme-orchestre au Louvre de la résistance des musées (*lire Historia n° 823*), en lien au Jeu de paume avec Rose Valland, qui inventorie les œuvres spoliées par les nazis, et en zone libre avec les conservateurs anti-vichystes, comme René Huyghe, qui veille sur les milliers de trésors des collections nationales mis à l'abri dans des châteaux, et que Goering ou Ribbentrop rêvent d'accrocher dans leur salon, avec la complicité d'Abel Bonnard (le ministre de tutelle de Jaujard et consorts).

Noyautage en règle

Autre surprise : quatre jours après la commande de la *Déchirée*, le décidément généreux secrétariat des Beaux-Arts propose à Iché de réaliser, à Nogent-le-Rotrou, une statue du poète de la Renaissance Rémy Belleau – pas franchement la tasse de thé d'Iché, qui préfère Max Jacob ou les fantaisies surréalistes de La Main à plume. Le 20 septembre 1943, Vincent Poli signe l'arrêté de la commande, pour 250 000 F – en quatre versements, dont un premier de 84 000 F honoré dès octobre. En règle générale, une œuvre n'est rétribuée à son créateur qu'à la livraison, mais passons, c'est la commande qui intrigue : le remplacement d'un bronze parti pour la fonte par une œuvre en pierre – étrange. L'historienne de l'art Claire Gheerardyn le confirme : si durant l'Occupation de nombreux bronzes ont été fondus pour en récupérer le précieux métal, en remplacer un par son équivalent en pierre n'est guère courant. Pour l'État, étranglé par les frais d'occupation (de l'ordre de 300 millions de francs par jour), c'est un luxe. Et puis,



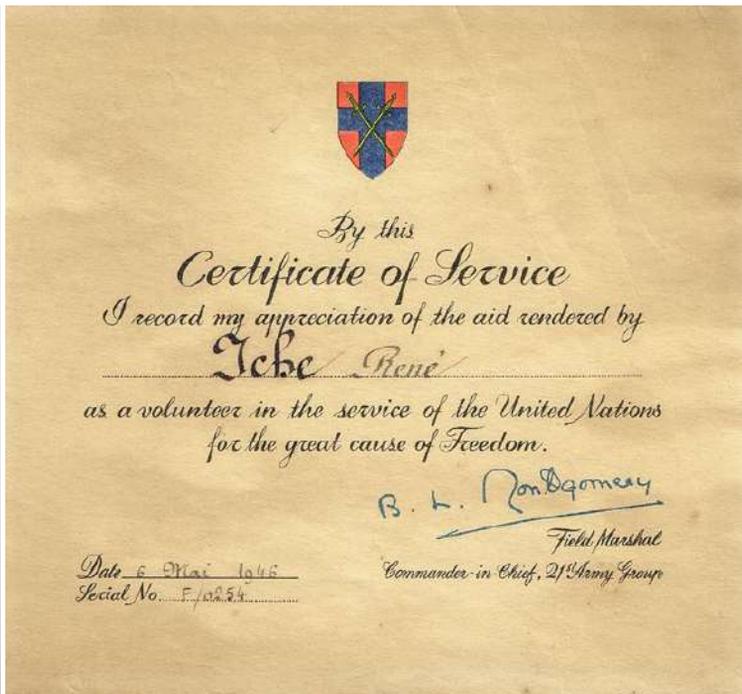
GAULLET/FUSIONNÉE D'ART ET D'HISTOIRE PAUL ELIARD

Une vie sur le front de l'art

Natif de Sallèles-d'Aude, René Iché (1897-1954) fait partie de cette génération d'artistes marqués au fer rouge par la Grande Guerre : engagé volontaire en 1915, il combat à Verdun, dans la Somme ; deux fois blessé, deux fois cité. Avant de se fixer sur la sculpture, cet autodidacte touche à tout : faculté de médecine, de droit, de lettres ; gagne-pain de rédacteur dans l'administration, piges de journaliste sous pseudonymes. Pour sa première participation au Salon des indépendants en 1923, l'œuvre qu'il présente (*Forfaiture*) est censurée pour indécence. L'artiste vit chichement. En 1935, il fait partie du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. L'année suivante, la décision de Léon Blum de ne pas intervenir en soutien à la République espagnole lui inspire la sculpture *Melpomène 36*, qui sera acquise par l'État en 1939, grâce à Jean Cassou, futur conservateur en lutte contre Vichy. C'est d'ailleurs dans le milieu intellectuel qu'il a fréquenté avant-guerre qu'Iché nouera ses premiers liens dans la Résistance. X. D.

reste cette incohérence que soulevait déjà Nicolas Chevassu-au-Louis dans *Libération*, en septembre 2007 : « Comment expliquer que l'État vichyste ait financé avec autant de constance [un] artiste dont l'hostilité à la Révolution nationale ne faisait aucun doute dans le milieu artistique et intellectuel ? » Car cette commande tombée du ciel, émanant d'un service noyauté par la Résistance, répond à une urgence... Quand s'enclenche la planche à billets, à l'été 1943, la Résistance a besoin d'une perfusion après une série de

coups de filet qui la touchent en plein cœur : 9 juin, arrestation du général Delestraint, chef de l'Armée secrète mandaté par de Gaulle ; 21 juin, drame de Caluire, avec la chute de Jean Moulin ; 28 juin, perquisition par la Gestapo des locaux du réseau Cohors (rue Chardon-Lagache, dans le 16^e arr.) ; 28 août, coup de filet de l'Observatoire : Cavallès, le messenger de la *Déchirée* auprès de De Gaulle, tombe – il sera fusillé le 17 février 1944. La Résistance, minée depuis des mois de l'intérieur par le travail de sape des taupes et autres



Homme de réseaux Après le Musée de l'Homme, Libération et Cohors, René Iché (Alban Mudat dans la Résistance) rejoint les FFL en 1943. Son acte d'engagement est signé par procuration (Iché étant en France) par un tiers, avec pour témoin Stéphane Hessel. À dr., certificat de services rendus à la cause de la liberté émanant du général Montgomery.

V-Männer, indicateurs ou agents à la solde de l'occupant, pourchassés à la fois par l'Abwehr, la Gestapo et la Milice, se trouve « en danger de péril mortel », au dire du Général.

Jean Moulin arrêté, c'est aussi le circuit financier de Londres qui se tarit. Dans cette optique, les apports successifs de la vente de la *Déchirée* (20 000 F) et de la commande du *Rémy Belleau* (80 000 F tout de suite, 250 000 F à terme) apparaissent comme un chèque en blanc à un réseau Cohors décapité et privé de ressources (son budget s'élève à 350 000 F en mai 1943). Iché, dans sa déclaration de faits de résistance, signée le 30 septembre 1944, stipule avoir, dans son atelier, abrité une boîte aux lettres, caché des armes (dans les moules de ses œuvres), offert l'asile à des personnes pourchassées. Il indique aussi avoir avancé des fonds à la Résistance. Ceux provenant de la *Déchirée* et du *Rémy Belleau* ? Si c'est le cas, l'agent Alban Mudat, pseudo-

nyme d'Iché à Cohors (son acte d'engagement date du 14 juillet 1942), s'est bien gardé, prudence oblige, de rédiger des factures.

Les grands mots

Mais c'est sans doute grâce à ce que lui rapportent ces œuvres que cet artiste qui n'a jamais roulé sur l'or peut louer des appartements au 4 bis et au 41 de la rue du Cherche-Midi – deux planques où cacher des agents, des Juifs, des réfractaires. Le 41 donne d'ailleurs sur l'hôtel Lutetia, siège de l'Abwehr, et la prison du Cherche-Midi... Une vue imprenable pour un espion !

Dans ses états de service comme résistant (dossier du 31 octobre 1944 adressé à la Direction générale des services spéciaux du Gouvernement provisoire), Robert Rey mentionne une boîte aux lettres à son bureau, des réunions de l'Armée secrète à son domicile, la fabrication de faux papiers, des plans de

sabotages cachés chez lui... Iché figure parmi « les personnes avec lesquelles [il a] été en contact pendant [son] activité de résistance ». En revanche, l'inspecteur général des Beaux-Arts ne souffle pas un mot de l'opération « œuvres d'art ». Peut-être a-t-il jugé plus prudent, en ces mois troubles de l'épuration, de ne pas mentionner ce qui ressemble à un détournement de fonds publics – fût-ce au profit de la Résistance. René Iché est mort sans laisser de Mémoires ni de journal. Il n'était pas du genre à ressasser ses souvenirs de guerre, chez les poilus ou dans l'armée des ombres : trop de compagnons d'armes, d'amis arrêtés, torturés, fusillés, partis en nuit et brouillard. L'homme pratiquait un « art en lutte » et utilisa son art comme couverture, mais aussi comme ressources pour le réseau. Il n'a jamais prétendu agir que par devoir. Et pour le reste... Un jour de 1943, à sa femme qui s'effrayait de découvrir à l'atelier des plans de la base sous-marine de la Luftwaffe, à Lorient, avec emplacements fléchés de sous-marins, Iché haussa les épaules et répliqua : « Bah ! "Espionnage"... Tout de suite, les grands mots ! » ♦



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS/STEFAN PAULIS

Sarah Bernhardt *l'indomptable*



Luxe, calme et volupté

L'artiste photographiée dans son intérieur par Nadar (1820-1910), vers 1900. Rarement auparavant une tragédienne n'avait été à ce point la coqueluche des peintres et photographes de son temps.

• Petit Palais, Paris.

«*Voix d'or*», «*Divine*», «*Scandaleuse*» : les surnoms se sont multipliés pour la belle Sarah, star mondiale du théâtre, qui était aussi une femme engagée et une sculptrice de génie. Autant de visages redécouverts en 2023 à l'occasion du centenaire de sa mort.

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO

Quand même : c'est sa devise, choisie à l'âge de 9 ans, qui marque l'engagement de Sarah dans la vie, dans le théâtre, dans ses amours, dans son mysticisme, dans ses fougades, dans ses excentricités, dans ses audaces, dans ses transgressions, dans la sculpture, dans l'écriture et dans la peinture, dans la politique et dans le cinéma dès son apparition. On ne compte plus le nombre des rôles qu'elle a interprétés, on ne compte plus le nombre de ses amants. Sarah Bernhardt, c'est la convergence de la vie et du trépas, de la vitalité et de la morbidité, d'une vie intensive et exubérante où elle ne cesse de jouer la mort sur les planches, ce qui est une façon de la défier. La tragédienne excelle dans le jeu de l'agonie. Elle meurt à chaque représentation, et le beau monde est ébloui par sa capacité à mimer le dernier soupir avec une justesse terrible. Le tout premier engagement de Sarah Bernhardt, après avoir renoncé à celui de la religion qui l'aurait conduite à se cloîtrer dans un carmel, c'est son engagement au service d'elle-même, de son indépendance et de sa liberté. Mais cet engagement a un prix. Il faut coucher pour réussir et pour briller. Très *bordeline* dans les années 1860, Sarah est recensée dans le registre BB1 de la Préfecture de police de Paris parmi les 136 femmes galantes qui opèrent

sur les planches. Elle est donc fichée à une époque où les danseuses étoiles sont des prostituées, les petits rats de l'Opéra des recrues de riches protecteurs de « ballets roses », les buveuses d'absinthe des racoleuses, les dames du monde des demi-mondaines, les actrices, les cantatrices et les dompteuses des « grandes horizontales ». À l'époque des frères Goncourt, les théâtres sont des bordels, leurs directeurs des souteneurs, à commencer par celui de la Comédie-Française. Il vaut mieux ne pas évoquer le prix pharaonique des passes de Sarah Bernhardt au cœur des années 1860.

Courage et générosité

L'autre engagement de Sarah, c'est la scène. Elle y a exercé tous les métiers : doublure, faire-valoir, vedette, metteuse en scène, auteure, créatrice, directrice de théâtre ou de compagnie théâtrale. Mais ses engagements les plus courageux sont ses démarches humanitaires et patriotiques, tout comme ses bonnes œuvres pour les pauvres, révélatrices d'un courage et d'une générosité qui lui valurent la Légion d'honneur, en particulier pendant les guerres de 1870 et de 1914-1918, et aussi ses prises de position politiques en faveur de Dreyfus et de Louise Michel. Elle était aussi contre la peine de mort.

Pendant le siège de Paris, Sarah Bernhardt modifie le théâtre de l'Odéon pour en faire un hôpital militaire >>>

>>> et y soigne le futur maréchal Foch. Les dons se multiplient. Elle passe son brevet de secouriste et apprend à sérier les médicaments, nettoyer et panser les plaies, déployant une énergie féroce au service des blessés. Elle confie sa voiture et ses poneys aux frères des écoles chrétiennes qui ramassent les soldats amochés sur les champs de bataille. Elle effectue de nombreuses sorties sur le front et accueille dans son ambulance jusqu'à 50 éclopés. Elle affronte le bombardement de la capitale et, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1870, alors que le quartier situé entre Saint-Sulpice et le Luxembourg reçoit un obus toutes les deux minutes et qu'une bombe éventre la toiture de l'Odéon, elle fait évacuer les blessés et les convalescents en dehors du théâtre. Sarah endure la période troublée de la Commune et, quoique républicaine, sympathise avec Louise Michel et la reconforte par voie épistolaire durant sa déportation. Jusqu'à sa mort, elle est l'amie de Gambetta et son amante épisodique. Pendant la Grande Guerre, Sarah Bernhardt, malgré l'amputation de sa jambe droite en 1915, effectue des tournées aux États-Unis afin d'inciter le pays-continent à entrer en guerre. Elle n'hésite pas à se produire sur le front pour soutenir le moral des troupes. Il faut enfin souligner son soutien pour Dreyfus lorsqu'elle prend publiquement la défense d'Émile Zola au nom de « l'éternelle justice ».

« Trop puissante pour être de la main d'une femme »

Alors que la Comédie-Française la démotive en lui donnant trop de seconds rôles, Sarah Bernhardt s'initie à la sculpture pour se divertir. Ému par sa virtuosité, le duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, l'encourage dans cette voie. Formée à la sculpture par Mathieu-Meusnier et par Jules Francheschi, tournée vers le dessin à l'académie Julian, elle devient briève-



Du beau monde à ses pieds

La tragédienne fraye avec le gratin : Léon Gambetta, qui fut son amant épisodique, ou Edmond Rostand, l'auteur de *L'Aiglon*, dont elle réalise le buste vers 1900. • Caricature d'Alfred Le Petit pour *Le Grelot* en 1881.

ment la maîtresse de Gustave Doré. Elle loue un atelier au pied de la butte Montmartre. Sculpter devient une autre manière d'être en représentation. Le Tout-Paris veut lui servir de modèle. Elle reçoit chaque jour dans son atelier à 17 heures tapantes : Émile Perrin, Georges Clairin, Louise Abbéma, William Busnach, Victorien Sardou, Edmond Rostand, Maurice Maeterlinck, Émile de Girardin posent pour elle. Seul Flaubert s'y refuse.

Elle transgresse les codes et s'attaque à une œuvre monumentale, *Après la tempête*, qui, exposée au salon de 1876, remporte une médaille d'argent. Son œuvre paraît « trop puissante pour être de la main d'une femme » : on la calomnie, on l'accuse d'avoir engagé un nègre. Ses sculptures se succèdent, prises autant en France qu'à l'étranger.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES



Après la tempête figure certainement parmi les plus spectaculaires de ses sculptures. On y trouve une virtuosité comparable à celle de Camille Claudel. Émile Zola ne s'y trompe pas lorsqu'il déclare : « Voilà que non content de la déclarer maigre ou folle, on voudrait réglementer l'emploi du temps de ses journées. Même dans les prisons on est plus libre. À la vérité, on ne lui dénie pas le droit de peindre ni de sculpter. On déclare simplement qu'elle ne devrait pas exposer ses œuvres. Qu'on fasse une loi tout de suite pour empêcher le cumul des talents ! »

En 1880, Sarah Bernhardt démissionne pour la seconde fois avec éclat et pour de bon du Théâtre-Français, devant lui payer 100 000 francs-or en dommages et intérêts pour rupture abusive de contrat. Elle décide de créer sa



PHOTO ZALANYAI/PHA STOCK


 A cause du Bombardement
L'AMBULANCE
DE L'ODÉON
 Créée et dirigée par
M^{lle} SARAH BERNHARDT
 a été transférée
RUE TAITBOUT. N° 58
 S'adresser, pour les Admissions ou pour tous renseignements, à
M^{lle} SARAH-BERNHARDT
M^{me} LAMBUQUIN
M^{me} E. GUÉRARD
M^{me} SEFELIE LEMAIRE
 A l'Ambulance: Rue Taitbout, 58.
ROGER-VIOLLET

Théâtre d'opérations

Les feux de la rampe ne lui font pas oublier la guerre. Depuis 1911, elle se rend presque tous les ans aux États-Unis, où sa première tournée remonte à 1880, plaidant pour une intervention américaine dans le conflit.

• Dans un train pour Dallas (de face), en 1906.

propre compagnie, avec laquelle elle part jouer et faire fortune à l'étranger jusqu'en 1917. Elle ne paiera jamais sa dette à la Comédie-Française, étant venue à son secours après l'incendie qui a ravagé la salle Richelieu en 1900.

Tournées triomphales sur les cinq continents

En 1881, à l'occasion d'une tournée en Russie, Anton Tchekhov, alors chroniqueur au journal moscovite *Le Spectateur*, la décrit comme « celle qui a visité les deux pôles, qui de sa traîne a balayé de long en large les cinq continents, qui a traversé les océans, qui plus d'une fois s'est élevée jusqu'aux cieux ». À partir de 1880, elle enchaîne les tournées triomphales dans le monde. Sa première aux États-Unis en 1880-1881

est un événement : 256 représentations données dans 50 villes. De nouveau les États-Unis en 1882, avec la Russie et l'Europe, puis l'Amérique du Sud pendant les treize mois suivants. Une autre tournée mondiale incluant l'Australie entre 1891 et 1893, et les États-Unis presque chaque année entre 1911 et 1917. En Amérique, dès 1880, et bien qu'elle ne parle pas anglais, sa gestuelle et sa voix lui permettent de se faire comprendre du public. Ses représentations ont beaucoup de succès à New York, mais elle n'est pas reçue dans la haute société à cause de son mode de vie sulfureux. Son image ne s'améliore pas lorsqu'elle pose pour des photos sur le dos d'une baleine morte, à Boston. Pendant ses tournées, Sarah Bernhardt fait feu de tout bois : elle voyage en train privé, en bateau, de l'Amérique

à l'Australie en passant par l'Argentine, de théâtres de fortune en salles grandioses. Aux États-Unis, en 1881, elle affrète un train Pullman pour sa troupe et ses huit tonnes de malles. Elle voyage avec 250 paires de chaussures, 75 malles d'effets personnels et 45 malles de costumes. Au Pérou en 1886, tous les billets pour ses représentations se vendent en l'espace de quarante-huit heures. Son lyrisme et sa diction emphatique enthousiasment tous les publics. Elle dépense largement quand elle a de l'argent et peine à joindre les deux bouts quand elle n'en a pas. Afin de promouvoir son spectacle, elle rencontre Thomas Edison à New York et y enregistre sur cylindre une lecture de *Phèdre*. Elle devient l'un des très rares artistes français à avoir son étoile sur le *Hollywood Walk of Fame*, à Los Angeles.

Celle qui prend la direction du théâtre de la Renaissance, fondé en 1838 par Victor Hugo et Alexandre Dumas, puis du théâtre des Nations en 1898 qu'elle renomme de son nom, celle qui écrit elle-même quelques pièces, celle qui incarne à plus de 50 ans, grâce à son corps svelte et malgré sa féminité, beaucoup de rôles de jeunes hommes – dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, *Hamlet* de Shakespeare ou *L'Aiglon* d'Edmond Rostand –, celle qui personifie le théâtre d'Hugo, de Dumas, de Sardou, de Rostand, celle qui importe en France l'art de la réclame, celle qui influence la mode, les peintres, la littérature, les arts décoratifs, les maîtres de l'affiche, les joailliers, les céramistes, Mucha, Lalique, Gallé, qui inspire Gustave Moreau, Edward Burne-Jones, Dante Gabriel Rossetti et toute l'école préraphaélite, mais encore les essayistes, écrivains et poètes – Robert de Montesquiou, les frères Goncourt, Oscar Wilde, Jean Lorrain, Joris-Karl Huysmans, Francis James et Marcel Proust –, celle qui est aussi bien actrice que militante, féministe avant l'heure, femme d'affaires, amoureuse ou mère, demeure bel et bien la lumière de la Belle Époque. ♦

Le cabinet de curiosités de Stéphane Bern

Expert et protecteur du patrimoine national, le célèbre journaliste a craqué, il y a quelques années, pour un ancien collège royal dans le Perche. C'est là qu'il a reçu Historia pour évoquer les coups de cœur de son musée personnel.

PAR CHARLES GIOL – PHOTOS : ARNAUD ROBIN

Le plus médiatique des passeurs d'histoire conserve encore quelques secrets. Il a accepté de nous en dévoiler quelques-uns, qui éclairent notamment l'origine de son goût pour le passé et le patrimoine. Une passion qui l'a conduit il y a une dizaine d'années à acquérir un ancien collège royal du XVIII^e siècle, niché au cœur du village percheron de Thiron-Gardais. Après l'avoir patiemment restauré, le Lyonnais de naissance a quitté Paris il y a quelques années pour s'y installer. Mais, fidèle à son engagement en faveur de la transmission du savoir historique, Stéphane Bern a également fait de sa thébaïde d'Eure-et-Loir un musée ouvert au public. C'est dans ce lieu hors du temps, flanqué du clocher d'une ancienne abbaye et entouré d'un charmant jardin à la française, qu'il nous a reçus pour évoquer des personnages, des objets et des souvenirs chers à son cœur. ♦

Une héroïne : Charlotte de Luxembourg

« Mes grands-parents maternels habitaient au Luxembourg et, dans mon enfance, je passais toutes mes vacances chez eux. L'atmosphère était beaucoup plus légère que chez mes

parents et, depuis cette époque, je suis resté profondément attaché au grand-duché, qui est intimement associé pour moi à ces souvenirs merveilleux – je suis ainsi particulièrement fier d'être devenu citoyen luxembourgeois il y a quelques années, pour des raisons sentimentales et non fiscales, car je continue de payer mes impôts en France ! Connaissant mon goût naissant pour l'Histoire, mes grands-parents m'avaient offert un manuel particulièrement patriotique sur l'histoire du Luxembourg. Et ils m'ont élevé dans le culte de la grande-duchesse Charlotte, qui a régné sur le pays de 1919 à 1964. En mai 1940, juste avant la violation du territoire luxembourgeois par l'armée allemande lors de son invasion de la France, Charlotte s'est réfugiée au Portugal, le pays de sa mère, puis en Amérique du Nord et enfin à Londres.



COLLECTIONS DE LA COUR GRAND-DUCALE



ARNAUD ROBIN/VERGENCE

Cet exil était un crève-cœur pour elle mais elle a toujours repoussé les invitations du Reich, qui avait annexé le grand-duché, à rentrer au Luxembourg. Une fois installée à Londres, en 1943, Charlotte s'adressait régulièrement à ses compatriotes via la BBC, encourageant les actes de désobéissance à l'envahisseur. Incarnant la résistance

du pays aux nazis, elle est restée extrêmement populaire jusqu'à sa mort en 1985. Le jour de son décès, j'avais rendez-vous avec la directrice de *Madame Figaro*. Je lui ai dit que je connaissais très bien la vie de Charlotte de Luxembourg et elle m'a demandé d'écrire une nécrologie: ça a été mon premier article publié.»

La bio

Stéphane Bern est le présentateur des émissions *Secrets d'Histoire* sur France 3 et *Historiquement vôtre* sur Europe 1. Depuis 2017, il dirige la Mission Stéphane Bern, consacrée à la sauvegarde du patrimoine français. Auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, il vient de publier un cahier de vacances spécial Histoire (Plon).

Un lieu : le collège royal de Thiron-Gardais

« Je l'ai découvert en décembre 2012. Le collège appartenait au conseil départemental d'Eure-et-Loir, qui n'avait pas vocation à le conserver et cherchait un repreneur. Son président, Albéric de Montgolfier, me l'a fait visiter et j'ai eu un coup de foudre. Sans réfléchir, j'ai proposé de l'acquérir, avec l'idée d'en faire un musée. D'autres projets existaient : il était notamment question d'en faire une résidence d'artistes ou une colonie de vacances. Ma proposition était la seule qui prévoyait d'ouvrir ce lieu au public, et c'est sans doute pour cette raison qu'elle a été retenue. Comme toutes les grandes passions, mon attirance pour cet ancien collège royal résiste en partie aux explications. Mais je crois que, outre la beauté des bâtiments et des jardins, j'ai été séduit par le fait qu'il s'agissait d'un lieu de transmission. C'est Henri de Bourbon-Verneuil, le fils naturel d'Henri IV et d'Henriette d'Entragues, qui est à l'origine de cette vocation : en 1630, afin d'éduquer les fils de la noblesse de la région, il a fondé un collège dans ce qui était alors une abbaye. La renommée de l'établissement n'a cessé de croître, jusqu'à ce qu'en 1776 il soit choisi pour accueillir l'une des dix écoles militaires fondées par Louis XVI. Le collège a été fermé sous la Révolution et il est devenu une propriété privée. Quand je l'ai acquis, en 2012, les bâtiments étaient en ruine et entièrement vides. Je me suis lancé dans un chantier un peu fou, qui a en quelque sorte servi de laboratoire pour la mission Patrimoine en péril qu'Emmanuel Macron m'a confiée en 2017 : j'ai alors appris les règles de la restauration patrimoniale. Grâce au travail remarquable de nombreux corps de métiers et à l'aide des habitants de la région, dont beaucoup m'ont confié des objets liés à l'histoire du collège, nous avons pu l'ouvrir au public en 2016. »

Une lecture d'enfance : *Le Vicomte de Bragelonne*



« J'avais une dizaine d'années quand mes parents m'ont offert les œuvres complètes d'Alexandre Dumas. C'était une belle édition reliée, qui venait d'être publiée. J'ai été totalement happé, ébloui par la trilogie des mousquetaires : *Les Trois Mousquetaires* (1844), *Vingt Ans après* (1845) et plus encore *Le Vicomte de Bragelonne* (1850), dans lequel Dumas évoque notamment l'homme au masque de fer et la chute de Fouquet. C'est ce livre qui, plus que tout autre, a éveillé en moi la passion de l'Histoire. Je me rappelle m'être dit, après l'avoir lu pour la première fois, qu'aucune fiction ne pouvait rivaliser avec la richesse de notre passé – même si j'ai compris un peu plus tard que Dumas "fictionne" beaucoup l'Histoire ! »



Un arbre : le séquoia géant dans les jardins du collège

« C'est l'un des huit "arbres remarquables" d'Eure-et-Loir [label créé par l'association Arbres en 2000, qui en distingue plus de 800 en France, pour leur âge, leur taille, leur intérêt historique, NDLR]. Ce séquoia a près de 250 ans

et il atteint 32 mètres de hauteur. Il accueille les visiteurs dans la cour du collège. Je suis très sensible à la lutte contre le changement climatique. Pour moi, le patrimoine naturel est aussi important que le patrimoine bâti. »



Une peinture : le portrait d'Henri de Bourbon-Verneuil

« Je l'ai acheté aux enchères il y a quelques années et il est depuis exposé dans le musée du collège. Outre que j'aime beaucoup cette toile, réalisée au sein de l'école de Pierre Mignard (1612-1695), c'était une évidence de l'acquérir pour rendre ainsi hommage au fondateur du collège. Henri de Bourbon-Verneuil a connu le destin complexe des bâtards royaux. Il aurait pu avoir une destinée royale, car Henri IV, juste avant sa naissance, a promis le mariage à sa mère, Henriette d'Entragues. Mais les mauvaises finances du royaume ont finalement imposé au roi d'épouser Marie de Médicis, qui apportait une dot colossale. Henri de Bourbon-Verneuil est donc resté un fils naturel, mais il a su se rendre utile en fondant notamment ce collège. »

Une collection : mes mugs royaux

« Je collectionne les mugs – ces grandes tasses dans lesquelles les Anglais aiment boire leur thé – liés à la monarchie britannique. J'aime leur côté kitsch, c'est un clin d'œil à cette dynastie à laquelle j'ai consacré beaucoup de livres et d'émissions. L'un des plus anciens date du jubilé des cinquante ans de règne de la reine Victoria, en 1887. »



Un sésame : la clé du château de Versailles

« Entre 15 et 17 ans, pendant trois étés consécutifs, j'ai travaillé comme hôte d'accueil au château de Versailles grâce à la recommandation d'un conservateur qui était un ami de mes parents. J'ai ainsi pu gagner un peu d'argent pour me payer des vacances mais, surtout, je me suis alors vu confier la "clé du paradis" : un passe-partout qui ouvrait les portes du château. J'arrivais avant tout le monde, chaque matin, bien avant le début de mon service, pour jouir de ce privilège exceptionnel : me promener seul dans le château. Après avoir grimpé l'escalier Louis-Philippe, je traversais les grands appartements du roi et de la reine, ceux de la Pompadour, et je m'attardais bien sûr dans la galerie des Glaces. Je pouvais même accéder

à des lieux fermés au public, comme la bibliothèque de Louis XVI. J'étais totalement grisé par ces moments hors du temps, qui ont fini d'ancrer en moi le goût pour l'Histoire et le patrimoine. C'était toujours un peu à contrecœur qu'à la fin de chaque contrat je rendais ce sésame inestimable, qui n'était en apparence qu'une grande clé en métal très banale, datant probablement de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle. Heureusement, j'ai la grande chance de renouer avec cette expérience unique lorsque je retourne à Versailles pour y tourner des épisodes de mon émission *Secrets d'Histoire* : on ouvre alors des pièces spécialement pour nous, et c'est un immense privilège de pouvoir, désormais, en faire également profiter les téléspectateurs. »

LOUIS XI CÉLÉBRÉ EN SES TERRES

♥♥♥ *On retrouve cet été, dans ses châteaux de Loire, le souvenir du mystérieux souverain, qui clôtura le Moyen Âge et annonça une nouvelle ère.*

Commémorations en Val-de-Loire du sixième centenaire de la naissance de Louis XI

Louis XI est le moins aimé des souverains Valois. Sa légende noire, forgée par l'évêque de Lisieux, Thomas Basin, et son conseiller, Philippe de Commines, puis reprise par les romantiques, est celle d'un roi cruel et dévot. Énigmatique, énergique et avant tout réaliste, ce négociateur est soucieux d'économie, car il s'agit de reconstruire le pays à l'issue de la guerre de Cent Ans. C'est ce roi-là que l'on retrouve au fil de ses résidences, dans ce Val-de-Loire dont il fit le centre du pouvoir royal. Le périple commence à Bourges, où il naît en 1423 dans le palais de son fastueux arrière-grand-oncle, Jean de Berry. Il y passe son enfance, loin de ses parents, Charles VII et Marie d'Anjou, sous la houlette d'un précepteur, Jean Majoris, très sensible aux préceptes de l'humanisme. Une exposition vivante et pédagogique lui est consacrée, illustrée par les sil-

CHRISTOPHE BAUMBAUT/CD375P



REVENANT Le souverain reprend vie au château de Loches, où il passa son enfance. Ensuite, ce furent ceux de Plessis-lès-Tours, de Langeais (qu'il fit édifier) et d'Amboise, où il créa l'ordre de chevalerie de Saint-Michel (à g.).

houettes grandeur nature (*photo*) très expressives du dessinateur Patrick Dallanegra. Au fil des salles, on découvre son enfance solitaire, sa rencontre (supposée) avec Jeanne d'Arc en 1429, la haine de son père et de sa favorite Agnès Sorel, ses révoltes et son exil en

Dauphiné, son règne à partir de 1461 et le souvenir laissé à la postérité.

Le cœur du royaume

C'est à Amboise qu'il passe une partie de sa jeunesse et installera son épouse, Charlotte de Savoie, et leurs enfants. Une passionnante exposition revient sur la création de l'ordre de Saint-Michel, à Amboise en 1469, ordre qu'il confère à tous ceux dont il veut s'assurer la fidélité. Une réponse politique et symbo-

lique aux ordres de la Jarretière des souverains anglais et de la Toison d'Or des ducs de Bourgogne.

Le château de Plessis-lès-Tours, dont ne subsiste guère qu'un dixième du bâtiment originel, a tenu une place particulière dans sa vie. Première construction royale de brique et de pierre, elle fut le cœur du pouvoir pendant près de vingt ans. Tours est alors la capitale du royaume et le laboratoire des projets du roi pour développer les

Histoire vivante

PAR ÉRIC TEYSSIER

manufactures de soieries en faisant appel à des artisans génois, dompter le cours de la Loire, construire des arsenaux, créer la première poste aux lettres, etc. Un âge d'or dont témoigne encore la richesse architecturale de la ville.

Un air de Renaissance

Le magnifique château de Langeais, où une exposition évoque le roi bâtisseur, est aussi une création de Louis XI. Une allure de forteresse côté ville, un logis presque renaissant côté jardin. Tout un symbole pour ce roi Janus. Reste sa dernière demeure. Louis XI, terrorisé par l'idée de la mort, fait venir d'Italie à Plessis-lès-Tours le futur saint François de Paul pour l'assister dans son agonie. Et, dernière manifestation de sa liberté de pensée, seul souverain de sa dynastie à ne pas reposer à

Saint-Denis, il se fait inhumer à la collégiale Notre-Dame de Saint-Cléry dont il est le principal bâtisseur. Son monument funéraire, aujourd'hui disparu, résumait ce prince : pas de gisant de marbre, mais un agenouillé, en tenue de chasse et sans l'apparat du monarque souverain qu'il avait été pourtant si efficacement... ♦

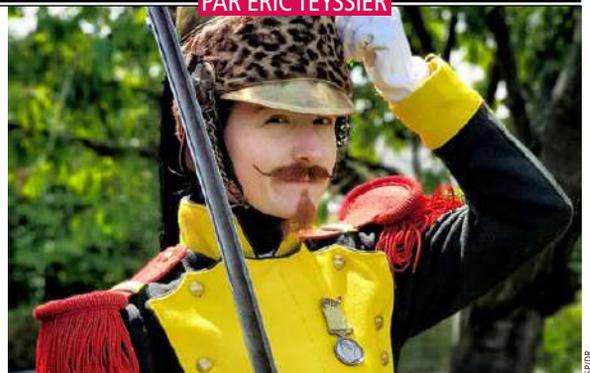
■ **Du dauphin au roi**, donjon de Loches (37), jusqu'au 5 novembre.

■ **L'ordre de Saint-Michel et l'essor du pouvoir royal**, château d'Amboise (37), jusqu'au 28 août.

■ **Louis XI bâtisseur**, château et parc de Langeais (37), jusqu'au 12 novembre.

■ **Louis XI en son jardin : du ver à la soie**, château de Plessis-lès-Tours (37). Conférences, démonstrations de tissage, concerts..., les 16 et 17 septembre.

■ **Colloque international « Louis XI, les dialogues d'un prince. Échanges et confrontations »**, hôtel de ville de Tours (37), du 12 au 14 octobre.



UN DRAGON NOMMÉ LARA

Lara est étudiante en master 2 d'histoire. En master 1, elle découvre la reconstitution historique grâce à l'intervention, en tenue, d'un de ses camarades de promotion (lire *Historia* n° 886). À cette époque, Lara consacre son mémoire de recherche au parcours de Napoléon Duffié. Ce sous-officier du 6^e régiment de dragons a déserté l'armée de Napoléon III après la Crimée pour combattre aux États-Unis. Lara décide alors de reconstituer la tenue de dragon de son personnage – une unité de cavalerie lourde créée le 15 avril 1806. La tâche n'est pas aisée, car le thème du Second Empire est très peu exploré par les reconstituteurs. Mais il en faut plus pour décourager l'étudiante. Pratiquant avec talent l'art du portrait, elle réalise des toiles sur le thème de l'histoire militaire et la vente de ses œuvres lui permet d'économiser suffisamment pour s'offrir un casque modèle 1845 et un sabre d'époque. Après avoir fait réaliser son uniforme par une couturière, Lara peut s'enorgueillir d'être la première à avoir reconstitué un dragon de cette période. Grâce à cela, elle peut participer aux manifestations historiques de Compiègne et à celles organisées au mois de juin à Vichy pour le 150^e anniversaire de la mort de Napoléon III. Poussant la rigueur jusqu'au bout, Lara porte aussi moustaches et barbiche postiches pour coller à la réalité de plus près. Malgré cela, des critiques malveillantes – voire des insultes – sont venues des éternels donneurs de leçons qui pensent que les filles ne doivent pas endosser des tenues d'homme. Mais l'étudiante sait répliquer car, pour elle, seules comptent l'authenticité de la tenue et les sources qui l'inspirent, peu importe celui ou celle qui la porte... Et toc! ♦

« Lara Duffy », à retrouver sur : facebook.com/lara.thom.58

Un Silex qui continue d'étinceler



♥♥♥ Surnommé D' Silex, ce médecin intriguait ses patients par sa passion des vieux cailloux. L'archéologie n'en est qu'à ses balbutiements, mais le D^r Bailleau, entreprend, en 1867, la fouille de la grotte des Fées à Châtel Perron, qui donnera son nom à l'une des grandes cultures de la Préhistoire, le Châtel Perronien (entre

45 000 et 38 000 av. J.-C.), période pendant laquelle Néandertal et Cro-Magnon se sont côtoyés. Ses collections comprenaient, outre des silex et une défense de mammouth, de nombreux vestiges gallo-romains. La reconstitution de son bureau, la présentation de son journal complètent le portrait de cet érudit en quête d'humanité originelle. ♦

■ **La Fabuleuse Aventure archéologique du docteur Bailleau**,

musée Anne-de-Beaujeu, Moulins (03), jusqu'au 17 septembre.

Rens. : 04 70 20 48 47 et www.musees.allier.fr

DE QUOI COUPER LES CHEVEUX EN QUATRE

♥♥♥ *C'est une histoire bien difficile à démêler que celle qui lie l'Occident à la pilosité : dominer notre « animalité » ou s'en accommoder, voilà une question poilante !*



C. DELERES-ARTS DÉCORATIFS/SP



A. ARNOLD/MUSEE BASQUE ET DE L'HISTOIRE DE BAYONNE/SP

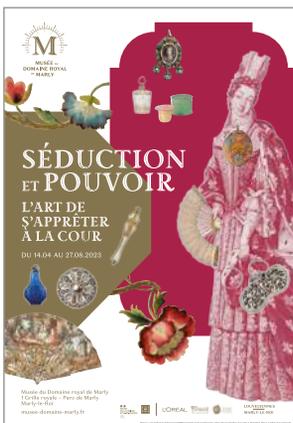
Cheveux courts ou longs ? Dénoués ou domptés ? Peruque ou voile ? Barbe ou moustache ? Depuis l'Antiquité, l'Occident est fasciné, parfois jusqu'au fétichisme, par les questions liées à la pilosité. Phénomène de mode, tabou religieux, fantasme érotique, marqueur social et identitaire ?

PELAGES Teint blond vénitien ou velu façon Aviron bayonnais, le poil en a vu de toutes les couleurs, entre phénomènes de mode et tabous socioreligieux.

Chaque époque secrète ses goûts, ses préjugés, ses normes de classe et de genre, tandis que les métiers de la coiffure et de la couture, le commerce, l'industrie, la publicité et, plus récemment, les influen-

ceurs, répondent aux désirs ou en créent de nouveaux. Les 600 œuvres illustrant ces différentes problématiques ne sont pas de trop pour y répondre, mais elles sont si nombreuses, présentées de façon si touffue et sur une si longue durée, du Moyen Âge à nos jours, que le visiteur peine à tout démêler. D'autant que de nombreux chefs-d'œuvre, portraits et sculptures du XV^e au XIX^e siècle – de Vélasquez ou Nattier à Winterhalter ou Carrier-Belleuse –, voisinent avec des articles plus fonctionnels – rasoirs, tondeuses ou terrifiants casques-séchoirs des années 1920 – et que l'œil est sans cesse distrait par des animations visuelles, notamment les reconstitutions sur mannequins des techniques du temps de M^{me} de Sévigné ou de Marie-Antoinette. En fin de compte, une visite ébouriffante, décoiffante, voire poilante, entre volonté de « dompter l'animal qui est en nous » et tentations transgressives d'y revenir, de l'hirsutisme adolescent aux performances expérimentales des grands coiffeurs contemporains. ♦

■ **Cheveux et poils**, musée des Arts décoratifs, Paris (1^{er}), jusqu'au 17 septembre. Rens. : 01 44 55 57 50 et www.madparis.fr



Plaire au roi et à soi

♥♥♥ **Sous Louis XIV, plus qu'à Versailles, c'est au château de Marly – où sont invités quelques happy few – que les contraintes de la mode et le désir contradictoire de s'en libérer pour mieux se distinguer aux yeux du roi sont les plus forts. Entre audace et soumission, affirmation de son rang et quête de nouvelles dignités, l'art de paraître requiert une parfaite maîtrise du visage et du corps. Fards, perruques, bijoux, parfums, dentelles, éventails et autres petits objets de poche ou de galanterie sont les accessoires**

incontournables du métier de courtisan. Exposés dans le cadre précieux du mobilier, des tableaux et des œuvres d'art du musée, ils complètent la présentation de luxueux costumes et gilets brodés, ornés de boutons précieux, de broderies chamarrées, de dentelles éblouissantes. Un art du paraître aux XVII^e et XVIII^e siècles révélateur de l'être ! ♦

■ **Séduction et pouvoir. L'art de s'apprêter à la cour**, musée du Domaine royal de Marly, Marly-le-Roi (78), jusqu'au 27 août. Rens. : 01 39 60 06 26 et www.musee-domaine-marly.fr

Mont et (mille ans de) merveilles

♥♥♥ Depuis plus de mille ans, l'esprit saint souffle sur le Mont. Le premier sanctuaire, fondé par saint Aubert d'Avranches, date de 708, mais c'est à l'abbé Hildebert II qu'est attribuée la fondation de l'abbaye bénédictine en 1023. Le Grand Degré intérieur, au fil d'une ascension de 90 marches accompagnée d'une frise chronologique imagée, égrène les grandes étapes de sa construction et de ses reconstructions et restaurations. Dans l'église, la présentation du chantier médiéval, entre nef romane, chœur gothique et chapelles rayonnantes, illustre le défi architectural lancé au fil des siècles par l'archange. Haut lieu de spiritualité pendant le Moyen Âge, puis confiée à des abbés commendataires favorisés royaux pendant l'époque moderne, l'abbaye perd de son rayonnement jusqu'à la réforme engagée par des moines mauristes. Survient la Révolution et sa reconversion en prison. Quant à la statue de l'archange,

réalisée au XIX^e siècle par le sculpteur Emmanuel Frémiet et perchée à 150 m au-dessus de la mer sur la flèche néogothique de l'architecte Petitgrand, elle a été restaurée à plusieurs reprises. Autant de combats contre le temps et la négligence des hommes que saint Michel remporte vaillamment, documents, tableaux et vidéos à l'appui. Avec la multiplication des pèlerinages au XIX^e siècle, il reçoit même les honneurs inédits d'un couronnement par Pie IX en 1875. Clou final, la fabuleuse parure réalisée pour la statue par les célèbres frères Mellerio, dits Meller, joailliers des grandes cours européennes : une couronne, deux colliers, une épée et un bouclier constituent le cœur flamboyant de l'exposition. Pèlerinages, conférences, jeux de lumière, concerts et animations complètent l'extraordinaire portrait de l'archange en sa demeure favorite, fin prêt pour un décollage triomphal dans son deuxième millénaire. ♦



PROTECTION Cet extraordinaire reliquaire (XIX^e s.) conserve le crâne du fondateur de l'abbaye, saint Aubert.

■ La demeure de l'archange. Mille ans d'histoire et de création à l'abbatiale du Mont-Saint-Michel, abbaye du Mont-Saint-Michel, Le Mont-Saint-Michel (50), jusqu'au 5 novembre. Rens. : 02 33 89 80 00 et www.montsaintmichel.gouv.fr/programme-du-millenaire

Dr Da Vinci et Mister Leonardo



♥♥♥ Léonard de Vinci a consacré trente ans de sa vie à tenter de percer les mystères du corps humain en pratiquant la dissection de cadavres, en toute légalité, contrairement à la légende. Ses dessins – Codex Windsor et Winchester présentés en fac-similés – sont d'une extraordinaire précision que confirme leur confrontation avec des images scanner ou IRM contemporaines!

Rien n'échappe à l'homme de science ni au sculpteur, dont les techniques guident l'usage du scalpel. Les rapports entre ses recherches anatomiques et son œuvre peint constituent l'un des thèmes les plus originaux de cette splendide présentation. Le tableau *La Cène*, modélisé en 3D, révèle à travers la gestuelle des squelettes la parfaite adéquation de leurs mouvements avec les lois de la biomécanique. ♦

■ Léonard de Vinci et l'anatomie, la mécanique de la vie, château du Clos Lucé, Amboise (37), jusqu'au 17 septembre. Rens. : 02 47 57 00 73 et www.vinci-closluce.com

« L'enfer » de Verdun



♥♥♥ La Voie sacrée – route départementale n° 1916 –, reliant Bar-le-Duc à Verdun, est l'artère principale qui a approvisionné Verdun pendant la bataille. Barrés lui donne ce nom dès avril 1916, tant son rôle logistique est devenu vital. Plus de 6 000 passages de camions par jour et des centaines de milliers d'hommes et des millions de tonnes de munitions l'ont empruntée. Effort gigantesque, qui sera commémoré pour la deuxième fois, les 23 et 24 septembre, par une manifestation sportive créée en 2018 par la Fédération des clubs de la défense. 200 équipes de trois concurrents prendront le départ à Verdun. Au programme : trail-running, swimrun et VTT, trois parcours de 50 et 140 km et, le plus exigeant, de 250 km, jusqu'à Paris. Une épreuve extrême, entre devoir de mémoire, dépassement de soi et préparatoire à l'Olympiade de 2024. ♦

■ Raid de la Voie sacrée, les 23 et 24 septembre. Rens. : www.raidvoiesacreee.fr



Sacrées Vendéennes !

♥♥♥ Le site tourmenté de la Pierre Tournisse offre un terrain idéal à la reconstitution de la bataille de Torfou, qui opposa, le 19 septembre 1793, les troupes royalistes conduites par le général Charette à celles, républicaines, commandées par Kléber. Un grand moment dans l'impitoyable guerre de Vendée, célèbre

pour l'héroïsme des Vendéennes, qui renvoyèrent leurs hommes au combat, tandis que Charette s'écriait : « Qui m'aime me suive ! » On suivra donc les 70 acteurs pour un spectacle tissé d'émotion et de drôlerie et un déluge de feu final. ♦

■ **Torfou la bataille**, reconstitution de la bataille de Torfou, la Pierre Tournisse, Sèvremoine (49), les 21 et 22 juillet. Rens. : 02 41 72 62 32 et contact@osezmauges.fr

ET AUSSI

Sur les pas d'Atget

Parc du domaine de Sceaux (92), jusqu'au 9 juillet.

Suzanne Valadon. Un monde à soi

Centre Pompidou / Metz (57), jusqu'au 11 septembre.

Victoires

Musée national du Sport, Nice (06), jusqu'au 17 septembre.

Ingres l'artiste et ses princes

Château de Chantilly et musée Condé, Chantilly (60), jusqu'au 1^{er} octobre.

Agatha Christie en quête d'archéologie

Vesunna, musée gallo-romain, Périgueux (24), jusqu'au 31 décembre.

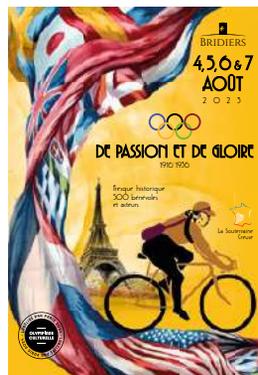
La Divine à Digoine

♥♥♥ Le petit théâtre à l'italienne du château de Digoine résonne encore de la voix d'or de Sarah Bernhardt. En 1900, invitée par ses amis, le comte de Chabrillan et la cantatrice Henriette Baréty, elle y répète *L'Aiglon* qu'Edmond Rostand vient d'écrire pour elle. Des salons aux communs, une centaine d'acteurs et de figurants rejouent pour le visiteur, comme sur un plateau de cinéma, les plaisirs et les jours d'une Belle Époque se délassant en déclamant aux champs. ♦

■ **1900 au château de Digoine**, château de Digoine, Palinges (71), du 10 juin au 16 juillet. Rens. : 01 88 48 28 91 et www.chateaudedigoine.fr



Le Tour de France des Années folles



♥♥♥ Prairies et bois dominés par le donjon du XIII^e siècle de l'ancien château des vicomtes d'Aubusson forment un grandiose théâtre à ciel ouvert, bordé de gradins naturels. Pour sa 17^e édition, l'association La Fresque, entre effets spéciaux, pyrotechnie et images géantes, et avec le concours de 500 bénévoles et acteurs, évoque le destin d'un jeune

champion cycliste, des tranchées de Verdun au Front populaire. Inspiré de Joseph Guillemot, médaille d'or d'athlétisme aux jeux Olympiques d'Anvers en 1920, le personnage d'Auguste Rioublanc incarne les valeurs de la terre, du travail, de l'amitié et du sport. Le Tour de France des Années folles comme si vous y étiez, et une belle façon d'annoncer les JO de 2024. La Fresque y a déjà gagné le label « Olympiade culturelle ». ♦

■ **De passion et de gloire, fresque historique de Bridiers**, La Tour de Bridiers, La Souterraine (23), du 4 au 7 août. Rens. : 06 71 01 31 01 et fresque@bridiers.fr



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

LOUIS XIV
*(Mère espagnole,
grand-mère autrichienne)*

**C'est fou
tous ces étrangers qui ont
fait l'histoire de France.**

**LA GRANDE HISTOIRE DE L'IMMIGRATION
NOUVEAU PARCOURS. OUVERTURE LE 17 JUIN**

PALAIS DE LA PORTE DORÉE • PARIS 12^e • palais-portedoree.fr

JEAN AUGUSTE DOMINIQUE INGRES, PORTRAITISTE DES ALTESSES

♥♥♥ *Malgré son souhait de peindre l'Histoire, le peintre français a surtout excellé dans l'art de saisir parfaitement la personnalité de ses modèles.*

PAR ÉLISABETH COUTURIER

« Ingres était tellement perfectionniste qu'il lui est arrivé de racheter l'un de ses tableaux pour y apporter des modifications ! », raconte Mathieu Deldicque, commissaire de l'exposition qui se tient actuellement au château de Chantilly. À la lumière de récentes analyses scientifiques et de rapprochements inédits entre dessins préparatoires et peintures célèbres, cette présentation dévoile, avec subtilité, la manière de travailler du maître de Montauban. Deldicque ajoute : « On a trop souvent réduit Ingres au néoclassicisme alors qu'il

INGRES, L'ARTISTE ET SES PRINCES
 CHÂTEAU DE CHANTILLY,
 MUSÉE CONDÉ, SALLE DU JEU
 DE PAUME

Du 3 juin au 1^{er} octobre 2023

est indéfinissable, toujours en recherche de formes nouvelles. Il peut prendre d'incroyables libertés avec l'idée du beau harmonieux selon la tradition antique. » Grâce à des prêts exceptionnels, l'exposition se focalise sur la production de l'artiste durant la monarchie de Juillet, entre 1830 et 1848, correspondant à l'apogée de sa carrière et à ses

relations privilégiées avec la famille d'Orléans dont il réalisera des portraits iconiques, tels ceux de Ferdinand Philippe d'Orléans (1842) et de Louise de Broglie (1845).

Précision maniaque

Cependant, après son deuxième retour d'Italie en 1841, Ingres souhaite prioritairement réaliser de grandes peintures d'Histoire, se plaignant à son ami Gilbert : « Parce que j'ai peint le portrait de Bertin et Molé, tout le monde en veut, en voilà six que je refuse ou que j'élude car je ne puis les souffrir, et ce n'est pas pour peindre des portraits que je

suis retourné à Paris. » Néanmoins, comment résister aux commandes royales ? La réception enthousiaste d'*Antiochus et Stratonice* par Ferdinand Philippe d'Orléans conduit ce dernier à demander à Ingres de le portraiturer.

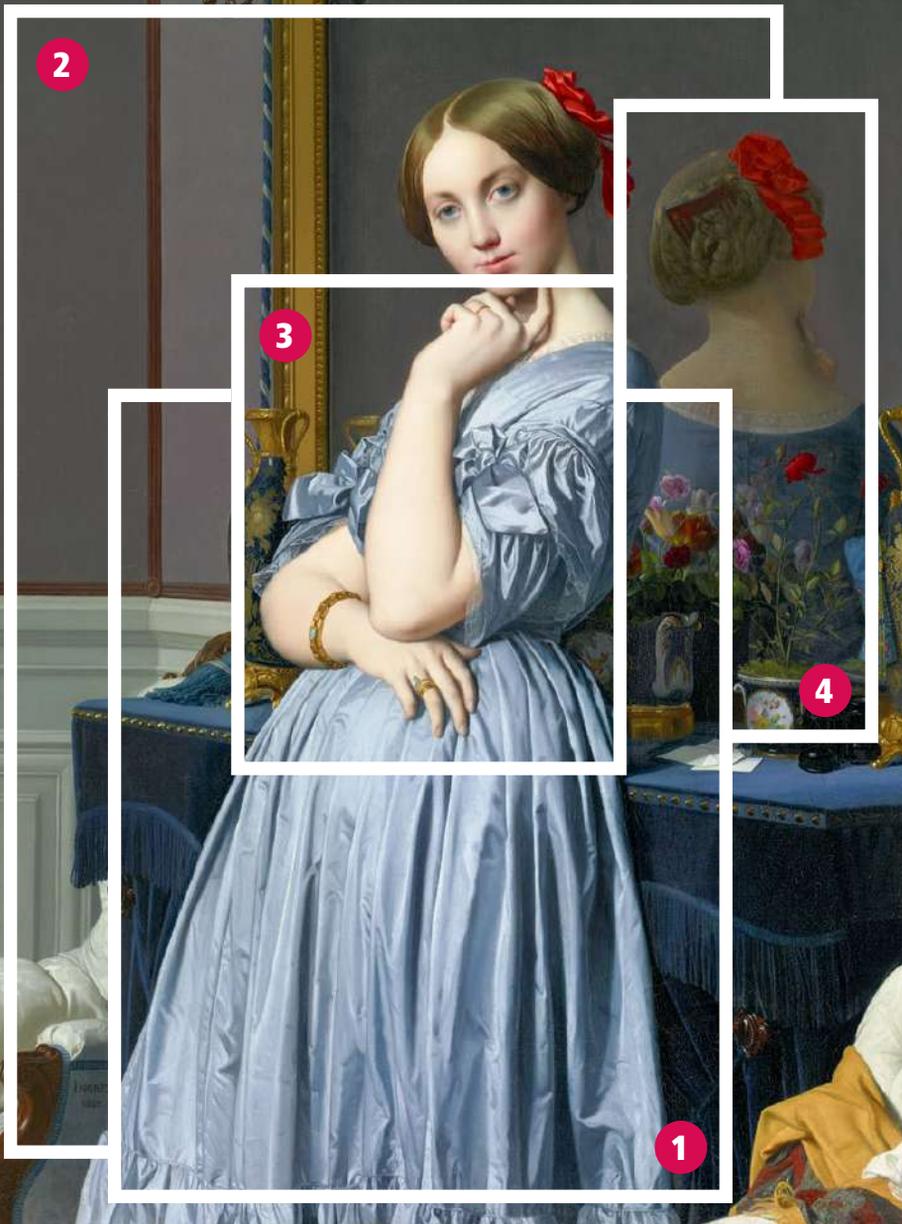
Cette œuvre, commencée à Rome, est achevée à Paris quelques mois avant la mort accidentelle de l'héritier au trône. Après quoi, son frère cadet, le duc d'Aumale, reprend le flambeau et devient le principal mécène de l'artiste. D'où la présence de plusieurs chefs-d'œuvre au musée Condé. Bénéficiant de contrats allant dans le sens de son désir historiciste, Ingres devra pourtant déroger à la règle qu'il s'était fixée et accepter d'autres face-à-face avec ses modèles et un peintre. À bon escient : aujourd'hui, ses scènes héroïques, académiquement ultra-codées, nous touchent moins que sa manière unique de saisir le caractère d'une personnalité attentivement observée. Grâce à une précision technique maniaque et à une extraordinaire perception sensible, l'artiste des princes n'est-il pas devenu, un peu malgré lui, et pour sa gloire posthume, le prince des portraitistes ? ♦



CHANTILLY, MUSÉE CONDÉ, BÉATRICE GRAND PALAS/SP

LE LONG FLEUVE TRANQUILLE D'UNE CARRIÈRE EXEMPLAIRE

Né à Montauban en 1780, Ingres étudie à l'académie royale de Toulouse avant d'intégrer l'atelier de David à Paris. Il reçoit le prix de Rome en 1801 et s'installera dans cette ville de 1806 à 1820. Il épouse Madeleine Chapelle, modiste à Guéret, en 1813. L'année suivante, il peint pour les Murat, couple royal de Naples. De 1820 à 1824, il partage l'atelier florentin du sculpteur Bartolini et étudie Raphaël. À Paris pour le Salon de 1824, il y brille. S'ensuit une carrière officielle : nommé à Rome, de 1835 à 1840, pour diriger la Villa Médicis, il est aussi sollicité par de nombreuses têtes couronnées dont Louis-Philippe et le prince d'Orléans. En 1846, à l'exposition du Bazar Bonne-Nouvelle, Ingres présente onze œuvres dont *Œdipe* et *le Sphinx*. Lors de l'Exposition universelle de 1855, une salle entière lui est réservée. La même année, il est décoré de la Légion d'honneur. Il meurt à Paris en 1867, à 87 ans. É. C.



LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE (1845),

huile sur toile, 132 x 92 cm
The Frick collection, New York

Louise, princesse de Broglie, épouse Joseph de Clairon d'Haussonville en 1836. Lors d'un séjour à Rome, le couple rencontre Ingres, qui peindra ce portrait quelques années plus tard.

1 La robe bleue. La robe de la vicomtesse remplit le centre du tableau et une grande partie de la composition. Elle capte la lumière et attire l'attention. Sa douce couleur bleue est assortie aux yeux du modèle. Son étoffe satinée, parfaitement rendue par Ingres, donne envie de la toucher. Ingres soigne les plis et replis du tissu, fort de sa connaissance du drapé antique, exerce technique qu'il maîtrise parfaitement.

2 La pose. La vicomtesse est peinte de trois quarts, appuyée sur le rebord de la cheminée. Elle

tourne son visage vers nous et nous regarde, en face mais avec douceur. Cette rotation dynamise la pose. Le modèle n'en devient que plus vivant. Le rosé de ses joues et la couleur claire de sa peau soulignent la fraîcheur de son teint, son jeune âge et sa distinction sociale.

3 Les mains. La main gauche de la vicomtesse, à laquelle on aperçoit son alliance, soutient délicatement sa tête ce qui lui donne un air pensif. Cela dévoile sa gestuelle gracieuse et sa bonne éducation. La main droite posée sur la taille montre

également une bague en or avec une pierre bleue assortie à celle du bracelet. Rien d'ostentatoire.

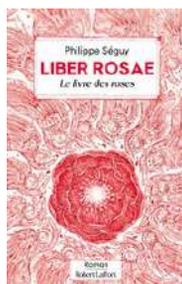
4 Le reflet dans le miroir. Derrière la jeune femme, il nous dévoile avec une certaine impudeur sa nuque et son chignon. Ses cheveux sont retenus par un peigne et agrémentés d'un ruban selon la mode de l'époque. La touche rouge apportée par ce colifichet contrebalance le bleu qui domine la composition. Le décor très cosy correspond alors à l'embourgeoisement des intérieurs, même princiers. É. C.

Livres

L'AMOUR ET LA HAINE AU TEMPS DES CROISADES

♥♥♥ Dans son nouveau roman ébouriffant, Philippe Séguy nous entraîne dans le combat mortel et amoureux auquel se livrent deux êtres que tout semble opposer.

PAR GÉRARD DE CORTANZE



Liber Rosae

DE PHILIPPE SÉGUY
(Robert Laffont, 447 p.,
23,90 euros)

Historien médiatisé – on peut le voir régulièrement dans *Secrets d'Histoire* de Stéphane Bern ou l'écouter à la radio aux côtés de Franck Ferrand – Philippe Séguy est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, essais, biographies et romans consacrés à la mode sous l'Empire, à Jeanne d'Arc, à Cagliostro, à Joséphine, quand il ne nous invite pas à la table des princes. Les familiers de notre auteur savent qu'il est un écrivain des épopées puissantes et du verbe de haute mer. On se plonge dans sa vaste littérature en sachant que les orages y seront violents et les temps de paix d'une sérénité profonde.



LA FLEUR DU MAL Quand la jeune musulmane réussit à acclimater la rose de Damas en Champagne, l'Église y voit le signe du malin.

Ainsi retrouve-t-on dans *Liber Rosae* toute la luxuriance qui avait fait la force de *Et passe le souffle des dieux*, roman qui racontait l'histoire d'une opposition radicale entre Guillaume de Normandie, le chrétien, et Harold le Saxon, le païen, mais

qui, surtout, nous immergeait dans les rites et les croyances de l'an mil.

L'action de *Liber Rosae* se situe en 1240. La géopolitique occidentale et orientale, bouleversée par les guerres et les invasions, vit désormais une

époque d'échanges culturels et économiques sans équivalent mais aussi d'intolérance religieuse. C'est le cœur même de l'aventure vécue par la jeune Morjiane el Sadawi, ramenée en terre française dans les valises de Gatien de Mortery, rentré de Terre sainte où il a combattu sous les ordres du comte de Champagne.

Terreurs et merveilles

Si, d'un côté, le comte souhaite acclimater la rose qu'il a rapportée de Damas, afin de la cultiver sur les coteaux du Châtel et ainsi l'offrir à la reine Blanche, de l'autre, Gatien souhaite plus que tout garder à ses côtés l'autre rose, la sienne, Morjiane la musulmane, objet d'opprobre et de rejet.

Liber rosae est bien plus qu'un roman historique dont le but serait de nous faire revivre une époque. Parlant d'hier, il nous parle d'aujourd'hui. Et ce livre plein de merveilles et de terreurs – on y boit, on y fait l'amour, on s'y trucidé sans retenue – n'est rien d'autre qu'une réflexion nécessaire sur le désenchantement d'un monde où les mots de fraternité et de tolérance ont perdu tout sens. ♦

Quand la Chine cauchemarde



♥♥♥ Le maître du thriller historique frappe un grand coup avec ce nouvel opus de la saga Tomás Noronha. Le cryptologue portugais recherche son épouse, enlevée en Inde. Chapitres courts, haletants, alternant entre la progression de

l'enquête et le destin effarant de Madina, jeune Ouïghoure, condamnée, malgré son adhésion au Parti, au camp de concentration. Elle réussira à s'enfuir avec une clef USB contenant le protocole Dragon rouge, programme menant à la domination universelle du Parti communiste chinois. Inspiré par les témoignages et documents officiels (et confidentiels) démontrant le régime dictatorial et l'expansionnisme de la Chine, ce roman s'inscrit dans le sillage d'un George Orwell dépassé par ses prophéties. Sinon que l'on est, au-delà du roman, face à un tragique retournement de l'Histoire... JOËLLE CHEVÉ

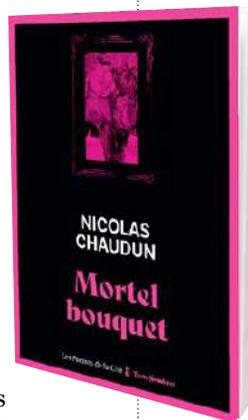
■ **La Femme au Dragon rouge**, de J. R. Dos Santos (éditions Hervé Chopin, 624 p., 22,50 euros).

Peintures rouge sang

♥♥♥ Un train peut en cacher un autre. C'est ce qui arrive en 1940 lorsque les autorités mettent à l'abri les chefs-d'œuvre du Louvre. On avait oublié qu'il en fut de même en 1870. Enfin pas tout le monde. Le marquis de Peyricars, en son château de Chaource, connaît bien l'histoire et pour cause... C'est donc avec la réapparition d'un bouquet de tulipes signé du peintre Ambrosius Bosschaert que Pierre Fauvellière entre en scène aux côtés de personnages bien réels comme Jacques Jaujard, directeur des Musées nationaux, ou Rose Valland qui sauva de nombreux tableaux de la convoitise nazie. « J'avais pendant toute l'Occupation effectué de longs stages au Louvre. J'avais espéré un poste d'adjoint à la

conservation. » Il finira conservateur au département des peintures avant que la sombre affaire ne soit révélée au moment où Mitterrand inaugure le Grand Louvre.

Sur fond de spoliation d'œuvres d'art, Nicolas Chaudun brode un polar d'une noirceur exemplaire. On y retrouve tous les ingrédients du genre, les petits meurtres entre amis, le cluedo à rebondissement, la révélation sur le thème du héros pas si reluisant que cela. Nous voici immergés dans un monde en apparence feutré mais terriblement assasin que

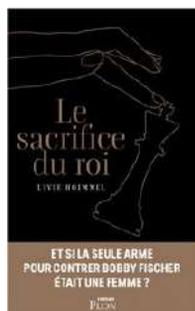


Nicolas Chaudun connaît bien, celui des spécialistes de l'art.

LAURENT LEMIRE

■ **Mortel bouquet**, de Nicolas Chaudun (Presses de la Cité, 190 p., 20 euros).

La diagonale des fous



♥♥♥ Les passionnés du jeu d'échecs n'ont pas oublié le « match du siècle », en 1972, en pleine guerre froide, qui a vu la victoire de l'Américain Bobby Fischer contre le Soviétique Boris Spassky. Moscou veut prendre sa revanche à l'occasion du tournoi suivant, en 1975. Brejnev gère l'affaire et constitue un groupe dirigé par une femme manipulatrice à souhait. Il faut déstabiliser le génie, le faire battre ou l'empêcher d'être candidat. Livie Hoemmel nous balade avec

maestria de Central Park à Moscou en passant par la Suisse, de la jeunesse de Fischer à ses premières victoires. Tous les personnages sont bien campés, diaboliques ou manipulés, tandis que Fischer s'enfonce dans une secte religieuse, animé par un orgueil démesuré, prêt à engager le match suprême contre Dieu lui-même. Un récit abracadabrantesque à souhait. DENIS LEFEBVRE

■ **Le Sacrifice du roi**, de Livie Hoemmel (Plon, 446 p., 22 euros).

La liberté et la mort



Romans, sculptures, opéras, jeux vidéo... Charlotte Corday ne cesse de nous interroger. Astrid de Laage en propose une version des plus personnelles et pour cause, c'est une lointaine cousine de celle qui assassina Marat. Pour les uns, Charlotte est une

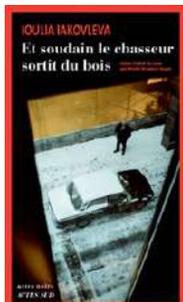
criminelle instrumentalisée par les forces de la réaction; pour les autres, une héroïne au service de la liberté. Et si elle n'était, avant tout, qu'une femme qui meurt de vouloir trop exister?

Qui gagne sa liberté en montant sur l'échafaud? Un livre magnifique, terrible, contemporain. G. C.

■ **De la main d'une femme**, d'Astrid de Laage (Grasset, 215 p., 19,50 euros).

TABLEAUX DE CHASSE AU PAYS DES SOVIETS

♥♥♥ *L'inspecteur Zaitsev a fort à faire pour sauver sa peau et démêler une affaire criminelle. Une enquête menée tambour battant dans une Saint-Petersbourg décrépite.*



Et soudain le chasseur sortit du bois

DE IOULIA IAKOVLEVA

(Actes Sud, 464 p., 24,50 euros)

Leningrad, 1929. La brigade n°2 de la police criminelle a fort à faire avec une série de meurtres qui défient l'entendement. Les cadavres sont mis en scène de manière à former des tableaux macabres, reproductions glaçantes de toiles de maîtres mystérieusement disparues



ENNEMI PUBLIC Le « monstre du capitalisme » défile à Leningrad en 1929.

des collections du musée de l'Ermitage. Quel message l'assassin veut-il faire passer à travers ces actes odieux ?

Tous suspects

L'affaire obsède l'inspecteur Zaitsev, lui-même aux prises avec la Guépéou, l'omniprésente police politique qui traque les profils non

conformes ou déviants. Heureusement pour lui, il semble être le seul capable de y voir clair dans cet écheveau complexe, raison pour laquelle ses supérieurs le tirent de la prison où il croupissait. Dans une atmosphère de suspicion généralisée, où le collègue ou l'être aimé sont des dénonciateurs potentiels, l'enquête piétine.

Impossible de lâcher ce roman qui, dès l'entrée en matière, nous confronte avec une scène de crime dans un de ces appartements communautaires, typiques de l'époque. Les demeures cossues de l'ancienne Saint-Petersbourg, désormais partagées par de nombreux occupants, tous aussi démunis les uns que les autres par la grâce de la collectivisation, sont devenues des bâtisses décrépites et sordides, la nourriture est rationnée, les vêtements sont rapiécés et seuls les caciques bénéficient du confort de l'ennemi capitaliste occidental, à grand renfort d'opportunisme et de corruption. Inspirée de faits réels, l'intrigue est une magistrale plongée dans le totalitarisme soviétique, à l'aube des grandes purges staliniennes des années 1930. Un coup de maître ! ♦ ISABELLE MITY

Un asile pour Conan Doyle



♥♥ Dans une institution psychiatrique de Portsmouth, en 1882, l'infirmière Anne McCarey, épaulée par le docteur et écrivain Arthur Conan Doyle, s'occupe de Monsieur X, un mystérieux patient doté d'extraordinaires facultés de déduction, bien utiles pour venir à bout de la série de meurtres qui brisent la tranquillité du lieu. Voilà un puzzle machiavélique, oscillant

entre fantastique et gothique, nourri de références théâtrales, et sur lequel plane, évidemment, l'ombre de Sherlock Holmes. Il faut prendre le temps de s'installer dans l'intrigue et l'ambiance pour savourer cet étrange roman. I. M.

■ **Étude en noir**, de José Carlos Somoza (Actes Sud, 400 p., 23,90 euros).

L'étoffe d'un (z)héros



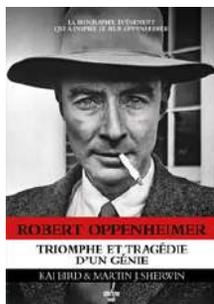
♥♥ La vie de Michael Hartung, paisible gérant d'un vidéoclub à Berlin, est bouleversée lorsqu'un journaliste l'érige, par opportunisme, en héros de la résistance pour un acte commis par erreur, en 1983, en RDA. À la veille du trentième anniversaire de la chute du mur, l'emballement médiatique est tel qu'Hartung est pris au piège. Maxim Leo choisit l'humour pour dénoncer un travers très actuel :

l'instrumentalisation du passé pour des causes contemporaines. Un roman très amusant et faussement léger qui cache une réflexion plus profonde sur l'éthique politique et la vérité historique. I. M.

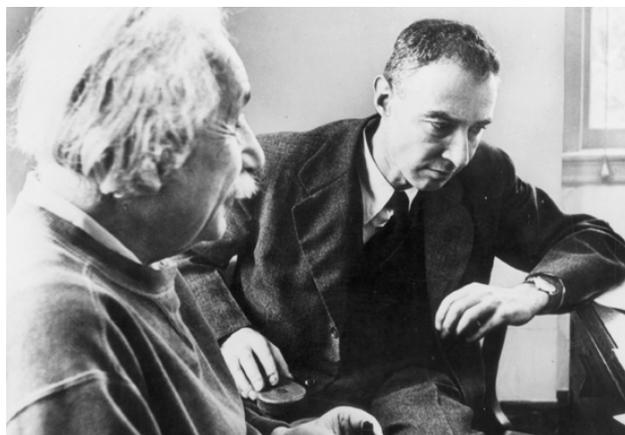
■ **Le Héros de Berlin**, de Maxim Leo (Actes Sud, 304 p., 22,70 euros).

L'INVENTEUR DU PLUS MORTEL DES CHAMPIGNONS

♥♥♥ *Robert Oppenheimer, l'un des plus grands physiciens du XX^e s., a mis son génie au service du projet qui a changé le cours de l'humanité. Au péril de sa conscience.*



Robert Oppenheimer: le destructeur de monde
DE KAI BIRD ET MARTIN J. SHERWIN (CHERCHE MIDI, 750 P., 28 EUROS)



FUSION NUCLÉAIRE Einstein (à g.) et Oppenheimer, les penseurs de l'atome.

On comprend que cette fresque, car c'en est une, ait inspiré le réalisateur Christopher Nolan pour son film annoncé pour la mi-juillet. Tout y est : la guerre, l'espionnage, le projet Manhattan et l'explosion des deux bombes, à Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945.

Ce récit-fleuve qui a reçu le Pulitzer de la biographie en 2006 gravite autour d'une personnalité exceptionnelle et complexe : Robert Oppenheimer (1904-1967).

Faust et Folamour

Comment ce Juif, pacifiste et communiste, s'est-il retrouvé à la tête de l'initiative la plus

destructrice de l'histoire ? C'est ce que nous raconte ce livre fascinant. On y voit l'apparition d'une nouvelle physique subatomique et de personnalités comme Dirac, Born, Heisenberg, Schrödinger et Einstein.

Génial et perturbé, Oppenheimer se retrouve à la tête d'une armée de savants dans le

désert du Nouveau-Mexique. Il y côtoie Richard Feynman, un autre génie de la physique, lui aussi pacifiste, qui se retrouve dans cette République idéale où l'on prépare le pire.

Cette biographie alerte et dense nous plonge dans le monde des grands esprits capables de grandes choses et de grandes catastrophes. Mi-Faust, mi-Folamour, Oppenheimer est victime du maccarthysme et poussé à la démission de la commission de l'énergie atomique. Il n'aura pas de Nobel. Ses seules médailles ont explosé sur le sol japonais en tuant plus de 140 000 personnes. « Essayer d'être heureux, c'est essayer de construire une machine sans autre spécification que de tourner sans bruit. » C'est raté, mais cet échec a toujours beaucoup à nous apprendre.

LAURENT LEMIRE

La belle époque de la Régence

♥♥♥ Un couronnement pour Philippe d'Orléans que son entrée dans la « Bibliothèque des Illustres », où il rejoint Napoléon, Mazarin mais aussi Robespierre ! Ce prince des Lumières, neveu du Roi-Soleil, malgré les solides travaux qui lui ont été déjà consacrés, peine à dissiper les ombres de ses orgies, débauches, impiétés et autres turpitudes dont « sa » Régence est devenue le symbole. Derrière ce décor factice, l'auteur évoque un homme, certes pétri des vices de son milieu, mais qui fut aussi, par-delà sa loyauté

envers le petit Louis XV, un véritable despote éclairé, un homme de paix et de progrès. Et de conclure sur ce joli mot : sa véritable grandeur fut de décider que la gloire du royaume devait le céder au bonheur des peuples. Reste la véritable originalité de cet ouvrage : faire entrer le lecteur dans le cabinet de travail de l'historien, en lui donnant à lire les sources si diverses et dispersées qui ont nourri ses recherches. Magnifiques citations de



l'inévitable Saint-Simon, ami et critique féroce du Régent, de sa mère, l'inénarrable Palatine – après le fils, on demande la mère ! – et de tant d'autres.

Et pour incarner le tout, de superbes illustrations qui nous font entrer dans l'incroyable

« exotisme » de ces temps dits « classiques ». JOËLLE CHEVÉ

■ **Le Régent, un prince pour les Lumières**, de Thierry Sarmant (Perrin/Bibliothèque nationale de France, 256 p., 25 euros).

UN EMPIRE TROP LOURD POUR UNE PRINCESSE

♥♥♥ *Charlotte tente de pallier la nullité de son empereur de mari tout en découvrant la beauté du Mexique...*

L'histoire mexicaine de la princesse Charlotte n'a guère duré et touche désormais à sa fin. En 1864, elle a accompagné son époux, Maximilien de Habsbourg, dans ce pays dont la France lui a donné la couronne. Avec le soutien armé de Napoléon III, le couple s'installe tant bien que mal à Mexico, mais les républicains mexicains tiennent la majeure partie du pays. Dès 1865, Maximilien a perdu la partie, sans avoir rien pu faire. Sans doute était-il trop médiocre : c'est la thèse que développe la BD. On le voit en effet se nourrir de chimères et courir les filles, à la grande humiliation de son épouse. De



toute évidence, cet archiduc autrichien marié à une princesse belge n'était pas l'homme le mieux préparé à gouverner le Mexique, déchiré par des années de guerre civile!

Plus forte sans doute que son mari, Charlotte essaie réellement de prendre les choses en main : durant les absences, parfois fort longues, de son époux, elle dirige le Conseil des ministres et bâtit une véritable politique... que les finances défailtantes de l'État et la révolte ne permettent cependant pas de mettre en œuvre. L'album illustre aussi le voyage qu'elle entreprend au sud, dans le Yucatan plus pacifique, et sa découverte émerveillée du monde maya. Plus elle pénètre au cœur de ce nouveau monde, plus elle l'aime, mais cet amour n'est jamais payé en retour. Dans un pays arriéré et, aussi, foncièrement machiste, il est de toute façon inconcevable qu'une femme puisse gouverner. Les auteurs proposent une fable saisissante sur le pouvoir. Plus exactement sur le pouvoir d'une femme à qui l'on a offert un empire et qui se retrouve seule à le gouverner. Trahie par son mari, elle l'est aussi par ses ministres, ses familiers, et même par son propre confesseur – ce qui est inconcevable pour une aristocrate aussi pieuse. Charlotte va ainsi d'échec en désillusion, et sa raison en finira ébranlée. ■ LAURENT VISSIÈRE

■ **Charlotte impératrice**, tome 3 : « Adios Carlotta », de Fabien Nury et Matthieu Bonhomme (Dargaud, 90 p., 17 euros).



Un tour de cochon !

♥♥ Accusée d'avoir provoqué la chute (et la mort) d'un jeune noble, une truie se retrouve devant un tribunal, menacée d'être pendue. Mais elle reçoit l'appui inattendu d'un avocat, aussi brillant que misérable, qui va prendre sa

défense et bouleverser le cours d'un procès qu'on croyait joué d'avance. Le scénariste a fait montre d'une grande originalité, mais la reconstitution historique, simplifiée à l'extrême, n'est pas très convaincante. L. V.

■ **La truie, le juge et l'avocat**, de Laurent Galandon et Damien Vidal (Delcourt, 112 p., 17,50 euros).

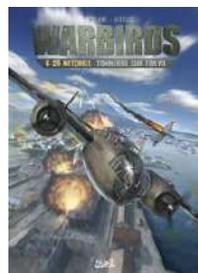


Gueule cassée, mémoire intacte

♥♥ Pour son premier album, Julien Langlais propose un récit intimiste consacré à la descente aux enfers d'un poilu, défiguré par un obus. Graphiquement, l'album est très soigné avec ses teintes pastel qui, loin d'adoucir

le récit, en soulignent toute l'horreur. Le scénario pêche cependant par manque d'originalité, car le thème si douloureux des « gueules cassées » a largement été exploité depuis Marc Dugain et toujours (si l'on peut dire) sous le même angle. C'est d'autant plus frappant ici que plusieurs dialogues ont été directement repris de *La Chambre des officiers* – ce que l'auteur ne juge apparemment pas nécessaire de signaler... L. V.

■ **Rappelle-toi ces belles années**, de Julien Langlais (Soleil, 60 p., 15,95 euros).

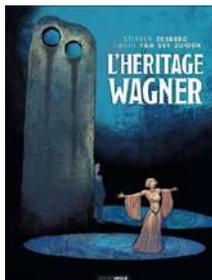


Dans le ventre de la bête

♥♥♥ Dans le troisième opus de cette belle série consacrée aux *Warbirds*, on redécouvre l'un des avions les plus remarquables de la Seconde Guerre mondiale : le bimoteur B-25. À peine mis en service, il entre dans la légende. C'est en effet à la tête d'une escadrille de B-25

que le colonel Doolittle organise le premier raid américain contre le Japon (avril 1942). Une attaque symbolique, destinée à commémorer Pearl Harbor et à montrer que l'archipel nippon n'est pas un sanctuaire. Une attaque qui annonce déjà le redressement militaire des États-Unis. L. V.

■ **Warbirds**, tome 3 : « B-25 Mitchell - Tonnerre sur Tokyo », de Richard Nolane et Vladimir Aleksic (Soleil, 56 p., 15,50 euros).



Wagner rentre en scène

♥♥♥ Le festival de Bayreuth est, depuis sa création en 1876, entre les mains de la famille Wagner. Un héritage lourd à porter, car l'œuvre du maître, nationaliste et antisémite, fut récupérée sans peine par le parti nazi. Le festival, longtemps interdit par les Alliés, rouvre en 1951. À sa tête, le petit-fils du compositeur, Wieland Wagner (1917-1966), qui rêve d'abolir un passé sinistre, reçoit le soutien d'Anja, une cantatrice aussi belle que profondément délurée... L. V.

■ **L'héritage Wagner**, de Stephen Desberg et Emilio van der Zuiden (Grand Angle, 80 p., 17,90 euros).



Une vie à quitte ou double

♥♥♥ Jonathan Lassiter mène une vie médiocre dans une ville du Nebraska, et, le même jour, il perd son emploi, sa petite amie et toutes ses illusions, mais il rencontre aussi un personnage improbable, riche et cynique, qui l'associe à une étrange vendetta. Jonathan, qui n'a plus rien à perdre, accepte de jouer son jeu – un jeu des plus dangereux... Nourri des romans et des films noirs de l'époque, l'album est mené sur un tempo très rapide et nous plonge dans l'Amérique des sixties. L. V.

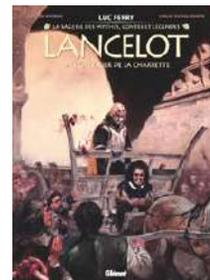
■ **13 h 17 dans la vie de Jonathan Lassiter**, d'Éric Stalner (Grand Angle, 104 p., 19,90 euros).



Enlèvement sous X

♥♥♥ Buck Danny élucide ici l'un des plus grands mystères de la guerre froide : la disparition, en 1951, d'un appareil de l'US Air Force et de ses 54 passagers, dont un général. À la suite d'un incendie, l'avion avait pu amerrir dans l'Atlantique, mais les naufragés ne furent jamais repêchés. Ont-ils été enlevés par un sous-marin soviétique ? Le récit est heureusement plus original que le titre (car la série comporte déjà un *NC 22654 ne répond plus* et un *Vostok ne répond plus*) ! L. V.

■ **Buck Danny, « Classic »**, tome 10 : « Molotok-41 ne répond plus », de Frédéric Zumbiehl et Frédéric Marniquet (Dupuis, 48 p., 15,50 euros).



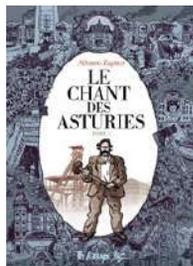
Lancelot, la charrette de trop

♥♥ Ayant à peu près épuisé la mythologie grecque en une quarantaine d'albums, Luc Ferry s'attaque à d'autres imaginaires, et notamment l'univers arthurien. Dans ce premier volume d'une tétralogie, c'est un célèbre roman de Chrétien de Troyes qui est mis en images. Un roman de la transgression où le meilleur des chevaliers accepte d'affronter le déshonneur par amour. Mais le scénario a du mal à rendre les subtilités du roman... L. V.

■ **Lancelot, le chevalier de la charrette** de Clotilde Bruneau et Carlos Rafael Duarte (Glénat, coll. « La Sagesse des mythes, contes et légendes », de Luc Ferry, 56 p., 14,95 euros).

Idylle et dynamite dans les Asturies

♥♥♥ 1931, l'Espagne devient une république, mais rien n'a été simple pour ce pays : grèves et rebellions – de gauche et de droite – se succèdent, tandis que les patrons continuent d'imposer des conditions de travail très dures. En octobre 1934, une grève éclate. Elle résiste un temps dans les Asturies, région minière du nord-ouest, avant d'être écrasée par l'armée d'Afrique, menée par le général Franco,



qui s'illustrera quelques années plus tard... C'est sur ce canevas qu'Alfonso Zapico a bâti les deux premiers tomes d'une fresque toute de noir et blanc à partir d'une mine, celle d'Oviedo, et de quelques personnages, placés au centre des événements

mais souvent impuissants : Apolonio, mineur au grand cœur ; le marquis de Montecorvo propriétaire de la mine, tout-puissant et intransigeant ; son

filz Tristan, intellectuel sans cause... Apolonio a une fille, femme de ménage au château, qui engage une idylle avec Tristan. Mais nous ne sommes pas ici dans une pièce de Feydeau ! Apolonio devient le chef des grévistes, des armes sont récupérées, le sang coule... Cet affrontement tragique emporte le lecteur, en attendant la fin de cette fresque somptueuse : deux autres volumes sont prévus en 2024. D. L.

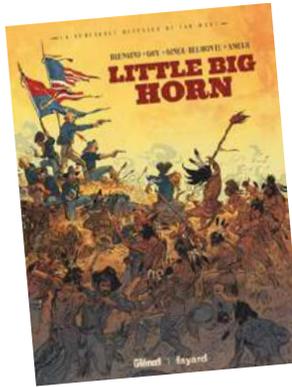
■ **Le Chant des Asturies**, d'Alfonso Zapico (Futuropolis, deux volumes, 223 et 255 p., 25 et 27 euros).



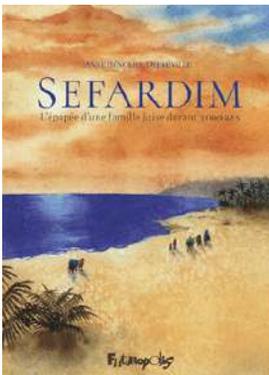
LITTLE BIG HORN, VICTOIRE ET TOMBEAU

♥♥♥ « Notre victoire marquera pour toujours la mémoire de l'homme blanc... Elle les hantera à jamais. » L'écrasement de la colonne de Custer, le 25 juin 1876, fut ressenti aux États-Unis comme un traumatisme. L'affaire n'a vraiment rien de glorieux, comme le montre à merveille ce nouveau tome de *La Véritable Histoire du Far West*, supervisé par l'excellent historien Farid Aneur. Au mépris des traités signés, le gouvernement américain avait décidé d'envahir les Black Hills, territoire sacré des Sioux, moins pour les ouvrir à la colonisation que parce qu'on y avait trouvé de l'or. L'armée est conduite par le lieutenant-colonel Custer, qui s'est déjà sinistrement rendu célèbre par des massacres d'Indiens. Même s'il ne manque pas de courage, il est aussi tête brûlée, buté, orgueilleux, et multiplie les erreurs qui conduisent au désastre, mais aussi à son apothéose, puisqu'il sera longtemps tenu pour un martyr des guerres indiennes. Little Big Horn demeure la dernière grande victoire des Indiens des plaines contre l'invasisseur, mais une victoire amère et qui résonne comme leur chant du cygne. L. V.

■ **Little Big Horn**, d'Antoine Giner-Belmonte, Davide Goy et Luca Blengino (Glénat, 56 p., 14,95 euros).



Un héritage séfarade redécouvert



♥♥♥ Le 30 novembre 2015, le roi Felipe VI d'Espagne annonce que les descendants des Juifs expulsés du royaume le 31 juillet 1492 peuvent demander la nationalité espagnole. L'autrice de cet album, française et juive seulement par son père, s'empare de cette décision, mais il lui faut démontrer ses liens avec l'Espagne. Elle remonte loin dans l'histoire familiale, celle des Bénoliel, puis dans celle du peuple juif qu'elle connaissait mal jusque-là. Sa quête devient un voyage initiatique qu'elle nous fait partager dans ce superbe album jouant sur les couleurs, selon les périodes traitées et les lieux évoqués. Une réussite. D. L.

■ **Sefardim**, d'Anne Bénoliel-Defréville (Futuropolis, 160 p., 22 euros).

À déguster avec ou sans faux col



♥♥♥ Après la littérature, le vin, la mythologie grecque et quelques autres titres, la collection « L'incroyable histoire » s'intéresse cette fois à la bière.

Les auteurs couvrent 15 000 ans d'histoire de cette boisson née quelque part au Moyen-Orient, alors bouillie de céréales servant d'aliment. Au fil des siècles, elle se répand sur toute la planète, devient un véritable liquide, notamment par l'introduction du houblon grâce à une femme, Hildegarde de Bingen.

La bière a longtemps servi de monnaie d'échange, voire de salaire pour les ouvriers, et a possédé un statut sacré. Aujourd'hui ? 250 milliards de litres de bière sont consommés chaque année, soit 25 litres par habitant !

Portraits et anecdotes étonnantes abondent dans ce volume qui se déguste d'un seul trait. Érudition et humour se conjuguent, servis par un dessin pétillant... comme la bière ! D. L.

■ **L'incroyable Histoire de la bière**, de Benoist Simmat et Lucas Landais (Les Arènes BD, 240 p., 23 euros).



Apollonia prend le grand large

♥♥♥ Suite des aventures d'Apollonia, une jeune artiste obligée de fuir Rome déguisée en moine et qui, décidée à quitter l'Europe, s'embarque, cette fois sous l'apparence d'un peintre, Apollonio,

sur un navire, en compagnie d'explorateurs à la recherche du continent caché du Pacifique. Un roman d'aventures maritimes pour adultes, heureusement réédité pour la jeunesse, à partir de 13 ans. **VÉRONIQUE DUMAS**

■ **Le Secret des cartographes**, tome 2 : « À l'assaut du Pacifique », de Sophie Marvard (Magellan & C^{ie}, 288 p., 16 euros).

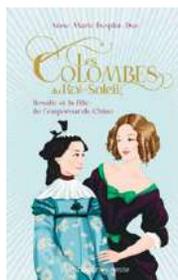
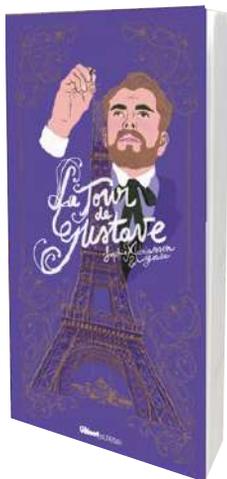
PLUS D'UNE TOUR DANS LE SAC DE GUSTAVE

♥♥♥ 10 000 tonnes et plus de 300 mètres de hauteur. Ce sont les mensurations de la plus célèbre des Parisiennes, la Dame de Fer, présentée dans cet album vertical, d'un peu plus de 32 cm de hauteur sur 16, épousant ses formes avec originalité et humour. Voici l'histoire de sa genèse, de sa conception et de sa construction. Si un jeune homme natif de Dijon, Gustave Eiffel, venu à Paris pour étudier, ne s'était pas passionné pour les nouvelles constructions métalliques, la capitale n'aurait peut-être jamais rencontré son plus célèbre symbole. Mais c'est en Gironde qu'Eiffel commence par se forger une solide réputation en réalisant, à Bordeaux, un pont à croisillons sur la Garonne. Ses premiers succès lui permettent de fonder sa propre société. La réussite est immédiate. Les commandes affluent et les chantiers se multiplient dans le monde entier. Viaducs, gares, galeries, observatoires... Rien n'arrête Gustave qui relève le défi sur lequel planchent les meilleurs ingénieurs de son temps : réaliser une tour « haute de plus de mille pieds ». La suite de l'histoire avec son lot de surprises vous transportera dans le Paris de la Belle Époque au cœur d'un projet sans précédent et qui affolera un peu les Parisiens !

À lire seul, ou en famille, à partir de 6 ans. V. D.

■ **La Tour de Gustave**

de Sophie Adriansen, illustrations de Youlie (Glénat jeunesse, 48 p., 14,50 euros).



Les Colombes de l'empire du Milieu

♥♥♥ Les élèves de la maison fondée par M^{me} de Maintenon pour éduquer les jeunes filles pauvres de la noblesse, surnommées les Colombes par Louis XIV, accueillent Lian Ying, soi-disant fille de l'empereur de Chine. Mais la nouvelle

venue ignore le secret de ses origines, comme elle le confie à Rosalie, désignée pour la guider au sein de l'institution. Celle-ci décide de tout mettre en œuvre pour résoudre ce mystère. Suspens et aventure, à dévorer à partir de 9 ans. **V. D.**

■ **Les Colombes du Roi-Soleil**, tome 16 : « Rosalie et la fille de l'empereur de Chine », d'Anne-Marie Desplat-Duc (Flammarion jeunesse, 256 p., 14,50 euros).



Une rebelle chez les Incas

♥♥♥ Des scientifiques, parvenus au sommet d'un volcan de la cordillère des Andes, exhument trois momies, celles de deux enfants et d'une jeune fille d'une grande beauté surnommée *La Doncella* (La Demoiselle). Tous sacrifiés. Trois corps étudiés par une médecin légiste qui tente

de reconstituer leur histoire. Cinq cents ans plus tôt, Poma, une belle adolescente, fille de rebelles à l'Inca, est choisie pour être une vierge du Soleil et entame une lutte désespérée pour échapper à son destin. Les deux récits parallèles, tissés avec maestria par Laurine Roux, se répondent, abolissant le fossé du temps. Une belle histoire saupoudrée de fantastique, inspirée d'une véritable découverte. **V. D.**

■ **Le Souffle du puma**, de Laurine Roux (L'École des Loisirs, coll. « M+ », 216 p., 15 euros).



Spectres de Valachie

♥♥ Par quel coup du sort deux jeunes Anglaises, Eleanor et Eliza Morwood, de passage à Londres pour leurs premières *Season*, un journaliste français, un lord anglais et plusieurs autres jeunes gens, se sont-ils retrouvés au fin fond de la Transylvanie, dans un sinistre château

de Valachie, sur les traces d'orphelins disparus ? Tel est le cœur de ce roman, inspiré du style victorien des auteurs anglais du XIX^e siècle, dont le début, assez lent, ne laisse rien deviner des rebondissements à venir. Une histoire à découvrir à partir de 13 ans. **V. D.**

■ **La Saison des disparus** de Matthieu Sylvander (L'École des Loisirs, coll. « M+ », 464 p., 17,50 euros).

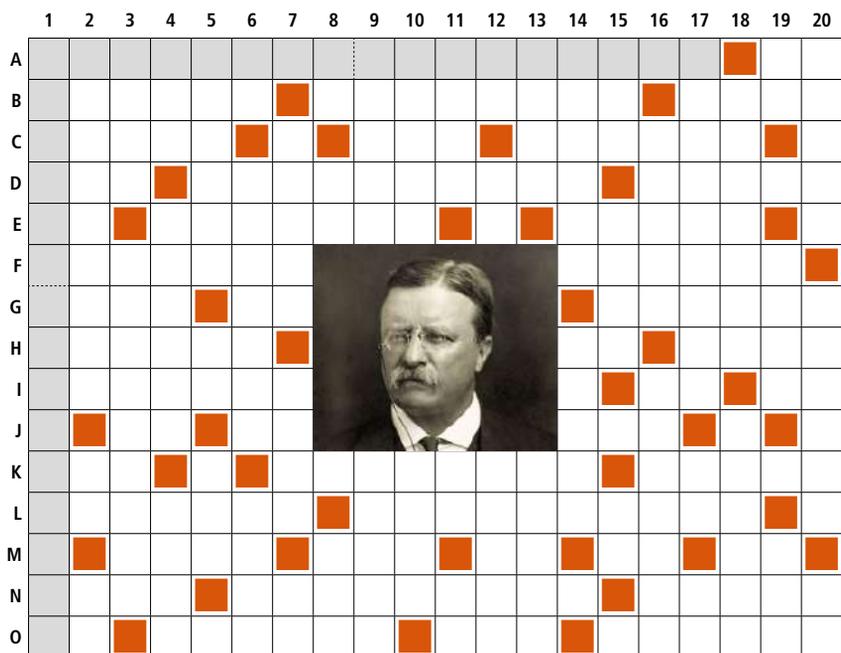
HORIZONTELEMENT : **A.** Personnage en illustration. Divinité chthonienne à l'origine de la genèse. - **B.** Dieu grec des marchands mais aussi des voleurs! Devin aveugle de Thèbes. Officier qui fut à la tête du corps expéditionnaire britannique en France de 1915 à 1918 - **C.** Zeus le métamorphosa en un amas d'étoiles. Passage en Phrygie. Géographe allemand considéré comme le fondateur de la géographie moderne. - **D.** Coupe du monde. L'Empire allemand fut proclamé dans son château le 18 janvier 1871. Auguste dont on connaît de nombreuses statues. - **E.** Vers latin. Se disait d'Albion. Personnage de Voltaire symbolisant le fanatisme. - **F.** S'étend de l'Oural au Pacifique. Le premier du nom fut roi d'Angleterre de 939 à 946. - **G.** A-t-il contribué à sauver le Capitole? Décubitus. Évêque de Tours qui partagea son manteau avec un pauvre. - **H.** Peuple gaulois qui fut l'allié des Romains. Fin de la tyrannie. Bugeaud y vainquit les troupes marocaines en 1844. - **I.** Prélat français qu'on a surnommé le Cygne de Cambrai. A des militaires ou des militants. Sur la route de Dijon. - **J.** Précurseur des sciences. Lac du Soudan. Oui oui en Picardie. - **K.** Ça nous fait hésiter. Victoire franco-britannique de la guerre de Crimée. Grand lac de Russie. - **L.** Physicien français qui montra la possibilité de transformer la fonte en acier en 1722. Peuple de la Gaule belge issu des Cimbres et des Teutons. - **M.** Furent parmi les premiers colons en Amérique. Ordre religieux. Le strontium des chimistes. Au bout du doigt. Tantale. - **N.** Lieu de la mort d'Héraclès. Révolutionnaire chinois qui fonda le Kuomintang. Prêtre et apologiste chrétien

SUDOKU

Cette année-là, le mildiou de la pomme de terre fait son apparition en Irlande provoquant la mort de faim de plus d'un million de personnes et l'émigration de deux autres millions d'Irlandais.

	4		6		5	1	7		
			7	9		4	6		
	2	6				1		9	
3	1						2		7
6				3				5	4
			4	2	6		9		
			5		9	3		4	
	4	7		5					6
	8		1		4			2	9

SOLUTION DU N° 918 : 1675



qui nous a laissé ses *Histoires contre les païens*. - **O.** Académie de peinture. Tyran de Syracuse. Morgue dans une nouvelle d'Edgar Poe. Col des Alpes.

VERTICALEMENT : **1.** Homme politique américain dont l'effigie est reproduite à côté de ce personnage sur le mont Rushmore. - **2.** Elle obtint la tête de Jean-Baptiste par l'intermédiaire de sa fille Salomé. L'Europe pour la plupart des Européens. La reine Victoria y fut invitée deux fois par Louis-Philippe. - **3.** L'Irlande des bardes. Reine des Francs suppliciée par Clotaire II. - **4.** Rivière d'Éthiopie connue pour ses gisements paléontologiques. Soumises à la romaine. État américain où les mormons s'installèrent dès 1847. - **5.** Capitale du Colorado. Nuit noire. Des poètes pour Charles Trenet. - **6.** Pépin bref. Viking qui aurait découvert l'Amérique près de cinq cents ans avant Christophe Colomb. Charles Perault se serait inspiré de ce château pour *La Belle au bois dormant*. - **7.** Opéra de Monteverdi. Journaliste français tué d'un coup de pistolet par le prince Pierre-Napoléon Bonaparte en 1870. Berceau d'Abraham. - **8.** Personnage de science-fiction. Accord de Madrid. Fille d'Harmonie. - **9.** Capitale de l'Arabie saoudite. Des milliers d'officiers polonais y furent assassinés par le NKVD au printemps 1940. - **10.** En chère et en noce. Ville du Cameroun. - **11.** Fut placé dans la tombe par Victor Hugo. Amour naissant. Départ du train. - **12.** Homme de division. Romains ou chinois. Général français qui fut nommé président du Co-

mité de salut public en Algérie en mai 1958. - **13.** République gaélique. Père d'Agamemnon. - **14.** Il fut le ministre de l'Intérieur de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851. Il fut président de la république de Turquie de 1938 à 1950. - **15.** Cardinal d'Alsace. Archevêque de Canterbury qui, en conflit avec Henri III d'Angleterre, se réfugia en Bourgogne. Place de l'état-major. - **16.** Bossa ou bûcha. Dieu grec personnifiant la richesse. - **17.** Roi des Ostrogoths. Devenu quelqu'un. Terre de Saint-Martin. - **18.** Leur bal tourna à la tragédie en 1393. Roi de Pylos qui fut le plus âgé et le plus sage des héros de la guerre de Troie. - **19.** Marine sur la plage? Capitale du Timor oriental. Roi de Juda. - **20.** Île grecque qui fut longtemps une grande rivale d'Athènes. Ville de Finlande où fut signé en 1721 le traité qui mit fin à la grande guerre du Nord. Avant la date indiquée. ♦

SOLUTION DU N° 918

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	T	H	E	R	E	S	A	C	A	B	A	R	R	U	S	A	B	E	L	
B	A	A	R		S		L	L		N	E	O	P	T	O	L	E	M	E	
C	L	Y	A	U	T	E	Y		M	A	T	A	H	A	R	I		S	E	N
D	L	E	T	T	E		A	G	E	S	I	L	A	S		S	I	S	S	I
E	I	S	O	C	R	A	T	E		O	N				F	A	B	I	E	N
F	E				S		E	S							H	A	N	S	E	E
G	N	A	T	A	L		E								I	N	S	E	R	M
H					P	H	I								E	T		N	E	E
I	B	R	E	G	U	E	T								R	I	F		S	T
J	V	E	N	U	S										A	N	E		Z	I
K	P				E	I	S	E	N	H	O	W	E	R		P	E	L	E	E
L	C				L	E	V	I		M					R	A	N	O		T
M	S	A			U	L				S					R	O	L	E	R	O
N	P	I	R	O	N					I	L				N	E	R	E	I	D
O	A	N			N	U	R	E	M	B	E	R	G		S	E		T	A	F

SOIN DES YEUX

C'EST FORMIDABLE D'AVOIR DE BONS YEUX !

Madeleine est ravie de l'impact positif que les comprimés Blue Berry ont eu sur sa qualité de vie.

« Je m'appelle Madeleine, je suis retraitée et vis à Montréal. J'aime passer du temps dans la nature à peindre de beaux paysages. Lorsque mes yeux ont commencé à s'affaiblir, j'ai été très affectée, car cette activité demande de bons yeux et une vision précise. Lorsque je suis allée voir mon ophtalmologue, il a diagnostiqué une DMLA, ou dégénérescence maculaire liée à l'âge, et m'a précisé qu'elle ne ferait qu'empirer avec le temps.

J'ai lu un article sur Blue Berry

J'ai lu un article qui racontait l'histoire d'un homme ayant utilisé **Blue Berry** pour maintenir sa vue. Dans l'espoir d'avoir les mêmes résultats, j'ai acheté une boîte à la pharmacie et j'ai commencé le jour-même. Cela fait maintenant près d'un an que je prends **Blue Berry** et j'en suis très satisfaite. J'ai repris la peinture avec bonheur. Je suis contente d'avoir découvert ce produit et le recommande fortement à toute personne qui voudrait prendre soin de ses yeux. » - Madeleine



Formule renforcée : protection spéciale lumière bleue

Les comprimés naturels **Blue Berry** max contiennent les mêmes actifs que **Blue Berry** associés à des ingrédients (Pin maritime, Wakamé, Argousier, Vitamine B3) sélectionnés spécifiquement pour protéger les yeux des conséquences néfastes de la lumière bleue des écrans (fatigue oculaire, yeux secs et larmoyants). **Blue Berry** max prend ainsi soin de vos yeux en toutes circonstances.



Des gummies délicieux pour prendre soin de vos yeux

Les gummies **Blue Berry** sont de délicieuses gommes à mâcher qui associent des extraits végétaux concentrés (Myrtille, Rose d'Inde riche en lutéine, Euphrase) reconnus pour leurs effets bénéfiques sur les yeux à de la Vitamine A qui participe au maintien d'une bonne vision. Au bon goût de myrtille, deux gummies **Blue Berry** par jour vous aideront à préserver vos yeux de manière simple et gourmande.



DES MYRTILLES POUR VOS YEUX

Les comprimés naturels **Blue Berry**, extrêmement concentrés en Myrtilles sauvages et en Euphrase (plante traditionnellement connue sous le nom de « Casse-lunettes »), vous apportent aussi 10 mg de Lutéine naturelle par jour, ainsi que du Cuivre, du Zinc et de la Vitamine A. **Blue Berry** contribue ainsi à un fonctionnement oculaire optimal et au maintien d'une bonne vision, même dans des conditions de cataracte et de DMLA. **Blue Berry** est le supplément oculaire naturel n°1 en Scandinavie depuis plus de dix ans.



Des conseils ?

Les experts New Nordic vous répondent au **01 89 16 14 27** (tarif local) ou sur www.vitalco.com

Blue Berry™
Pour les yeux et la vision

Disponibles en pharmacie

Blue Berry 60, 120 et 240 cp codes ACL 481 84 82, 481 84 99, 295 18 57.

Blue Berry max 60 cp code ACL 601 67 97.

Blue Berry Gummies 60 gum code ACL 622 58 93.



VULGARISER L'HISTOIRE, C'EST UNE ASCÈSE !

Chères lectrices, chers lecteurs, cette rubrique est la dernière d'une longue série publiée chaque mois dans *Historia*. S'arrête aussi l'édito « Le sel de l'Histoire », que je signalais chaque semaine dans la newsletter. *Historia*, vous le savez, appartenait au groupe de presse de Claude Perdriel. Il passe aujourd'hui à 100 % sous le contrôle du groupe Le Parisien-Les Échos. C'est une bonne nouvelle pour ce titre d'histoire populaire, le plus ancien (1909) et aujourd'hui encore le plus diffusé, qui va ainsi pouvoir bénéficier de puissants outils de développement numériques. Le nouvel actionnaire n'a pas renouvelé ma collaboration : je le regrette, mais c'est ainsi.

Ce que je voudrais rappeler, c'est que l'ambition d'une histoire grand public est en France constitutive de notre intelligence du monde. Et depuis longtemps. Depuis Dumas et ses mousquetaires, depuis Hugo et son époustouffant *Quatrevingt-treize* sur la Révolution française et plus près de nous, depuis Henri Guillemin, le républicain ombrageux. Depuis Alain Decaux, bien sûr, qui tenait son bagou du saltimbanque Sacha Guitry et avait été surnommé, pour ses émissions et ses dossiers rigoureux dans *Historia*, « l'instituteur de la République » par son ami Pierre Nora. Sans oublier le grand Georges Duby

et ses cathédrales cathodiques ou Fernand Braudel et ses *Mémoires de la Méditerranée* à la télévision. Aujourd'hui, le multimédia (à commencer par le livre, celui formidable sur Fouché, de notre chroniqueur Emmanuel de Waresquiel, les documentaires d'Éric Pincas, rédacteur en chef du magazine, sur la Préhistoire...) est amplifié par des récits multisupports. Sur Internet, ce sont les blogueurs et les youtubeurs, dont *Historia* est fier d'accueillir dans ses colonnes le plus populaire : Nota Bene. Ont surgi aussi les auteurs de BD et de romans graphiques, les reconstituteurs de châteaux ou de batailles. À l'heure des fake news, des récits complotistes ou de l'exaltation de mythes fondateurs par Vladimir Poutine pour justifier la guerre,

ces relais de croissance de l'Histoire populaire dite aussi « Histoire publique » sont salutaires. Encore convient-il de rappeler que vulgariser l'Histoire, c'est une ascèse. Ce n'est pas seulement vulgariser la vulgarisation d'hier. C'est rendre accessible et séduisante l'Histoire vivante, petite et grande, celle de la nation et du monde, celle du genre et des minorités, telle que produite par les chercheurs et les universitaires d'aujourd'hui. C'est un art et c'est un sacerdoce. Le contrat de confiance qui nous lie aux lecteurs, c'est cette ambition-là. Cette exigence-là. Le respect que l'on vous doit. ♦



Retrouvez la chronique podcast de Guillaume Malaurie en vous abonnant à la newsletter gratuite d'*Historia*.

Le mois prochain, dans votre numéro

Historia

Dossier: ATATÜRK : IL Y A CENT ANS, IL INVENTAIT LA TURQUIE MODERNE

**Récits: LA VÉRITABLE HISTOIRE DU NAUTILUS;
SE SOIGNER SOUS LES ROMAINS;
REPORTAGE DANS UN CAMP KHMER ROUGE**

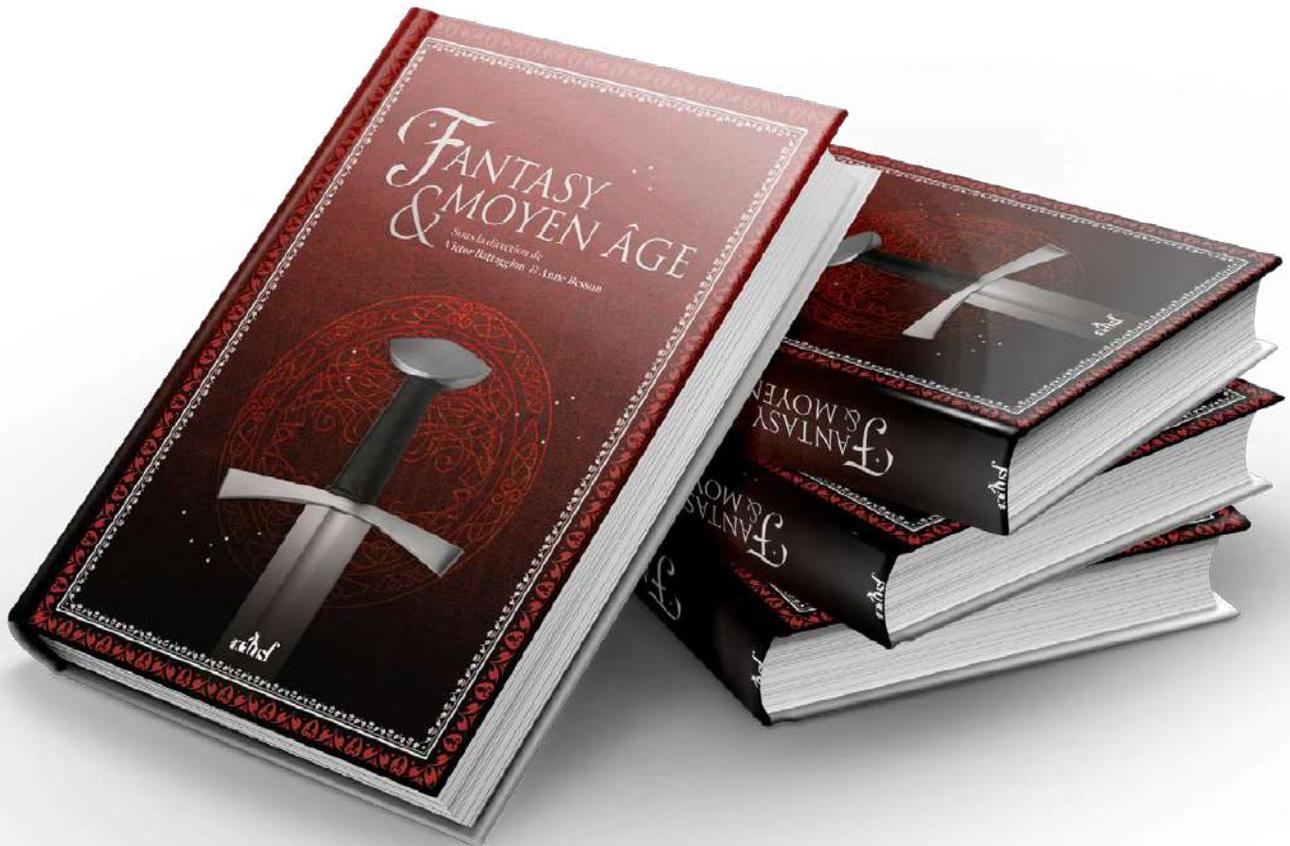
Et notre guide expos, livres, écrans.

En kiosque à partir du 24 août 2023

FANTASY & MOYEN ÂGE

Sous la direction de
Victor Battagion & Anne Besson

actuSF



PRÊTS POUR L'AVENTURE ?

Le Moyen Âge merveilleux du *Seigneur des Anneaux*, du *Sorceleur* ou de *L'Assassin royal* vous fait rêver ? Sorcières, magiciens et nains peuplent votre imagination depuis toujours ? Chevaliers, vikings et mercenaires vous passionnent ? Ce beau-livre est fait pour vous. Toutes ces histoires, des contes de fées à *Game of Thrones*, exercent sur nous un extraordinaire pouvoir de fascination. Prenez garde, pourtant. Explorer les arcanes de la fantasy d'inspiration médiévale pourrait bien changer à tout jamais votre destinée.



Éditions ActuSF - Date de sortie : 24/05/2023 - ISBN : 9782376865872 - Prix : 35 €



MAGENTA SUR LES TRACES DES EMPIRES ENGLOUTIS

EN 1875, LA FRÉGATE « LE MAGENTA », DE RETOUR D'UNE CAMPAGNE
ARCHÉOLOGIQUE À CARTHAGE COULE DANS LE PORT DE TOULON
AVEC SA PRÉCIEUSE CARGAISON...

DU 5 MAI AU 30 SEPTEMBRE 2023
LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-RAPHAËL
ACCUEILLE LES COLLECTIONS DU LOUVRE



SAINT
RAPHAËL



ville-saintraphael.fr

LOUVRE

Avec la participation exceptionnelle
du musée du Louvre